



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

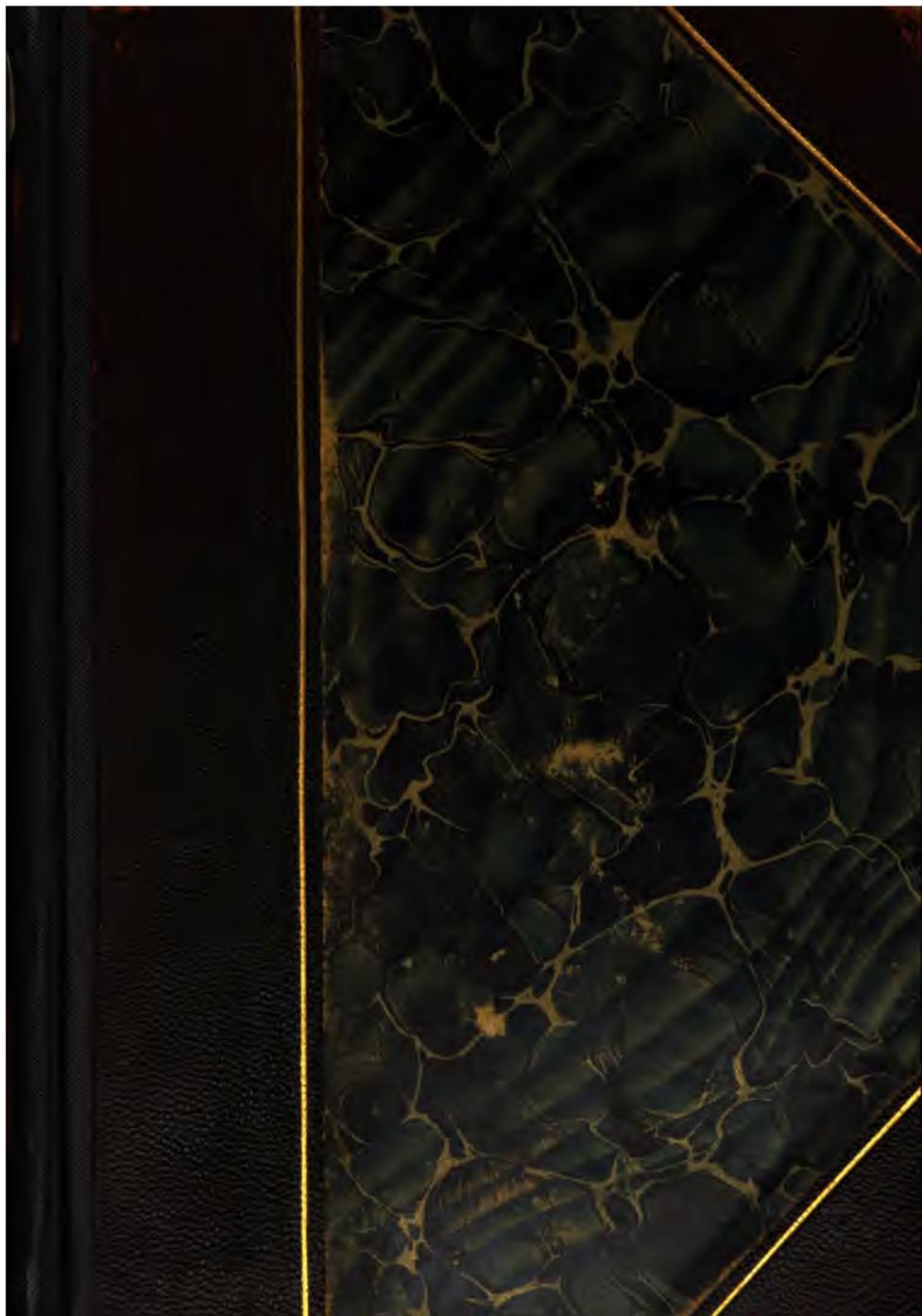
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ital  
8581  
47



HARVARD COLLEGE  
LIBRARY

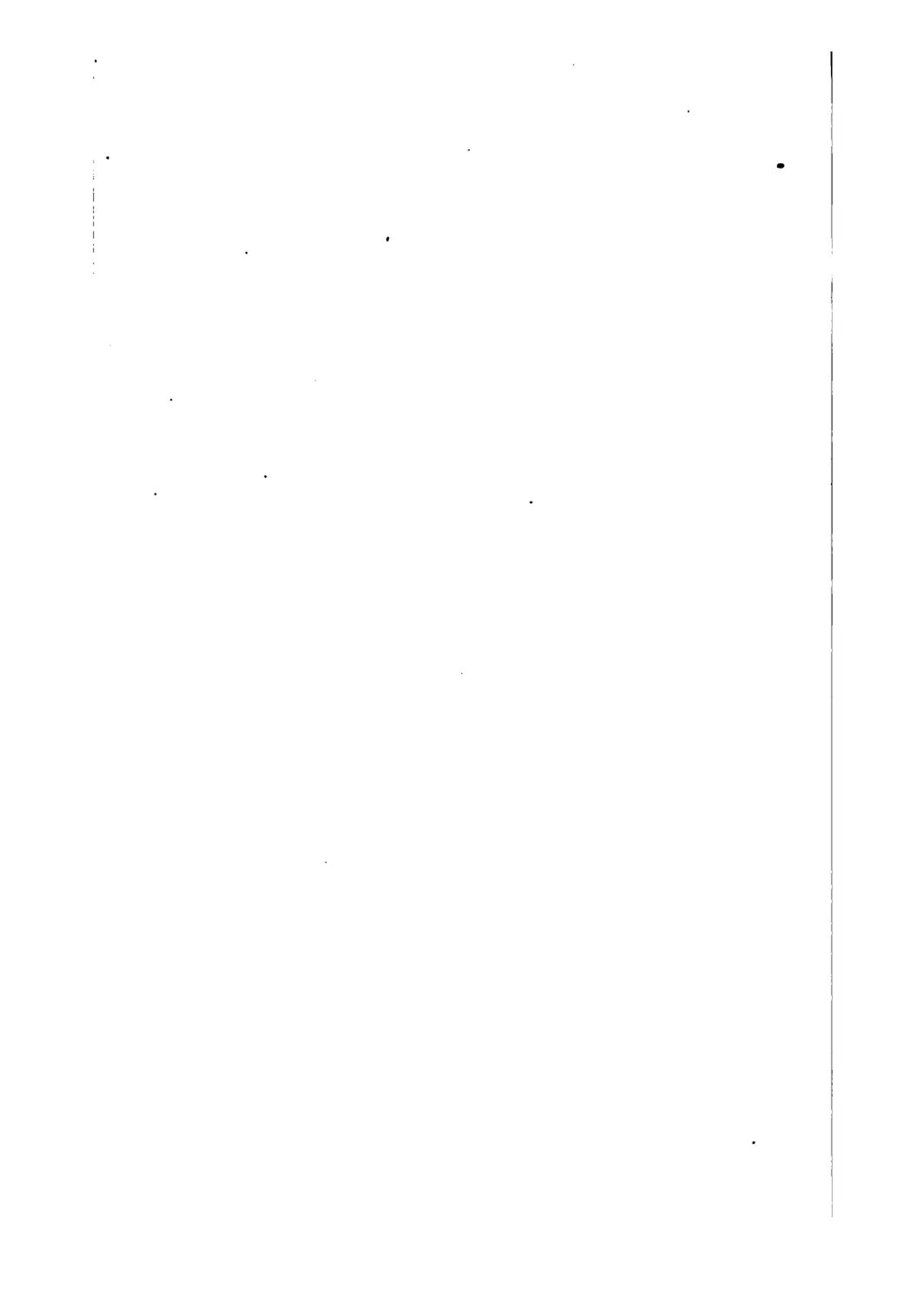
ITALIAN HISTORY  
OF THE  
RISORGIMENTO PERIOD  
THE COLLECTION OF  
H. NELSON GAY  
A.M. 1896

BOUGHT FROM THE BEQUEST OF  
ARCHIBALD CARY COOLIDGE  
A.B. 1887  
MDCCCXXXI





Leopardi



LA POÉSIE  
DE  
G. Leopardi

EN VERS FRANÇAIS

*AVEC UNE INTRODUCTION*

PAR

AUGUSTE LACAUSSADE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,

23-31, PASSAGE CHOISEUL 23-31

M DCCC LXXXIX

1

LA POÉSIE

DE

G. Leopardi

EN VERS FRANÇAIS

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIES ( <i>Les Épaves, Les Anacréontiques, Les Automnales, Les Poèmes Nationaux, etc.</i> ) . . . . .	1 vol.
POÈMES ET PAYSAGES . . . . .	1 vol.
OSSIAN, traduction en prose . . . . .	1 vol.
LE POÈTE ANONYME DE LA POLOGNE ( <i>Étude et traductions</i> ) . . . . .	2 vol.

EN PRÉPARATION :

LA POÉSIE ET LES POÈTES CONTEMPORAINS. . . . .	3 vol.
--	--------

---

*Tous droits réservés.*

LA POÉSIE  
DE  
G. Leopardi

EN VERS FRANÇAIS

*AVEC UNE INTRODUCTION*

PAR

AUGUSTE LACAUSSE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,

23-31, PASSAGE CHOISEUL 23-31

M DCCC LXXXIX

17ax 8581.47

~~KB~~

HARVARD COLLEGE LIBRARY  
H. NELSON GAY  
RISORGIMENTO COLLECTION  
COOLIDGE FUND  
1931



## INTRODUCTION

---

EST à Sainte-Beuve que revient l'honneur d'avoir fait connaître Leopardi au lecteur français. Le premier, dans une étude biographique et littéraire publiée dans la *Revue des Deux-Mondes*\*, le pénétrant critique a dit de l'homme et de l'œuvre ce qu'il y avait d'essentiel à dire, et nous a laissé du poète un de ces vivants portraits qu'excellait à tracer sa plume délicate et précise. L'éveil était donné à la curiosité des lettrés, la voie ouverte à des investigations plus abondantes, sinon plus approfondies. N'oublions pas de rappeler qu'Alfred de Musset, dès 1842, à propos des versificateurs qui sacrifient la pensée à la rime, avait incidemment évoqué le nom et l'exemple de Leopardi en

\* Livraison du 15 septembre 1844.

*des strophes éloquentes, où il loue la mâle sobriété de cet esprit « simple et hardi, » de ce « sombre amant de la mort\*.* »

*L'écrivain déjà célèbre et presque populaire en Italie\*\*, fort lu et fort apprécié en Allemagne, n'était pas encore à cette date (1844) traduit en français. M. Valery Vernier donna de ses Poésies, en 1867, une première traduction en prose qui a gardé*

\* C'est dans la pièce intitulée : *Après une lecture.* « On se demande, dit Sainte-Beuve, après quelle lecture ont été écrits ces vers. Serait-ce après une lecture de Léopardi ? Le début de la pièce ne l'indiquerait guère, quoique la fin semble le faire soupçonner. Tout cela n'est pas expliqué. Les meilleures poésies de M. de Musset sont trop sujettes à ces sortes d'incohérences. Mais assurément (je ne puis m'empêcher encore d'ajouter ceci), la plus criante incohérence, dans le cas présent, c'est d'avoir fait intervenir de but en blanc le plus noble, le plus sobre, le plus austère des poètes, pour appuyer une théorie où il est surtout question de *Lisette* et de *Margot*, et où, pour tout idéal sérieux, l'enfant d'*Épicure* et d'*Ovide* s'écrie :

*Vive d'un doigt coquet le livre déchiré  
Qu'arrose dans le bain le robinet doré!*

« En vérité il semble, à voir cette théorie d'alcôve et de baignoire, que M. de Musset n'ait pas fait une seule lecture, mais deux lectures à la fois, et qu'il ait commencé avec Crébillon fils la boutade à *la Gavarni* qu'il couronne par Léopardi. » (*Portraits contemporains*, tome III, Didier, 1846.) — A cette note de Sainte-Beuve, ajoutons la remarque suivante de M. Bouché Leclercq, à propos de la qualité technique du mètre léopardien : « Musset, dit-il, ne se rend pas compte des difficultés du vers libre (*sciolto*). » Ce vers est assez souvent employé par Léopardi dans ses canzones, où la rime joue un rôle très savant et très compliqué. Il est bon de le rappeler à ceux qui, sur le dire du poète français, pourraient croire que le poète italien a négligé la rime. Il n'en est rien.

\*\* On donnait ses œuvres en prix dans les lycées.

la couleur et l'accent, la physionomie poétique de l'original. Dans son livre : *L'Italie est-elle la terre des morts* (1860), Marc Monnier avait antérieurement publié sur Leopardi des pages chaudes d'enthousiasme, des pages émues et vibrantes. Quelques années plus tard, en 1874, M. Bouché-Leclercq lui consacra, à son tour, tout un volume où le commentaire biographique s'anime, chemin faisant, de citations charmantes, d'analyses et de traductions d'une exacte et savante fermeté. Une nouvelle version comprenant, cette fois, les Poésies et les Œuvres morales\* (1880), est due à la jeune et docte plume de M. Aulard, professeur à la Sorbonne. L'auteur l'a fait précéder d'un remarquable Essai, ample introduction qui résume tout ce qu'on sait du poète, de son enfance si studieuse, de sa famille, de ses relations, de ses souffrances, de ses doutes, du singulier travail de sa pensée partant du christianisme catholique pour aboutir au pessimisme. « Notre traduction des Poésies, dit M. Aulard, aura peut-être ceci de nouveau qu'elle a été faite à la lumière des écrits philosophiques. » Selon lui, la vraie source de l'inspiration de Leopardi n'est pas, comme on l'a prétendu, dans ses infortunes personnelles, mais dans sa philosophie : la théorie de l'Infelicità. Quoi qu'il en soit, à ce point de vue particulier, l'étude de M. Aulard est aussi intéressante que neuve. Peut-être a-t-il un peu subordonné le poète au philosophe : le contraire semblerait plus juste. La méthode de traduction qu'il a suivie est la méthode littérale; mais la littéralité n'est pas toujours la fidélité, et, dans le cas présent, elle

\* Manzoni disait des *operette morali* : « C'est peut-être ce qui chez nous a été écrit de meilleur en prose depuis le commencement du siècle. »

*n'a pas réussi à éclaircir certaines obscurités qui, involontaires ou voulues, tiennent plus à la pensée même qu'à l'expression. M. Eugène Carré procède autrement dans la récente version en prose qu'il a donnée des Poésies, et qui, venue la troisième, ne sera probablement pas la dernière. On pourrait cependant l'estimer définitive, car elle unit le plus souvent l'élégance à la fidélité, et le texte placé en regard comme un contrôle à l'appui du sens adopté par le traducteur, une preuve de son respect pour les tournures et les images propres à l'écrivain, en double le prix aux yeux des lettrés. Je me permets en passant un regret tout intéressé, c'est qu'elle n'ait pas été publiée plus tôt; elle m'eût certes aidé dans ma tâche d'interprète en vers du grand poète italien. On voit par cette sommaire énumération que pour avoir été en retard sur l'Allemagne, la France ne s'est pas montrée indifférente à la mémoire de Leopardi, et qu'elle a payé au poète et au penseur son libéral tribut de sympathie et d'admiration.*

*Le grand lyrique de l'Italie moderne, Giacomo Leopardi, est né le 29 juin 1798 à Recanati, dans la marche d'Ancône, petite ville assise à quelque distance de l'Adriatique sur le versant oriental des Apennins. Il était l'aîné des enfants du comte Monaldo Leopardi et de la marquise Adelaïde Antici, famille noble et guelfe de traditions, une des plus anciennes de la contrée. Il passa son enfance et la plus grande partie de sa jeunesse sous le toit paternel; il y reçut les premiers rudiments d'une instruction qu'il devait singulièrement développer et compléter seul. Sa précocité en fait un enfant prodige, comme Mozart, comme le Tasse, comme Pic de la Mirandole et Visconti. L'abbé Sanchini, un hôte, un familier du foyer domes-*

tique, lui enseigna le latin; mais, à quatorze ans, n'ayant plus rien à apprendre de son précepteur, il s'enferme dans la bibliothèque de son père et y vit du matin au soir « retranché derrière un rempart de grammaires et de dictionnaires.\* » En effet, il aborde directement et à coups de lexique l'étude des langues, le défrichage des textes. « Cet enfant merveilleux, dit Marc Monnier, apprit seul le grec, le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand, l'hébreu, dont il se servit pour discuter avec des juifs d'Ancone; il écrivit avant l'adolescence une histoire de l'astronomie; il publia et commenta force Grecs inédits ou oubliés\*\*, entre autres des fragments des Saints Pères de l'Église. Il traduisit en latin et enrichit de notes savantes la Vie de Plotin par Porphyre, manuscrit inédit\*\*\*, si je ne me trompe, sur la première page duquel se lit cette phrase, que je traduis mot à mot: « Aujourd'hui, 31 août 1814, ce travail de lui me fut donné par Jacques, mon fils premier-né, qui n'a jamais eu de maître de langue grecque, et dont l'âge est de seize ans, deux mois, deux jours. Monaldo Leopardi. »

Seize ans! quelle vigueur intellectuelle atteste une telle science philologique! Et ce n'est que le prélude aux divers travaux littéraires qui suivront. De 1814 à 1817, le jeune érudit commente et traduit, se préparant ainsi à son rôle personnel de prosateur moraliste et de poète lyrique ayant à chanter ses propres émotions. Il traduit la *Batrachomyomachie* d'Homère

\* *Epistolario*, I, page 38.

\*\* Hesichius de Milet, Ælius Aristide, Hermogène, Fronton, Dion Chrysostôme, Julius Africanus, etc.

\*\*\* Manuscrit que Creuzer consulta plus tard avec fruit pour son édition des *Ennéades*.

en vers, « en sizains coulants et faciles, ajoute Sainte-Beuve, comme aussi il fera pour le Moretum de Virgile; » puis le premier chant de l'Odyssée, le second de l'Énéide, la Titanomachie d'Hésiode, les idylles de Moschus, accompagnées d'une critique sur les circonstances peu connues de la vie du bucolique grec. — La langue grecque, disent ses biographes, était sa vraie langue, sa langue de prédilection. Il en avait à ce point pénétré le génie qu'il publia dans le Spectateur de Milan, mai 1817, une traduction en vers d'un hymne grec à Neptune de sa façon qu'il prétendait avoir été découvert dans un vieux manuscrit de la bibliothèque vaticane; et il le faisait suivre du texte de deux odes anacréontiques à l'Amour et à la Lune. Le pastiche était si habilement réussi que des hellénistes émérites s'y laissèrent prendre. Pour innocente ou plaisante que soit cette supercherie à la Chatterton, on peut s'étonner et même regretter d'avoir à la mentionner chez un écrivain du caractère de Leopardi : cela sonne comme une fausse note dans une existence si habituellement sérieuse et grave.

Avant d'arriver au poète et au penseur original, indiquons encore du précoce érudit une dissertation sur la réputation d'Horace chez les anciens (1816) et un Essai sur les erreurs populaires des anciens (1815). Cette dernière œuvre, dit M. Bouché-Leclercq « n'eût pas été désavouée par un érudit à barbe grise. » A cette date, le savant chez Leopardi n'a pas encore entamé le chrétien : celui-ci, au contraire, emprunte des armes à l'érudition pour combattre chez les anciens les superstitions accréditées, la foi aux songes, à la magie, aux oracles, à toute la théologie légendaire du paganisme. L'Essai se termine par une sorte d'hymne en action de grâces à la reli-

gion révélée. Rien ne semble annoncer dans ces pages inspirées par une foi sincère la transformation intellectuelle et morale qui bientôt va se produire. Elle y est cependant en germe. A lire de près ce philosophe de dix-sept ans, on voit que si la crédulité et l'ignorance sont à ses yeux le lot incurable des masses, il constate avec amertume combien il est difficile aux intelligences les plus fermes de secouer le joug des préjugés sucés avec le lait. — « Il est déplorable, dit-il, que l'homme dont la vie est si courte doive en consacrer à se désfaire de ses erreurs une part plus grande que celle qui lui reste pour découvrir la vérité. » Il dira encore en se heurtant jusque chez Kepler à des restes de superstitions astrologiques. « Terrible exemple ! Il nous ferait croire que les erreurs, comme les comètes, ont une orbite, et qu'au bout de quelques siècles, quand on a cessé de déclamer contre elles, elles reparaissent sur la scène sous un nouvel aspect... Cette réflexion nous amènerait à penser qu'en fait de connaissance, l'esprit humain ne parcourt pas une ligne droite, étendue à l'infini, mais un cercle limité, et que de temps en temps il revient nécessairement au même point... Elle nous ferait considérer comme illusoire l'idée des progrès quotidiens de l'esprit humain, mettrait dans tout son jour cette parole si souvent répétée du plus sage des rois : *Nihil sub sole novum*, nous ferait regarder l'accroissement réel des connaissances humaines comme chimérique, et mènerait fatalement le philosophe au désespoir. »

Le mot est dit : le désespoir sera le résultat de toutes les recherches, de toutes les aspirations de Leopardi : il doit aboutir par toutes les voies non à une négation mitigée d'indifférence, à un scepticisme de dilettante, à un athéisme tran-

quille; non au pessimisme spéculatif de Schopenhauer, mais à un désespoir irrémédiable, sincère, absolu, et aussi douloureux qu'absolu, et ce désespoir sera la source, la vraie source de ses inspirations originales, comme moraliste et surtout comme poète. Il a désespéré du progrès et de l'intelligence humaine, de la nature, — cette marâtre impie, — de la religion, de la patrie, du bonheur, de l'amour, de tout, excepté de l'amitié et de la poésie, et elles ne l'ont point déçu : à la première, il doit les plus doux allègements qu'il ait connus à ses souffrances physiques et à ses tortures morales; à l'autre, les consolations que seule la Poésie peut donner, et dont le secret vit et s'éteint avec elle.

Mais n'anticipons pas. Nous avons laissé le studieux enfant dans la bibliothèque de son père, travaillant à s'instruire avec une insatiable ardeur. Il en sortira riche d'érudition, mais surmené de corps et foncièrement appauvri dans son organisme. Né avec une complexion délicate, à déchiffrer les textes anciens, à manier les dictionnaires et les lourds in-folio, il s'était affaibli la vue et sensiblement déformé l'épaule. Sa santé sérieusement atteinte l'obligea de renoncer tout à coup à ses livres, le condamnant à un repos où cette jeune et active intelligence, repliée sur elle-même, allait s'assombrir et se dévorer. De là une irritabilité malade et sa mélancolie croissante. Le milieu domestique ne répondait pas d'ailleurs à ses besoins d'expansion. La marquise Adélaïde Antici, sa mère, nature impérative, singulière et rigide figure, un type de parcimonie patricienne, était plutôt faite pour inspirer le respect que la tendresse; son père, un érudit pourtant et qui, par cela même, aurait dû apprécier ses rares aptitudes, ne sut provoquer ni gagner sa confiance.

Catholique fervent, aristocrate de vieille souche, le comte Monaldo était moins heureux qu'effrayé, pour ne pas dire scandalisé, des hardiesses philosophiques et patriotiques de son fils ; il le surveillait, le froissait et l'humiliait en interceptant sa correspondance. Il le traita toujours en enfant. A cette contrainte ambiante et morne dont il étouffait, Giacomo ne trouvait quelque détente que dans l'intimité de son jeune frère Carlo, « cet autre moi-même, » écrira-t-il plus tard, et dans la société de sa sœur Paolina, cœur dévoué, esprit élevé, dont le rôle affectueux près de lui rappelle un peu celui d'Amélie près de René. Il l'appelait sa « Pilla » et il l'a immortalisée dans cette élégie stoïque et tendre, un de ses chefs-d'œuvre : Pour les noces de Pauline. A part ces deux affections, ces deux confidents, il n'avait personne à qui s'ouvrir dans cette espèce de cloître paternel qui n'était fréquenté que par des ecclésiastiques, des Jésuites mexicains, le P. Torres et l'abbé Sanchini, ses anciens précepteurs, et d'autres personnages non moins graves et tout aussi peu préparés à comprendre ses libérales aspirations. Au dehors, sa solitude intellectuelle n'était pas moins grande, et il dut maintes fois s'appliquer le vox soli de l'Ecclésiaste. Lui qui, dans ses livres, avait vécu jusqu'ici avec les hommes illustres de l'antiquité, il ne rencontrait dans sa bourgade natale que des ignorants, des êtres grossiers et vulgaires, le bétail de la glèbe et des rues, selon son expression, et ce bétail, en fait de dédains, le lui rendait avec usure. On l'évitait, on se montrait celui qu'on appelait ironiquement le philosophe, le petit pédant. A tous ces froissements s'ajoutaient les souffrances d'une santé à jamais compromise. Aussi l'irascible et fier enfant n'aspirait-il qu'à fuir le toit paternel et cet inhabitable Réca-

nati \* , « ce désert, ce tombeau, cette caverne, ce Tartare. » Il écrivait, en 1818, à Pietro Giordani : « Je me suis abîmé par sept années d'études folles et désespérées à l'âge où je me formais et où ma complexion devait s'affermir... Aussi je sais et je vois que ma vie ne peut être que malheureuse. Cependant je ne m'en effraie pas ; j'ai passé des années si dures que je ne crois pas possible qu'il m'arrive quelque chose de pire. »

C'est sa traduction du second livre de l'Énéide qui l'avait mis en rapports épistolaires avec le célèbre Giordani. Ces rapports devinrent bientôt de l'amitié, — une amitié pleine d'épanchements désolés chez le jeune reclus, pleine d'encouragements et de consolations de la part du vieux littérateur patriote qui rêvait, avec d'autres grands écrivains italiens, le relèvement de la patrie par les lettres. Giordani avait tout de suite reconnu chez ce jeune érudit doublé d'un poète le *perfetto scrittore italiano* pouvant concourir à l'œuvre de la régénération rêvée, et il le stimula de ses éloges et de ses conseils, le releva de ses défaillances, détourna sa pensée du monde antique pour le ramener vers le monde moderne, vers l'Italie, « la nostra sfortunata e cara madre, » et exalta en lui ces sentiments patriotiques dont le souffle emplît d'une mâle et véhémence tristesse ses premières canzoni : à l'Italie, Sur le monument de Dante, à Angelo Maï.

Ces pièces et d'autres, inspirées du même patriotisme, faisaient dire au lecteur italien : « Avec Manzoni, à l'église ! avec Leopardi, à la guerre ! » L'ode à l'Italie et celle sur le monument de Dante parurent à Rome en 1819, et la troisième en 1820 à

\* *Aborrito e inabitabile Recanati.*

Bologne. Pour les deux premières, un fait est à noter : c'est Giacomo qui en paya les frais d'impression sur ses épargnes, et quelles pouvaient être les épargnes du pauvre rêveur dans cette Casa Leopardi que nous connaissons ! — Ainsi, dès lors comme aujourd'hui, en Italie comme ailleurs, même le poète de race et qui marquera, dut payer son entrée dans l'arène où il luttera pour vivre, et vivra pour souffrir.

Cependant le nom du solitaire de Recanati se répandait au dehors. Ses travaux philologiques l'avaient fait connaître des savants de l'Italie et de l'Allemagne. Le philologue suédois Akerblad avait salué sa venue dans la science avec admiration. Ses chants patriotiques, il est vrai, passèrent à peu près inaperçus de la foule, mais non du groupe des lettrés, son vrai public à lui, car la nature de ses inspirations le limitait fatalement à l'élite des intelligences libres et des esprits délicats. Un poète national n'est pas toujours un poète populaire. On n'est populaire qu'à la condition de partager la foi et les espérances du milieu où l'on vit, et Leopardi, par les recherches de sa pensée, s'était déjà placé hors de ce milieu ; il avait renoncé à ses croyances premières, à celles qu'il tenait, enfant, de sa famille et de la tradition, croyances superficielles, j'imagine, car elles croulèrent soudainement, sans transition, sans les luttes du doute, ne laissant après elles dans son esprit nulle idée de Providence ni de vie future, mais pour toute solution au problème de la destinée humaine une résignation entière et stoïque au néant. Cette transformation radicale, sa conversion philosophique, comme il la nommait, s'accomplit entre 1818 et 1820, dans ces années de troubles physiques et moraux qui l'ébranlèrent dans tout son être, détruisant toutes ses espérances, lui montrant

désormais la vie, l'homme, la société, la nature elle-même sous le jour d'un pessimisme absolu. Quoiqu'il en soit, ces années de repos forcé où le condamnait sa santé, ne furent point stériles pour le poète si elles le furent pour le savant. La poésie allait lui conquérir ce qu'il avait jusqu'ici demandé à la science, la renommée, cette renommée que donne toute inspiration sincère, s'exprimant dans une forme lumineuse : le diamant est de la lumière concentrée ; ainsi le vers pour la pensée du poète. Elle fit plus encore ; elle le consola autant qu'il pouvait être consolé en fournissant à ses rêves la langue qui pouvait le mieux les traduire. Et cette langue, d'une sobriété toute classique, formée à l'école des anciens et à celle de Dante et de Pétrarque, au dire des juges compétents, est l'instrument dont il va se servir pour exhaler au dehors ses effusions intérieures. Dans ses promenades solitaires, ses courses hygiéniques aux environs de Recanati, en proie aux mélancolies fiévreuses de l'adolescence, agité de rêves sans but, il aspirait à quelque idéal d'amour qui pût remplir et pacifier son cœur, il épanchait « son vague des passions » en idylles et en élégies. Le rêve idéal et flottant se posait tantôt sur quelque frais visage de jeune fille, enfant du peuple et sa voisine, qu'il a chantée sous le nom de Silvie et de Nérine, celle dont la voix d'oiseau remplissait de notes claires et gaies les rues du village et les chemins d'alentour ; tantôt le rêve se posait sur quelque jeune tête patricienne d'une rare beauté, et le poète méditait en son honneur la canzone : Il primo amore. C'est à cette veine d'inspirations qu'il faut ramener le *Songe*, *Silvia*, *la Vie solitaire*, *les Souvenirs*. La personne du Premier amour n'était autre que la jeune et brillante comtesse Gertrude Cassi Lazzari, cousine du comte Mo-

naldo. Elle était venue passer quelques jours au manoir de Recanati. Giacomo, alors âgé de dix-huit ans, la vit, l'admira, l'aima et ne fut pas payé de retour. Cette flamme première s'éteignit aussi vite qu'elle était née, mais les vers qu'elle a inspirés, dictés après coup par le souvenir, en prouvent la soudaine sincérité. — Amours de tête et d'imagination, soit ! mais les plus divins peut-être, en attendant l'heure de l'autre amour, l'orage douloureux, la passion qui poussera, dans Aspasia, son cri d'aigle blessé qui maudit et flétrit et ne pardonne pas ! Disons-le tout de suite : Leopardi devait aimer et n'être jamais aimé ; il n'avait pas les dons qui flattent et séduisent : il avait ceux qui déplaisent ou effarouchent, et qui se résument pour nous en un seul : le sentiment inné de l'idéal. Il juge les femmes d'après cet idéal ; il parle d'elles en des termes qui peuvent sembler injustes, mais que ne désavouerait pas l'Ecclésiaste. Il définit quelque part la femme : « un animal sans cœur. » Dès 1820, il écrit à un ami : « La scélératesse des femmes m'épouvante, non pour moi, certes, mais pour les autres dont je vois le malheur. Si je devenais riche et puissant, ce qui est impossible, car j'ai trop peu de vices, les femmes ne manqueraient pas de me choyer... »

Étrange contradiction et bien humaine pourtant ! Ce stoïque précoce qui se croit à l'abri de toute surprise des sens, qui se comparait lui-même à un tronc desséché, ne pourra se défendre d'aimer et d'aimer douloureusement, et « l'animal sans cœur, » nous le verrons, se jouant de sa tendresse, lui fournira, à Florence, l'occasion de cette maîtresse pièce dont je viens de parler, où la passion toujours saignante s'allie à tant d'âpre colère et de fierté sereine.

*Le séjour de Recanati devenait de plus en plus insupportable à Giacomo ; il en était arrivé à le croire nuisible à sa santé, l'air y étant « humide, saumâtre et cruel aux nerfs. » Son idée fixe était d'en sortir, et il en sortit enfin, grâce à l'intervention d'une tante du côté paternel, qui s'était émue de sa triste situation. Mariée à Rome, elle avait agi, mais inutilement jusqu'ici, pour lui faire donner la chaire de langue latine à la bibliothèque du Vatican. Le comte Monaldo se laissa persuader et consentit, en vue de l'avenir, aux frais d'un voyage dans la capitale, où Giacomo pourrait obtenir un emploi ou se créer quelque occupation. Peut-être avait-il aussi cette arrière-pensée que son fils, sous la pression de l'exemple et de l'intérêt, dans un milieu où l'on n'arrive à se caser qu'en passant par l'Église, renoncerait de lui-même au monde pour embrasser la carrière ecclésiastique. C'eût été, dans tous les cas, tenir peu compte des opinions de son fils et peu connaître un caractère aussi entier que désintéressé. Enfin, dans le mois de novembre 1822, réalisant son vœu, le reclus de Recanati se mit en route pour Rome.*

*La Ville Éternelle impressionna médiocrement Léopardi ; le cadre lui paraissait trop grand pour les personnages qui s'y meuvent, et ces personnages, prélats, savants, gens du monde et gens du peuple, il en parle dans ses lettres, à peu près comme il parlait des Recanatais, à qui maintenant il accorde « une dose de bon sens que n'a pas le plus sage et le plus grave Romain... La futilité de ces imbéciles, dit-il, passe les limites du vraisemblable... L'archéologie est considérée par tout le monde comme la science humaine par excellence, comme la seule étude digne de l'homme. Littérateur et antiquaire ici, c'est tout un. Qui n'est pas antiquaire n'est pas un littérateur et partant ne*

sait rien. » — Venu à Rome en quête d'une situation, Léopardi dut apprendre et pratiquer le métier de solliciteur pour lequel il n'était pas fait ; il en fut bientôt rebuté. Les savants officiels ne connaissaient guère de lui que les articles publiés dans le *Spettatore* et peut-être ses odes patriotiques ; ils ignoraient ou peu s'en faut ses travaux philologiques : de là quelques éloges banals mais peu d'empressement sérieux à le servir. Dans la colonie des savants étrangers qui étudiaient alors sur les lieux mêmes l'antiquité romaine, il trouva plus d'accueil et d'efficace sympathie. C'est parmi cette élite de travailleurs qu'il fit la connaissance du célèbre Niebuhr, ministre du roi de Prusse près du Saint-Siège. Niebuhr qui appréciait les travaux de son jeune collègue en philologie, fit vers lui les premières avances, et s'entremisit bientôt près du cardinal Consalvi pour lui faire donner un emploi dans le gouvernement. Le Cardinal y consentait, mais à la condition que Léopardi entrât dans les ordres ou tout au moins portât l'habit ecclésiastique : telles étaient les traditions du Vatican. Placé entre ses convictions et l'habit violet, Leopardi préféra sa liberté à l'honneur d'être prélat. Il écrit à son frère Carlo : « ... J'ai pris cette résolution parce que depuis longtemps et avant de venir à Rome, et bien plus encore depuis que j'y suis, j'ai reconnu que ma vie doit être aussi indépendante que possible, et que je ne puis avoir d'autre bonheur que celui d'agir à ma guise. Ma nature le veut ainsi... » Après ce premier refus, Leopardi déclina encore l'offre que lui fit affectueusement Niebuhr d'une chaire de philosophie grecque à l'Université de Berlin. Transcrivons ici, à l'honneur de tous les deux, cet hommage que lui rendit l'illustre savant dans la préface latine de sa seconde édition des vers retrouvés de Mero-

baudes : « ... Parmi les plus érudits de ceux dont je fais connaître les découvertes, je citerai le comte Jacques Leopardi, de Recanati dans le Picenum, que je présente à mes compatriotes comme étant dès à présent l'ornement de l'Italie, et dont la réputation est destinée, j'en suis garant, à grandir de jour en jour. Pour moi, qui ai pu apprécier le charmant caractère et le rare savoir de ce jeune philologue, je me réjouirai de tout ce qui pourra lui arriver d'honneurs et de succès. »

Pendant son séjour à Rome, tout en dressant le catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque Barberine, Leopardi donna dans les Ephémérides littéraires une étude critique sur le Philon arménien d'Aucher et une dissertation philologique en latin sur la République de Cicéron, découverte par Mai. Il publia aussi ses observations ou annotations sur la Chronique d'Eusèbe. Ce sont, paraît-il, « les plus importants parmi ses travaux de ce genre, dit Sainte-Beuve, et il ajoute : le jugement de Niebuhr nous dispense d'y insister davantage. » Un éditeur lui avait proposé de traduire les œuvres de Platon ; il refusa, sa santé ne lui permettant pas une entreprise si considérable : Un moment, à bout de démarches et d'espairs trompés, il songea à s'expatrier et à accepter une place de précepteur ou de secrétaire dans quelque riche famille étrangère.

Après cinq mois de démarches sans résultat, Leopardi, à la fin d'avril 1823, revint à Recanati déçu et découragé, mais résigné à ses mécomptes. Il y reprend ses promenades et les rêveries d'autrefois. La révolte fiévreuse a fait place chez lui à une mélancolie aussi calme que profonde. « Le néant des choses est toujours à ses yeux la seule chose qui existe, » mais il s'y soumet, « car l'art de ne pas souffrir est maintenant le seul

qu'il tâche d'apprendre, ayant renoncé à l'espérance de vivre. » Il se dit aussi, et pour l'avoir éprouvé lui-même, « que l'habitude de réfléchir ôte souvent la faculté d'agir et de jouir ; que la surabondance de la vie intérieure pousse toujours l'individu vers la vie extérieure, mais qu'il ne sait pas comment s'y prendre ; qu'il embrasse tout, qu'il voudrait toujours être rempli, mais que tous les objets lui échappent, précisément parce qu'ils sont plus petits que sa capacité. » C'est ainsi qu'il médite et se parle à lui-même, ou plutôt c'est à peu près en ces termes qu'il s'épanche avec un ami, dans une lettre écrite en français, à M. Jacopssen de Bruges. Et il poursuit : « Qu'est-ce donc que le bonheur, mon cher ami ? et si le bonheur n'est pas, qu'est-ce donc que la vie ? Je n'en sais rien... Il n'appartient qu'à l'imagination de procurer à l'homme la seule espèce de bonheur dont il soit capable, et c'est la véritable sagesse que de le chercher dans l'idéal, comme vous faites. Pour moi, je regrette le temps où il m'était permis de l'y chercher, et je vois avec une sorte de terreur que mon imagination devient stérile et me refuse les secours qu'elle me prêtait autrefois. » Ces lignes nous le montrent au naturel à cette heure de paisible affaissement et de résignation affectueuse, acceptant dans son ermitage de Recanati « une vie plus uniforme encore que le mouvement des astres... Adieu, mon cher ami ; aimez-moi s'il est possible, autant que vous méritez d'être aimé. »

Cette vie uniforme, il l'occupe à préparer la première édition de ses poésies, comprenant les odes patriotiques et sept nouvelles Canzones, notamment l'Hymne au Printemps, le Chant de Sapho, Pour les Noces de Pauline, Bruto minore. Chacune de ces pièces, différentes de ton et de caractère, vou-

*drait une analyse à part, mais cela nous mènerait trop loin. Laissons au lecteur toutes les surprises et les primeurs de l'admiration. Qu'il sache seulement que Brutus le jeune était précédé d'une Comparaison des pensées de Brutus et de Théophraste sur le point de mourir, et que la censure ecclésiastique de Bologne, au moment de l'impression, y avait mis son veto. Cette pièce, l'une des premières parmi les plus énergiques et les belles du poète, nous donne le mot de sa foi philosophique; les sentiments qu'il y exprime, il les professera de plus en plus : c'est le néant de la vertu et de la gloire, c'est le néant de la vie humaine. Tout est illusion, excepté la douleur. La souffrance étant inhérente à la vie, la vie est un mal, et la rejeter est le droit de qui ne l'a pas demandée. Implicitement, c'est l'apologie du suicide, lequel serait presque un devoir, et tout pessimiste logique, ce semble, devrait s'y conformer. N'insistons pas; la contradiction est de l'homme et partout et toujours, aussi bien chez le philosophe que chez le poète; mais cette pensée noire, toutes ses études et ses recherches sur le vrai, sur cette réalité jadis si répulsive au poète, l'y ramènent aujourd'hui invinciblement. « Je me plais, écrit-il à Giordani, à découvrir mieux et à toucher du doigt la misère des hommes et des choses, et à frémir à froid, en observant ce lugubre et terrible mystère de la vie universelle. Je vois bien maintenant que, une fois les passions éteintes, il ne reste plus dans l'étude d'autre source de plaisir qu'une vaine curiosité, dont la satisfaction a pourtant un grand charme. C'est une chose que par le passé, tant qu'il m'est resté au cœur une dernière étincelle, je n'étais pas parvenu à comprendre. » — L'étincelle du cœur, quoiqu'il en dise, n'est pas*

*éteinte et ne s'éteindra chez lui qu'avec la vie ; la flamme intérieure qui seule fait les vrais poètes, se retrouvera dans ses inspirations dernières aussi vivante et brillante que dans ses premières poésies, dont le recueil, l'interdit étant levé, parut — toujours imprimé à ses frais, bien entendu ! — vers le milieu de 1824, à Bologne.*

*Le succès en fut grand mais limité au cercle des vrais appréciateurs. Le fidèle et zélé Giordani fit connaître le livre de son ami à la Société lettrée de Florence, au marquis Gino Capponi, au poète dramatique Niccolini, à Giusti, l'émule de notre Béranger, au général Colletta, ancien ministre du roi de Naples, à toute une élite d'écrivains et d'esprits distingués qui pour la plupart collaboraient à l'Antologia, revue fondée et dirigée par l'habile éditeur Vieusseux. Ce dernier fit d'aimables avances à Leopardi en son nom comme au nom de ce groupe littéraire où il allait se faire des amis dévoués, et le marquis Capponi lui mandait lui-même le plaisir qu'on aurait de le voir à Florence. Répondre par sa présence à cet appel, il l'aurait bien voulu ; mais comment quitter Recanati ? Le pauvre poète avait épuisé ses dernières ressources dans l'impression de ses Canzoni, et le comte Monaldo, fût-il en position d'y aider, n'était pas d'humeur à consentir à un nouveau voyage. Heureusement l'éditeur Stella vint lui en fournir les moyens. Stella le connaissait depuis quelque temps déjà : il avait pu l'apprécier parmi les collaborateurs du Spettatore. Il l'appelait à Milan pour lui confier la direction d'une édition complète de Cicéron, avec version italienne en regard, et levant d'avance toute difficulté, il se chargeait des frais du voyage. Leopardi accepta et partit pour Milan.*

*Le séjour de la capitale lombarde lui fut bientôt insupportable. A Milan il préférerait et de beaucoup la docte et cordiale cité de Bologne, où il avait été fêté à son passage, où il avait ses amis Giordani, Brighenti et le comte Pepoli, à qui il adressera plus tard des vers si affectueusement inspirés. « A Bologne, écrit-il à son frère Carlo, tout est beau et rien n'est magnifique, tandis qu'à Milan, le beau est gâté par le magnifique et par les façons diplomatiques qui pénètrent jusque dans les divertissements. A Bologne les hommes sont des guêpes sans aiguillon, la bonté du cœur s'y rencontre effectivement ; mais à Milan les hommes sont comme partout ailleurs. » Aussi a-t-il hâte de résilier son engagement avec Stella : il renonce à cette grande édition de Cicéron qui lui aurait demandé trop de temps et de labeur ; il se contente d'en tracer le plan, d'indiquer les textes à consulter, et vers la fin de septembre il est installé à Bologne. Stella voulant se l'attacher comme collaborateur au Nuovo Ricoglitore, qui avait succédé au Spettatore, et l'utiliser en outre à des travaux de librairie, lui faisait une pension de dix écus\* par mois. Et pour cette pension Leopardi donna divers articles dans le Nuovo Ricoglitore, publia une édition annotée du Canzoniere de Pétrarque (Milan 1826), une chrestomathie italienne, prose et vers, des meilleurs auteurs (1827-28 Milan), et enfin une prétendue traduction (1826) en langue trecentiste d'une ancienne chronique grecque ou copte sur le martyre des S. S. Pères du mont Sinai. Il attribuait cette traduction, faite sur une version*

\* M. Eugène Carré dit vingt écus, M. Bouché-Leclercq, dix écus : j'incline pour ce dernier chiffre, le plus probable dans la circonstance.

latine, à quelque auteur inconnu du bon siècle et du bon style, le quatorzième siècle, à quelque prosateur contemporain de Boccace. Soumis à l'examen du docte A. Cesari, un maître juge en fait de trecentistes, le pastiche fut déclaré texte authentique. Ces mystifications érudites, dit M. Bouché-Leclercq, « ont toujours été très goûtées en Italie, et le père de Leopardi, ajoutait-il, approuvait fort ce genre de talent. » Médiocre excuse, si c'en est une ! Je le répète : on voudrait effacer ces choses-là d'une vie si noblement littéraire.

Le poète, entre temps, songeait à donner une suite, un complément à ses Canzones de 1824, et il publia en effet à Bologne même, en 1826, un volume de poésies qui contrastent souvent de ton avec les premières, et nous le montrent sous un jour plus reposé, plus méditatif, et dans un cadre idyllique et agreste : L'Infini, l'Anniversaire, le Samedi au Village, le Passereau, etc. L'érudit, le philosophe, de son côté, songeait à ses Operette morali, et il y travaillait, quand il n'était pas trop accablé d'épreuves à corriger pour l'éditeur Stella. Et c'est ainsi que Leopardi passa l'hiver à Bologne, vivant du produit de ses travaux de librairie, auquel s'ajoutait le produit de quelques leçons de langues anciennes que lui avaient procurées ses amis. Ce fut là comme une saison de trêve dans cette existence si laborieusement douloureuse. Un moment il se sentit heureux, se croyant aimé pour la première fois, car il avait noué une sorte de relation platonique avec une dame du grand monde, la comtesse Carniani Malvezzi, Florentine de naissance, mariée et établie à Bologne, bel esprit féminin qui traduisait Cicéron et faisait des vers. Leopardi apporta tout son cœur dans un commerce où sans doute on ne lui demandait que son

*intelligence. Il passait ses soirées chez elle depuis l'Ave Maria jusqu'à minuit ; on se lisait des vers, échangeant des conseils et des critiques, causant littérature et philosophie : « Les louanges des autres, écrit-il à son confident Carlo, n'ont pour moi aucune saveur ; les siennes se mêlent toutes à mon sang et me restent toutes dans l'âme. En somme cette connaissance marque et marquera dans ma vie parce qu'elle m'a désenchanté du désenchantement... Elle m'a convaincu que je suis encore capable d'illusions durables : elle a ressuscité mon cœur après un sommeil ou plutôt après une mort complète qui se prolongeait depuis tant d'années... »*

*Les illusions durables durèrent une saison, le temps qu'il faut à une sympathie intéressée pour se déprendre. Dès l'automne, le poète s'aperçut que ses conseils n'étaient plus nécessaires. Les tête-à-tête prirent fin et la liaison se dénoua avec une facilité toute féminine. L'hiver approchait, et comme il en redoutait les rigueurs à Bologne, où nulle attache d'ailleurs ne le retenait plus, il revint à Recanati se consoler de sa candide méprise dans une intimité aussi vraie cette fois que douce, celle de Paolina et de Carlo. Après quinze mois d'absence, il retrouvait au foyer domestique les deux confidentes fraternels de ses pensées et de ses sentiments, il oubliait près d'eux ses misères et ses déceptions. Il mit à profit les loisirs d'un long hiver pour terminer quelques travaux inachevés, entre autres la traduction d'une oraison funèbre d'Hélène Paléologue, par Gemistus Plethon, grand orateur, un librepenseur du Bas-Empire, « avec lequel, dit Sainte-Beuve, il pouvait se sentir de certaines affinités. » La traduction parut en 1827 dans le Nuovo Recoglitore.*

Le printemps revenu, Leopardi retourna à Bologne (avril 1827). Il y passe deux mois et se rend de là à Florence, où l'attendaient Giordani et ses autres amis de Toscane. Ils lui font fête, l'entourent de soins délicats, et s'emploient à le distraire dans cette chambre d'auberge où le confinaient ses yeux endoloris, brûlés par le travail, et qui pour le moment lui refusaient tout service. — « Je suis las de la vie, écrit-il, las de l'indifférence philosophique qui est le seul remède aux maux et à l'ennui, mais qui finit elle-même par ennuyer. »

L'ennui, l'inexorable ennui, nul ne l'a mieux connu, nul n'en a plus profondément souffert que Leopardi. Quel est donc ce genre de mal particulier à l'homme et qu'ignorent les autres êtres animés ? Le triste penseur le définit dans ce fragment digne de Pascal : « L'ennui est, en quelque sorte, le plus sublime des sentiments humains. Je ne crois pas que de l'examen de ce sentiment naissent les conséquences que beaucoup de philosophes ont cru en tirer : mais cependant ne pouvoir être satisfait par aucune chose terrestre et, pour ainsi parler, de la terre entière ; considérer l'étendue incalculable de l'espace, le nombre et la masse prodigieuse des mondes, et trouver que tout est pauvre et petit pour la capacité de notre âme ; se figurer le nombre des mondes infini, l'univers infini et sentir que son âme et son désir sont encore plus grands que cet univers, et toujours accuser les choses d'insuffisance et de nullité, et souffrir de manque et de vide et, par là, d'ennui : — voilà pour moi le plus haut signe de noblesse et de grandeur qui se voie dans la vie humaine. Aussi l'ennui est-il peu connu des hommes médiocres, et très peu ou point des autres animaux. »

L'hiver le chasse de Florence, et il va chercher à Pise un

*climat plus clément à ses infirmités croissantes. Il en est tout de suite ravi : « L'aspect de Pise, dit-il, me plaît mieux que celui de Florence ; ce Lung' Arno est un spectacle si beau, si ample, si magnifique, si gai, si riant, qu'on en est fasciné. » Sous ce ciel aimable, hospitalier aux poitrines délicates, il trouve un regain de santé ; il s'y sent renaître, il chante son retour à la vie dans cette profonde et riante élégie : la Résurrection (il Résorgimento.) Bénissons Pise, la ville calme aux tièdes haleines qui lui vaut ce réveil de l'âme et des sens, et à nous cet hymne à l'espérance, allègre comme un chant d'alouette :*

D'où me vient aujourd'hui cette vertu nouvelle,  
Rendant l'âme à mes sens, la lumière à mes yeux ?

Tout recommence à vivre en moi : le bois, la plage,  
La montagne, le vent, l'azur, l'horizon clair ;  
La source au flanc du roc, l'oiseau dans le feuillage  
Me parle, avec moi parle et s'entretient la mer. \*

*Pendant ce séjour à Pise ne fut qu'une trêve à d'irré-  
diabiles souffrances. Pour le dolent poète tout devait se résoudre  
en illusion, la santé comme le reste. Il revint à Florence aussi  
débilité qu'il en était parti, aussi incapable d'application  
sérieuse que par le passé. Dans son impuissance à pourvoir  
désormais par son travail aux besoins quotidiens de la vie,  
force lui fut de reprendre le chemin de Recanati, ou l'accompa-  
gnait un jeune Piémontais de ses admirateurs, qui fut plus tard*

\* *Meco ritorna a vivere  
La spiaggia, il bosco, il monte  
Parla al mio core il fonte,  
Meco favella il mar.*

le célèbre Gioberti. « Prêtre et chrétien, dit Sainte-Beuve, l'abbé Gioberti n'a jamais parlé de Leopardi qu'en des termes pleins de sympathie et d'admiration compatissante. »

L'isolement à Recanati allait lui peser doublement, car son cher Carlo s'était marié en septembre 1829, et il n'avait plus aussi souvent à ses côtés l'un des deux confidents de ses pensées, « le fraternel écho de son âme, l'autre lui-même. » Pauline lui restait, mais même à une sœur on ne peut tout dire. Elle lui faisait la lecture et lui servait de secrétaire, quand il pouvait dicter. Son état empirait de jour en jour; consumé par une sorte de fièvre nerveuse, il ne lui était plus possible « de lire, ni d'écrire, ni de penser, » mandait-il au chevalier de Bunsen par la main de sa sœur. « ... Mort à toute espérance, je ne vis que pour souffrir et je n'invoque que le repos de la tombe. » C'est durant ce long et rude hiver de 1829 à 1830, le dernier qu'il devait passer à Recanati que l'infortuné poète, dans les intermittences de son mal, évoquant le passé, son enfance et sa jeunesse, tout l'essaim des rêves envolés, composa le poème des Souvenirs (Le Ricordanze,) l'une de ses pièces lyriques les plus senties et les plus achevées :

En face de la mort qui pour tous doit venir,  
 Qui peut sans soupirer de vous se souvenir,  
 O saison radieuse aux fleurs si peu durables,  
 O jeunesse! ô printemps! beaux jours inénarrables!...\*

*Mais ses amis de Toscane ne le perdaient pas de vue; ils le stimulaient à l'espérance, ils le rappelaient et le voulaient près*

\* *Cbi rimembrar vi può senza sospiri,  
 O primo entrar di giovinezza, o giorni  
 Vezzosi, inenarrabili.....*

*d'eux à tout prix. On ne savait que trop qu'il était à bout de ressources et de santé; aussi, sur l'initiative du général Colletta, une souscription à laquelle tous participèrent, assura à Leopardi une pension de dix-huit écus par mois pendant un an. Offerte par l'amitié, la pension fut acceptée, et au mois de mai 1830, le poète quitta la maison paternelle, et cette fois pour n'y plus revenir.*

*Ce dernier et rigoureux hiver passé à Recanati avait presque épuisé ses forces, et il comptait sur le printemps pour se remettre. Il arriva à Florence dans un état de dépérissement extrême. Le bruit de sa mort s'était répandu et pour un moment accrédité; ses amis accueillirent en lui un ressuscité, et il lui fut donné, comme à Charles-Quint, d'assister vivant à son oraison funèbre. Mais printemps et cordial accueil ne pouvaient le rendre à la vie active, il le sentait et se résignait. Ce qui lui restait de force il l'employa à revoir ses cahiers philologiques et ses poésies. Les manuscrits philologiques furent confiés à son savant ami, M. de Sinner, qui lui promettait de les publier en Allemagne, et qui, paraît-il, ne sut ou ne put remplir qu'incomplètement sa promesse. Quant à ses Canti, il en prépara une nouvelle édition qui allait s'imprimer sous ses yeux, et qui parut, en effet, à Florence en 1830 avec une dédicace aussi touchante que navrante à ses amis de Toscane. La voici :*

*Florence, 15 décembre 1830.*

Mes chers Amis.

Qu'il vous soit dédié, ce livre, où je cherchais, ce qu'on cherche souvent dans la poésie, à consacrer ma douleur, et par

lequel à présent (et je ne puis le dire sans larmes) je prends congé des lettres et de l'étude. J'espérais que ces chères études soutiendraient un jour ma vieillesse, et je croyais, après la perte de tous les autres plaisirs, de tous les autres biens de l'enfance et de la jeunesse, avoir acquis un bien qu'aucune force, qu'aucun malheur ne pourrait m'enlever. Mais j'avais à peine vingt ans, quand, par suite de cette maladie de nerfs et de viscères qui me prive de la vie sans me donner l'espérance de la mort, ce cher et seul bien de l'étude fut réduit de plus de moitié pour moi; puis, deux ans avant l'âge de trente ans, il m'a été enlevé tout entier, et sans doute pour toujours. Ces pages mêmes, vous savez bien que je n'ai pu les lire, et que pour les corriger il m'a fallu me servir des yeux et de la main d'autrui. Je n'ai plus la force de me plaindre, mes chers amis, et la conscience que j'ai de la grandeur de mon infortune ne permet pas les doléances. J'ai tout perdu : je suis un tronc qui sent et qui souffre. Il est vrai qu'en ces derniers temps, j'ai acquis des amis tels que vous, et votre compagnie, qui me tient lieu de l'étude, et de toute joie, et de toute espérance, serait une compensation à mes maux, si la maladie me permettait d'en jouir autant que je le voudrais, et si je ne prévoyais que bientôt ma destinée me privera de vous aussi, en me forçant à consumer les années qui me restent loin des douceurs de la société, et dans un lieu bien mieux fait pour les morts que pour les vivants. Votre amitié me suivra toutefois, et peut-être durera-t-elle encore, alors que mon corps, qui déjà ne vit plus, sera devenu cendre. Adieu.

Votre LEOPARDI.

*Le poète, en ces termes si douloureusement sentis, s'acquittait en homme de cœur de sa dette d'amitié envers ceux dont l'affec-*

tion aussi constante que dévouée lui avait rendu possible son séjour à Florence. Il y était depuis plus d'un an, lorsqu'il en partit soudainement et se réfugia à Rome. Que s'était-il donc passé? Leopardi ne s'en est ouvert à personne. Il écrit à son frère Carlo, le 15 octobre 1831 : « Dispense-moi de te raconter un long roman, beaucoup de douleurs et beaucoup de larmes. Si nous nous revoyons, peut-être aurai-je la force de tout te raconter. Pour le moment, sache que mon séjour à Rome est comme un exil amer. » La cause de cet exil, c'était une passion violente que lui avait inspirée une grande dame florentine, et qui, malgré larmes et désespoir, avait été dédaigneusement éconduite. Et quelle est cette personne si désespérément aimée? Est-ce la grande dame lettrée et amie des lettres, Carlotta Lenzone Medici? Est-ce la princesse Charlotte Bonaparte qui, dit-il, « avait mis Florence sens dessus dessous pour se le faire présenter, » et pour qui, à quelques années de là, le peintre Léopold Robert devait se suicider? Nul ne le sait. Le poète s'est tu sur l'héroïne de son poème, ou plutôt il l'a nommée de son vrai nom en l'appelant dans ses vers *Aspasie*. Ce nom historique est toute une évocation. C'est bien cela : une créature superbe, plus douée d'intelligence que de sensibilité, plus faite pour inspirer que pour ressentir la passion, se raillant de Socrate en vue de *Periclès*, moins éprise de beauté morale que de domination : un symbole révélant une personnalité. Et qu'importe le nom du masque quand on a le masque lui-même et son jeu sur la scène du monde! quand on a l'essentiel, c'est-à-dire l'œuvre du poète, sa pensée altière et vengeresse, cette sublime protestation au nom de l'amour idéal contre l'instinct grossier dont la Nature se sert comme d'un appât pour en arriver à ses fins : perpétuer

*la vie, alimenter de victimes nouvelles l'éternelle voracité de la Douleur !*

Leopardi a pu désespérer de l'amour, il ne l'a jamais nié ni renié pour ne l'avoir pas réalisé ; encore moins l'a-t-il raillé, encore moins eût-il voulu éteindre dans le cœur de l'homme sa plus divine et plus chère illusion. Il idéalise l'amour, il en fait le principe du beau, le sens de l'infini dans le fini. Il voit dans l'Amour et la Mort deux frères jumeaux, deux génies bienfaisants, l'un le consolateur, l'autre le libérateur de l'humanité. Dans la Pensée dominante et son autre poème non moins élevé d'accent : *Alla Sua Donna (A la très aimée)*, c'est la même aspiration vers l'Idéal, le même hymne triomphal en son honneur, la même apothéose de « cette douce et puissante Dominatrice qui règne au plus profond de son être, qui seule vivifie ses jours, la Cause adorée de ses infinies souffrances, qu'il sent à demeure dans sa pensée, et qui ne périra qu'avec elle. Toutes ses autres illusions sont tombées devant la réalité, mais l'Idéal a résisté en lui à tous les assauts de la vie, et, comme une tour solitaire au milieu des ruines, se dresse géante et seule au centre de son âme. »

Cette sorte de profession de foi qui se dégage ainsi de l'œuvre du poète, nous donne le mot de sa nature morale. Celui qui identifie la sensibilité et la vertu, à la façon des anciens, qui fait de l'Idéal le principe immuable de son intelligence, le centre d'où rayonnent ses inspirations, qui dit de cette muse abstraite : « Je sens que tu me fus donnée pour me dominer éternellement, » celui-là devait s'étonner douloureusement et douloureusement s'indigner des démentis infligés à ses rêves par la réalité ; et il a, en effet, pour traduire ses déceptions des accents d'une singulière énergie. Ce sont des vers de poète et

non de rimeur, des vers chauds des larmes de la colère et de la tendresse, des vers où tout l'homme vibre sous le coup de l'émotion intérieure: ils jaillissent brûlants de l'âme et brûlants ils se gravent dans l'âme qui les reçoit. Et n'avait-il pas donné toute son esthétique dans ces lignes à un ami: « Si l'inspiration ne me vient pas d'elle-même, on ferait plutôt sortir de l'eau d'un tronc d'arbre qu'un seul vers de mon cerveau. » Le génie lyrique est personnel et, par cela même, universel: sa sincérité lui trouve un écho partout où bat un cœur humain. Esprit mâle et tendre, Leopardi, au contact des bassesses de la vie, proteste avec véhémence au nom de sa haute et candide probité. Il n'est pas de ceux qui rient et plaisantent ou qui s'accrochent au mal; il est de ceux que le mal désespère; c'est pourquoi sa poésie, pour désolée qu'elle soit, est en somme vivifiante et saine. Dans toutes ses pages se révèle son originalité de poète et de penseur; mais il est tel et tel de ses poèmes où s'accuse plus particulièrement l'homme dans le poète, et c'est cet homme-là, ce penseur lyrique, ce stoïque passionné qu'il importe de saisir sous son vrai jour. Ainsi, dans Brutus le jeune, s'il nous donne le testament du philosophe qui nie la vertu, du patriote qui désespère de la patrie, il nous donne dans Aspasia le testament de son âme même, — d'une âme qui affirme et glorifie l'Idéal, « sans lequel la vie n'a pas de prix, n'a pas de sens ni de raison d'être; la seule consolation de l'homme, la seule excuse qui lui fasse pardonner au Destin de l'avoir mis au monde pour souffrir ! »

Et cette certitude le rassérène, et, se tournant une dernière fois vers cette Aspasia par qui il a tant souffert, il lui adresse cet adieu où tant de dédain s'allie à tant de mélancolie: « Si la vie, veuve d'affections et d'illusions généreuses, est une nuit

*sans étoiles au milieu de l'hiver, ce m'est une consolation et une vengeance suffisantes de la destinée mortelle que d'être ici sur l'herbe, immobile, nonchalamment étendu, et de contempler la mer, la terre, le ciel, et de sourire. »*

*Après un an de misères matérielles et morales passé à Rome, Leopardi, que hantait alors l'idée du suicide\*, rompit son « exil amer » et revint à Florence au mois de mars 1832. Il réunit et mit en ordre, en vue d'une nouvelle édition (la première est de 1827), ses œuvres morales qui étaient disséminées dans divers recueils périodiques. Ce sont des dialogues dans le goût de Lucien et d'une langue parfaite, au dire des meilleurs juges, et en particulier de Manzoni. C'était, paraît-il, l'œuvre de prédilection de l'auteur. Il y a jeté les bases de sa philosophie pessimiste que le temps ne lui a pas permis de coordonner en un système logiquement déduit et nettement formulé. Ce livre d'un grand moraliste, sinon d'un philosophe selon l'École, provoqua des critiques qui s'attaquaient plus au fond qu'à la forme de sa pensée. Si on louait l'écrivain pour la perfection de son style, on discutait ses doctrines; on les attribuait à des infortunes personnelles, à des circonstances de position, de milieu et de maladie, en un mot, à des influences extérieures; ce qui revenait à dire que l'auteur aurait pensé différemment s'il n'avait pas été malheureux, et, disons le mot, disgracié de la*

\* Il écrit de Rome, 24 décembre 1831, à M. de Sinner: « Je retournerai certainement à Florence à la fin de l'hiver pour y rester autant que me le permettront mes faibles ressources déjà près de s'épuiser; lorsqu'elles viendront à manquer, le détestable et inhabitable Recanati m'attend, si je n'ai pas le courage (que j'espère bien avoir) de prendre le seul parti raisonnable et viril qui me reste... »

*nature. Le poète avait d'abord répondu en vers à ses contradicteurs ; il les avait raillés et plaisamment réfutés dans sa brillante satire lyrique : Palinodie, dédiée au marquis Gino Capponi ; mais à la lecture d'un article de l'Hespérus, de Stuttgart, où sont reproduites sur ses doctrines les mêmes interprétations désobligeantes, Leopardi ne plaisante plus ; il proteste en prose, cette fois, et en prose française, comme s'il voulait plus clairement et plus universellement exposer sa profession de foi philosophique. Cette protestation se lit dans une lettre commencée en italien et continuée en français qu'il écrit de Florence, le 21 mai 1832, à M. de Sinner. Nous la reproduisons textuellement :*

« *Quels que soient mes malheurs, qu'on a jugé à propos d'étaler et que peut-être on a un peu exagérés dans ce journal, j'ai eu assez de courage pour ne pas chercher à en diminuer le poids ni par de frivoles espérances d'une prétendue félicité future et inconnue, ni par une lâche résignation. Mes sentiments envers la destinée ont été et sont toujours ceux que j'ai exprimés dans Bruto minore. C'a été, par suite de ce même courage, qu'étant amené par mes recherches à une philosophie désespérante, je n'ai pas hésité à l'embrasser tout entière ; tandis que, de l'autre côté, ce n'a été que par l'effet de la lâcheté des hommes, qui ont besoin d'être persuadés du mérite de l'existence, que l'on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat de mes souffrances particulières, et que l'on s'obstine à attribuer à mes circonstances matérielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire mes observations et mes raisonnements plutôt que d'accuser mes maladies.* »

*Précisément, vers la même époque, le comte Ronaldo publiait certains Petits dialogues de sa façon, dont l'inspiration lui appartenait bien en propre, mais qui, publiés sous le seul nom de Leopardi, pouvaient donner le change sur leur véritable auteur. C'est ce qui eut lieu, en effet, et comme ces Petits dialogues étaient d'une irréprochable orthodoxie religieuse et politique, ils firent quelque éclat, et les intéressés, le duc de Modène en tête, les attribuèrent généreusement à Giacomo, qui dut les désavouer ostensiblement dans l'Antologia, et s'en expliquer avec son père dans une lettre déférente et respectueuse mais très ferme. « On parle partout, lui écrit-il, de ce que les uns appellent ma conversion et les autres mon apostasie... Je ne veux ni ne dois souffrir de passer pour converti, d'être assimilé à Monti... Mon honneur exigeait de déclarer que je n'ai pas d'un iota changé mes opinions; c'est ce que j'ai entendu faire et ce que j'ai fait dans les journaux dont je pouvais disposer. »*

*Cependant, moins que jamais en état de travailler, incapable de la moindre application, réduit au plus complet dénuement et ne voulant plus rentrer à Recanati, il se décida, dans sa détresse, à s'adresser directement à son père : « Je ne sais, lui écrivit-il, si la situation de la famille vous permettra de me faire une petite pension de douze écus par mois. Avec douze écus, on ne vit pas humainement même à Florence, qui est pourtant la ville d'Italie où la vie est à meilleur marché, mais je ne cherche pas à vivre humainement. Je m'imposerai de telles privations que, tout compte fait, douze écus me suffiront. »*

*La requête fut agréée et la modeste pension accordée; il put ainsi prolonger d'une année encore et bien misérablement son séjour à Florence. Il y restera jusqu'au jour où l'amitié, sous les*

traits d'un jeune écrivain de talent au cœur aussi dévoué que généreux, viendra le chercher pour le conduire et s'établir avec lui à Naples. C'est sous le ciel de Naples dont l'air est bienfaisant aux poitrines ruinées que le pauvre grand poète trouvera l'allègement, la sécurité dans l'affection, ses vraies heures de trêve, en attendant l'heure où la mort, la « belle et secourable Mort, la Libératrice au sein virginal, » et si longuement désirée, viendra enfin l'affranchir des misères de la vie.

Pauvre grand poète, en effet, car Leopardi a largement eu sa part dans tout ce qu'il est donné à l'homme de souffrir. Il a connu la pauvreté, et, pour la combattre, il a énergiquement accepté toutes les tâches et les charges de la vie, même les plus contraires à sa nature de poète. Esprit songeur et contemplatif, il s'est astreint pour vivre à des labeurs quotidiens d'ouvrier littéraire : il a donné des leçons, il a collaboré aux journaux et aux revues, il a écrit des commentaires, des annotations et des traductions ; il a corrigé des épreuves, lui, le grand philologue, aux gages d'un libraire éditeur : bref, il a fait pour gagner son pain tous les métiers qu'on peut faire le front haut ; et s'il a sollicité, à ses débuts, de modestes emplois, on l'a vu simplement les refuser, dès qu'il s'est agi pour les remplir de désavouer ou de taire ses opinions. Que le malheur l'eût aigri, faudrait-il s'en étonner ? Mais qu'il doive son pessimisme à ses infortunes et à ses déceptions, on l'a prétendu de son vivant, et il a protesté : la pensée en est chez lui plus large, la portée plus compréhensive, partant plus impersonnelle. Il est le poète de la douleur encore plus que du désespoir : il la retrouve partout, dans le passé et le présent, dans la nature et dans l'homme ; il chante la douleur humaine en chantant sa propre douleur.

*Son œuvre, a justement dit Marc Monnier, « est, en prose, le système et, en vers, l'hymne de la douleur. » La vie à ses yeux est un mal, non pour l'élite seulement, mais pour l'ensemble des êtres créés. Sa sympathie, j'ai presque ajouté son respect, s'étend à tout ce qui vit, c'est dire à tout ce qui souffre, même à la plante, à cet humble genêt du Vésuve qu'il chante en vers si émus. A plus forte raison n'est-il pas misanthrope; il ne raille pas, il aime et plaint l'humanité. Son inspiration ainsi se généralise et ne s'isole pas. Leopardi ne s'isole pas, comme certains lyriques contemporains, ces Narcisses de l'École moderne, qui, penchés sur leur personnalité, s'y mirent et s'admirent dans une solitude voulue. Là est son originalité, et comme penseur et comme poète. Le philosophe en lui n'a pas nui au poète: il lui a ouvert dans le Pessimisme une source nouvelle d'inspiration, — source amère, il est vrai, aux marges fleuries d'asphodèles et que visitent seuls les papillons noirs de la mélancolie; — et Leopardi, il faut bien le reconnaître, était prédestiné par sa nature propre et ses malheurs à y puiser abondamment.*

*N'exagérons rien pourtant. Pour être exceptionnelle, sa destinée n'est pas unique. Combien ont souffert et beaucoup souffert, à qui la nature marâtre n'a pas donné, comme à Leopardi, ces deux divines compensations: l'amitié et la poésie! Vivant, l'amitié l'a consolé; mort, la poésie l'a fait immortel.*

*Parmi les dévouements fidèles qu'ont vus au poète son génie et ses infortunes, il faut surtout rappeler celui de ce jeune napolitain, Antonio Ranieri, qui fut pour Leopardi un ami comme il s'en voit peu, — un exemplaire de la parfaite amitié. C'est de cet autre Pylade que le poète écrivait un jour: « La foudre de Jupiter pourrait seule l'arracher d'auprès de moi. » La*

mort les a arrachés l'un à l'autre, mais leurs noms restent étroitement unis dans la mémoire reconnaissante du lecteur. Leopardi avait connu Ranieri à son premier voyage à Florence, en 1827. Jeune, ardent, enthousiaste, Ranieri se prit tout de suite pour ce génie malheureux d'une profonde et tendre sympathie, mélange de sollicitude et d'admiration. L'amitié est vite une passion dans les belles âmes, et le noble Ranieri en est une preuve touchante. Après quelques absences motivées par ses courses de curieux érudit à travers l'Europe, en France, en Angleterre, en Allemagne, il revint à Florence et y retrouva Leopardi, de retour lui-même, on l'a vu, de « son amer exil » de Rome. Les médecins, désespérant de la santé du poète, lui conseillaient, comme ressource suprême, le climat de Naples. Ranieri résolut de le sauver. Il le détermina à le suivre à Naples, s'installa avec lui dans une petite maison sur la colline de Capodimonte, associa à son œuvre de dévouement sa propre sœur, Paolina Ranieri, fut le compagnon journalier de sa vie, son garde-malade, en un mot, se riva à son existence durant quatre années et ne se sépara de lui qu'après lui avoir fermé les yeux. Il fit plus : après avoir veillé sur la vie, il veilla sur la mémoire de Leopardi : on lui doit une biographie du poète et l'édition définitive de ses œuvres, prose et vers (Florence 1845).

Et maintenant passons la plume à Ranieri, au biographe intime et fraternel, et qu'il nous dise lui-même les dernières années et les derniers moments de son immortel ami :

La nouveauté et l'exquise salubrité de l'air, la société affectueuse de quelques personnes du pays, les visites continuelles des savants étrangers qui affluaient à Naples; ce nouveau genre de vie au grand air et ces libres allures qui étaient tout à fait en

dehors de ses habitudes, parurent ralentir et ralentirent peut-être, pendant quatre années, l'infatigable activité de la maladie...

*Un détail est ici à consigner car il montre de quelle sollicitude active et soumise Ranieri et sa sœur entourèrent leur cher malade. Ce malade avait les exigences et tous les caprices du phtisique : il ne voulait que du pain de Naples, et on allait à la ville, à trois lieues, lui en chercher ; il voulait dormir le jour, se lever le soir, dîner à minuit, et tout se faisait comme il l'entendait : à minuit on lui servait son dîner. On appelait près de lui les praticiens les plus habiles ; « on lutta non seulement contre son mal, continue Marc Monnier, mais contre lui-même, car cet homme excessif abusait de tout ; si on lui permettait le café, il en buvait vingt tasses... »*

*Sous l'influence réparatrice de ce nouveau milieu, la santé de Leopardi semble se raviver, mais le mal n'est que momentanément enrayé ; sa constitution était depuis longtemps minée par deux maladies mortelles, la phtisie et l'hydropisie ; il devait y succomber. Les soins attentifs, l'affection dont il était comme enveloppé purent du moins chez lui prolonger l'existence et donner au patient ces illusions dont l'instinct de la vie berce d'ordinaire ceux qui meurent longuement. Notre malade finit par se promettre à lui-même une existence des plus longues, celle des asthmatiques : il faisait des projets, il songeait à quitter bientôt Naples et même « à venir terminer ses jours à Paris ? »*

\* Leopardi a des éclats de colère et de haine contre la France, mais la haine de la France était en lui celle du patriotisme italien. Dans son ode sur le monument de Dante, il s'écrie : « Je veux taire les autres enne-

*En attendant, il rafraîchissait ses poumons d'air salubre dans ses promenades le long du golfe de Naples, au Pausilippe, à Pouzzoles, à Cumès, à Pompéi, à Herculanium, sur les pentes*

mis et les autres deuils, mais non la France scélérate et mauvaise, — *la Francia scelerata e nera* — par qui la patrie a vu de près son dernier jour. » Il faut tout de suite le dire, dans l'édition de Florence (1831) et les éditions postérieures, le poète a remplacé ce vers par celui-ci : « *Ma non la più recente e la più fera,* » (mais non le deuil le plus récent et le plus cruel par où...) — Dès le jeune âge et sous l'influence sans doute des opinions paternelles, Leopardi se souvenait avec amertume que l'Empire avait fait de l'Italie une province française. Avait-il donc tort ? Il s'en est longtemps souvenu, et, à l'occasion, il a malmené la France en vers, en prose, en épigrammes, et même dans ses lettres. Il écrit de Florence à M. de Sinner (18 décembre 1832) : « Je ne suis aucunement surpris que l'Allemagne, seul pays savant de nos jours, soit plus juste envers vous que la très présomptueuse, très superficielle et très charlatanesque France... » Et deux ans plus tard, au même M. de Sinner, il mandera ceci de Naples (20 mars 1834) : « Pour beaucoup et de très fortes raisons, j'ai le plus grand désir de venir terminer mes jours à Paris. » Et c'est ainsi, conclut en souriant Sainte-Beuve, « que se résumant le plus souvent et que se réfutant le mieux la plupart de ces grandes colères contre la France. » Rappelons, ce qu'on a vu plus haut, que le grand écrivain, pour plus de netteté, se servira du français quand il aura à exprimer ce qui lui tient le plus au cœur. Il avait même fini par déclarer que la prose française, « supérieure à celle des Latins, vaut la prose grecque. » A l'époque où il achevait ses *Paralipomènes*, (1834-37), sa gallophobie avait fait place à d'autres sentiments : à Florence, à Naples et ailleurs, il avait vu de près, et vu à l'œuvre, la tyrannie aussi savante qu'implacable de l'Autriche. On se demande ce qu'il dirait aujourd'hui de son Italie, ce que ce fier et généreux esprit penserait de la *sfortunata e cara Madre* qui, redevable à la France de son affranchissement de l'Autriche, de son unité nationale refaite par les armes et le sang de la France, s'allie aux pires ennemis de la France et, oublieuse de tout, se prosterne aux pieds de l'Allemagne.

désolées du Vésuve. Ici, la rencontre d'un genêt fleurissant au milieu de ruines calcinées lui inspire cette méditation d'une ampleur si mélancolique, la *Ginestra*, son chant du cygne, la suprême effusion lyrique de son pessimisme. Une autre fois, le promeneur nocturne, par un beau coucher de lune inondant de blancheurs les campagnes alpestres ou les flots de la mer tyrrhénienne, se rappelle sa jeunesse qui éclairait, elle aussi, de divines lueurs les années disparues, et il la compare à la lune qui, en s'éloignant, laisse montagnes et vallées dans une entière obscurité, et il se dit que la belle Jeunesse en s'enfuyant laisse également la vie dans une nuit complète, une nuit que ne réveillera plus une aurore nouvelle, une nuit sans lendemain, qui obscurcit à jamais les autres âges de l'homme, et à laquelle « les dieux n'ont mis pour terme que le tombeau. »

Et c'est ainsi qu'il occupait les jours de grâce que lui accordait la mort. Il dicte à son fidèle Ranieri la *Ginestra*, l'épigramme sur le Coucher de la Lune, les *Pensées*, les derniers octaves de ses *Paralipomènes de la Batrachomyomachie*, composition satirico-politique, le plus étendu de ses poèmes, et qu'il put terminer avant de mourir. Et ces dernières productions, il aurait voulu les donner de son vivant dans une édition définitive de ses œuvres (1837), mais la censure napolitaine ne lui permit pas cette suprême consolation. Le poète ne s'en émut guère : il était préparé et résigné à tout.

Cependant après avoir visité les capitales de l'Europe, le choléra avait ravagé Naples dans l'été de 1836, et il y était revenu plus meurtrier encore au printemps de 1837. Les étrangers se hâtaient de quitter la ville et, dans le nombre, l'un des sympathiques visiteurs de notre malade, le poète allemand Pla-

ten qui, fuyant devant le fléau, se réfugiait à Syracuse où il mourut. Cette mort presque subite et la panique générale ne laissèrent pas que d'impressionner Leopardi. On le sent dans ces lignes adressées à son père : « Si j'échappe au fléau, lui dit-il, je ferai tout mon possible pour vous revoir, en quelque saison que ce soit, car, moi aussi, je me hâte, convaincu par les faits que le terme fixé à mes jours n'est pas très éloigné. Mes souffrances physiques, quotidiennes, incurables, sont arrivées avec l'âge à un tel degré qu'elles ne peuvent plus augmenter. J'espère qu'après avoir enfin surmonté la faible résistance que leur oppose un corps moribond, elles me conduiront à l'éternel repos que j'appelle chaque jour de tous mes vœux, non par héroïsme, mais simplement à cause de la violence des maux que j'endure. » Cette lettre est la dernière qu'il ait écrite à son père ; elle est datée du 28 mai 1837. « Le mercredi, 14 juin 1837, à cinq heures de l'après-midi, pendant qu'une voiture l'attendait pour le reconduire à son casino (de Portici) et qu'il projetait de futures promenades et des parties champêtres, la lymphe qui depuis longtemps déjà menaçait les abords du cœur, s'épancha dans l'enveloppe qui le protège, et la vie se trouvant étouffée à sa source, ce grand homme rendit en souriant son esprit entre les bras de son ami, (il était âgé de trente-neuf ans moins quinze jours)... Cet homme digne en tout point d'un siècle meilleur, continue Ranieri, emporta intacte au tombeau la fleur de sa virginité, et pour cette raison même, il aima deux fois (bien que sans espoir) comme jamais homme n'avait aimé sur la terre... Il était d'une taille moyenne, courbée et frêle ; il avait le teint blanc tournant au pâle, la tête grosse, le front large et carré, les yeux d'un bleu d'azur et pleins de langueur, le nez très fin, les

*traits délicats, la voix modeste et un peu voilée, le sourire ineffable et comme céleste\*.*

Reprenons le récit du biographe intime, cette sorte de procès-verbal mortuaire qu'il a écrit de la dernière journée de son ami, et, en l'abrégeant, reproduisons la version qu'en a donnée Marc Monnier. Les détails ici sont à leur place et doublement intéressants : ils témoignent de l'admirable, de l'unique dévouement de Ranieri et de sa sœur pour leur « adoré » malade, et ils donnent un démenti formel à ceux qui, depuis la mort du poète et sa célébrité établie, ont pieusement prétendu qu'au moment d'expirer, il avait renié les affirmations de toute sa vie. — Cette assertion intéressée et plus qu'étrange a été véhémentement réfutée par l'abbé Gioberti dans son livre : le Jésuite moderne.

Giacomo Leopardi, écrit Ranieri, subit dans sa vie si courte une bonne part des plus graves maladies connues. Elles se confondaient parfois ou s'entremêlaient d'une manière si étrange que le remède de l'une était pour l'autre un poison... Condamné comme phtisique par les docteurs de Rome en 1831 et par ceux de Florence en 1832, il mourut à Naples d'hydropisie. Et jamais il ne crut à l'un ni à l'autre mal, mais à je ne sais quelle mystérieuse affection de nerfs par laquelle il expliqua jusqu'à la fin les phénomènes les plus variés et souvent les plus éclatants des maladies qui, sans relâche, combattirent sa misérable existence...

Cette singulière croyance l'avait rendu constamment indocile à toutes les prescriptions de l'art. Ce qu'il observait le moins, c'était la diète, très rigoureusement ordonnée dans les cas

\* Notice de l'édition de Florence. 1845.

d'hydropisie. Sur ce seul point, mes prières et jusqu'à mes larmes avaient toujours été inutiles. Et se riant, en dépit de tout, du lait d'ânesse, ce jour-là même, selon l'habitude, après un déjeuner abondant de chocolat, il souhaita qu'on lui apportât à dîner, tandis que nous attendait déjà la voiture qui devait nous conduire à la campagne, où nous nous propositions de souper vers quatre ou cinq heures du matin.

Le potage était déjà servi. Et lui, s'étant mis à table plus gai que de coutume, en avait déjà pris deux ou trois cuillerées, quand se tournant vers moi, qui m'étais assis près de lui : « Je sens augmenter un peu mon asthme, me dit-il. Ne pourrait-on faire venir don Nicola ? » C'était le prénom de M. Manella, le plus assidu et le plus affectueux des praticiens qui l'avaient assisté. — « Et pourquoi pas ? lui répondis-je. J'irai moi-même le chercher. »

Nous étions à l'un de ces jours où le choléra fit le plus de victimes, et ce n'était pas le cas d'envoyer des messagers. Le trouble qui m'agitait dut, malgré moi, disparaître sur mon visage, car, se levant, il en plaisanta et en sourit, puis me serrant la main, il me dit encore un mot sur la longue vie des asthmatiques. J'allai donc avec la voiture qui nous attendait, en confiant le malade aux miens et surtout à ma sœur Pauline, sa garde-malade habituelle, dont l'assistance était trop largement récompensée quand il lui disait que sa Pauline de Naples lui rendait possible l'éloignement de sa Pauline de Recanati.

Je trouve Manella chez lui ; il s'habille et il vient, mais tout s'était aggravé... Le patient se réjouit de notre arrivée, il nous sourit, et, bien qu'avec une voix plus faible et plus saccadée, il discuta doucement avec Manella sur sa maladie de nerfs, sur sa certitude de la calmer avec des aliments, sur l'ennui du lait d'ânesse, sur les miracles de l'exercice et sur sa volonté de se lever à l'instant pour aller à la campagne. Mais Manella, m'ayant

tiré adroitement à part, m'avertit d'envoyer aussitôt chercher un prêtre, car il n'était plus temps de recourir à d'autres secours. Et sur-le-champ j'envoyai, renvoyai et renvoyai une troisième fois au couvent voisin des Augustins déchaussés.

Leopardi était là, tous les miens autour de lui; Pauline lui soutenait la tête et essayait la sueur qui tombait à grosses gouttes de ce large front, et moi, le voyant accablé d'une fatale stupeur, j'essayais de le ranimer en lui faisant respirer des sels. Il ouvrit ses yeux plus grands que d'habitude et me regarda plus fixement que jamais. Puis : « Je ne te vois plus », me dit-il comme en soupirant. Et il cessa de respirer, et le pouls ni le cœur ne battaient plus; et, en ce moment même, entra dans la chambre le frère Felice de Sant'Agostino, augustin déchaussé, tandis que, hors de moi, j'appelais à haute voix celui qui avait été mon ami, mon frère, mon père, — et il ne me répondait plus, et il paraissait me regarder toujours.

Or, il faut avoir aimé quelqu'un comme j'ai aimé Leopardi; il faut avoir passé la meilleure partie de sa vie dans la plus étroite intimité pour sentir ce qui dut alors se passer en moi... Sa mort m'était chose incompréhensible; je m'acharnais follement à soutenir que mon ami vivait toujours et je suppliais en pleurant le frère d'accompagner religieusement le passage suprême de cette grande âme. Mais lui, ayant touché et retouché le cœur, répondait constamment que l'âme était déjà envolée. A la fin, il se fit dans la chambre un silence spontané; le pieux frère s'agenouilla près du mort; il pria : nous priâmes tous. Enfin, il se leva, s'approcha d'une table, écrivit les paroles qui suivent et les remit dans mes mains...

« On certifie à M. le curé qu'instantanément est passé à meilleure vie le comte Giacomo Leopardi de Recanati, auquel j'ai prêté les dernières prières des morts; ce que je devais et rien autre. Frère Felice de Sant'Agostino, Augustin déchaussé! »

*Tels furent les derniers moments de Leopardi. Ranieri eut à disputer les restes de son ami à la police sanitaire de Naples, et ce ne fut qu'à prix d'or qu'il les sauva de la fosse commune. Le corps fut transporté et enseveli dans la petite église suburbaine de San-Vitale, hors de la grotte du Pausilippe. Le poète repose, non loin de Sannazar et de Virgile, sous un monument élevé aux frais de Ranieri, et pour lequel un autre ami, Giordani, a écrit une inscription commémorative. Sur la grande place de Recanati, sa ville natale, où l'édition de ses ouvrages, en 1830, réunissait à peine six souscripteurs, se dresse aujourd'hui la statue du poète.*

*Nous avons résumé, dans les pages qui précèdent, l'histoire de la vie et des infortunes du poète, — la vraie source de ses inspirations — pour initier le lecteur à l'œuvre capitale de Leopardi — ses poèmes, — dont notre travail à nous-même est moins une traduction littérale qu'une sympathique interprétation, une adaptation en vers français de la pensée et du sentiment du poète, de ce qui constitue en propre l'originalité du grand lyrique moderne de l'Italie.*

A. L.

Octobre 1888.





I

*A L'ITALIE*

(1818)

**J**E vois tes monuments, tes arcs, ô ma patrie !  
Les temples, les palais qu'éleva ton génie,  
Je vois tes murs, les tours qu'habitaient nos aïeux :  
Je ne vois plus leur gloire ! Et vainement mes yeux,  
Éblouis du passé, cherchent des jours prospères  
Le glaive et le laurier ceints jadis par nos pères !  
Gloire, glaive, laurier, comme un rêve effacé,  
Il ne reste plus rien d'un illustre passé.  
Maintenant désarmée et la poitrine nue,  
En quel abaissement tu parais à ma vue,  
Toi si grande autrefois ! Hélas ! quelle pâleur !  
Quelle navrure au flanc ! quelle immense douleur !

Je le demande au ciel, au noir destin, au monde,  
Dites-le-moi : d'où vient cette chute profonde ?  
Et, le pire des maux par le sort infligés,  
Ses bras, ses nobles bras de chaînes sont chargés !  
Sans voile, les cheveux épars, assise à terre,  
Désespérée et seule en sa détresse amère,  
Le front sur les genoux, ainsi que Niobé  
Veuve d'un peuple mort à ses côtés tombé,  
Muette, elle pleure... Oui ! pleure, ô mon Italie !  
Pleure sous les affronts ta gloire ensevelie !  
Pleure, toi qui devais, sous les cieux irrités,  
Surpasser tes grandeurs par tes calamités !

Et même quand tes yeux seraient deux sources vives,  
Quelles larmes jamais lavant ton déshonneur,  
Quels pleurs pourraient suffire à pleurer ton malheur !  
A tant d'abjection faut-il que tu survives !...  
Tu fus reine et maîtresse ; esclave désormais,  
Aux fers de l'étranger, eh quoi ! tu te soumets !  
Eh ! qui parle de toi sans dire : elle fut grande,  
Et grande elle n'est plus ! Que l'avenir lui rende  
L'éclat de son passé, jamais ! — Pourquoi ? pourquoi ?  
Qu'as-tu fait de ta force antique, réponds-moi,  
O mère ! Qui brisa ton glaive et t'a trahie ?  
Pour purger d'étrangers ta demeure envahie,  
N'as-tu plus ta valeur et tes armes ! l'amour,  
Le dévouement vengeur de qui te doit le jour !  
N'as-tu pas des aïeux l'exemple, et ta souffrance !  
As-tu tout abdiqué, tout, jusqu'à l'espérance !

Quel pouvoir ou quel art plus sacrilège encor  
A su te dépouiller de ta couronne d'or?  
D'un tel faite comment et si bas descendue!  
Es-tu donc à toujours et pour jamais perdue!  
Quoi! t'ouvrir le tombeau, te fermer l'avenir!  
L'ingrate humanité perd donc le souvenir!  
Des regrets et des pleurs! — Maudites soient nos larmes  
Et maudits nos soupirs efféminés! Des armes!  
Des armes! donnez-moi des armes! seul j'irai!  
Et seul je combattrai pour elle, et je mourrai!...  
Fais que mon âme, ô ciel! — notre cause est la tienne!  
Embrase à ses fureurs toute âme italienne!

Où sont tes fils? On croit entendre un bruit de chars,  
D'armes et de clairons, de voix et de timbales;  
L'air vibre déchiré du sifflement des balles;  
Sous un ciel étranger flottent tes étendards.  
Regarde au loin, regarde, Italie! une armée,  
Fantassins, cavaliers, à travers la fumée  
Se rue, et des lueurs d'acier fendent les airs:  
Tels d'un nuage noir jaillissent des éclairs.  
Écoute à l'horizon, vois et reprends courage,  
Tourne tes yeux troublés vers ce sanglant orage:  
En pays étrangers combattent tes enfants.  
Pour qui donc luttent-ils, vaincus ou triomphants?  
O Dieux! ô Dieux cruels! c'est pour une autre terre!  
Le glaive italien, servile et tributaire,  
Frappe et tue au profit d'un maître! — O glorieux  
Et très heureux qui meurt pour le sol des aïeux,

Où sont nés ses enfants, où l'épouse pieuse  
Lui fit des jours bénis, Lucrece vertueuse !  
Mourir pour eux est beau ! Mais, malheureux celui  
Qui tombe sous le fer de l'ennemi d'autrui,  
Et qui, sentant couler sa blessure mortelle,  
Les yeux pleins du passé, ne peut dire en mourant :  
Douce terre natale, ô terre maternelle,  
Tu m'as donné la vie, heureux, je te la rend !

O grands jours du passé, nobles âges antiques  
Où, le cœur embrasé d'ardeurs patriotiques,  
Les peuples défendant leurs foyers envahis,  
Par légions couraient mourir pour leur pays !  
O monts thessaliens, défilés héroïques,  
Vous êtes vénérés à jamais et bénis,  
Vous qui vîtes les Grecs, dans la même journée,  
Triompher de la Perse et de la destinée !  
Vos arbres, vos rochers, et l'ancre et le torrent,  
Doivent de leur voix d'ombre au voyageur errant  
Dire comment ces bords, aujourd'hui si paisibles,  
Jadis furent couverts, phalanges invincibles,  
D'hommes vaillants, héros au courage indompté,  
S'en allant par la mort à l'immortalité !  
Et comment devant eux, devant la mâle ivresse  
De ces braves voués au salut de la Grèce,  
L'efféminé Xerxès au cœur lâche, au pied prompt,  
Précédant ses fuyards, fuyait vers l'Hellespont,  
De l'éternelle histoire éternelle risée !  
Tandis que, gravissant la colline boisée

D'Anthéla, d'où les Grecs, s'élançant à la mort,  
Avaient vaincu le nombre et désarmé le sort,  
Simonide montait, l'aède au chant austère,  
Contemplant tour à tour le ciel, la mer, la terre !

Le visage d'orgueil et de pleurs ruisselant,  
Et l'âme haletante, et le pied chancelant,  
Le grand vieillard disait : « Heureuses les poitrines  
Offertes vaillamment au dard des javelines !  
Trois fois heureux, ô vous qui mourez par amour  
De la terre sacrée où vous vîtes le jour,  
Vous que la Grèce honore et que le monde admire !  
Quel amour, enflammant d'héroïque délire  
Vos jeunes cœurs, vous fit dans le péril certain  
Vous lancer, souriant à votre amer destin ?...  
Douce et belle, ô patrie, est la mort pour qui t'aime !  
Joyeuse vous parut, ô fils, l'heure suprême  
Où, courant à la mort comme on court au plaisir,  
Aux danses, aux banquets, aux fêtes du loisir,  
Où, volant à la mort d'un radieux visage,  
Vous avez affronté le triste et dur passage  
Qui mène au noir Ténare, au fleuve aux mornes eaux,  
Où l'oubli, sombre fleur, croît parmi les roseaux.  
A vos côtés, hélas ! ni vos sœurs, ni vos mères,  
Ne vous ont assistés dans vos affres amères,  
Quand sur ces âpres bords d'un sang jeune fumants,  
Vous mourûtes sans pleurs et sans gémissements...  
Mais non pas sans vengeance ! — Immortelle vengeance !  
Angoisse et châtiment d'une agressive engeance !

Voyez ! tel un lion au milieu d'un troupeau  
De bœufs terrifiés : il brise à l'un l'échine,  
Et de ses crocs aigus lui lacère la peau ;  
Il ouvre à l'un le ventre, à l'autre la poitrine,  
Et dans un tourbillon de poussière et de sang  
Roule, bondit et mord, terrible et rugissant !  
Telle sur l'ennemi s'abattait la colère,  
La vaillance des Grecs ! Voyez, jonchant la terre,  
Chevaux et cavaliers de javelots percés,  
Tentes et chariots rompus et renversés,  
Et, dans l'ardent chaos de l'ardente mêlée,  
Des vaincus effarés la fuite échevelée !  
Voyez ! à l'horizon, fantassins, cavaliers,  
Comme un long vol d'oiseaux s'élancent par milliers ;  
A leur tête, les yeux hagards, la face blême,  
Sur l'aile de la peur fuit le tyran lui-même.  
Voyez, trempés du sang des barbares punis,  
Les Grecs, cause de maux et de deuils infinis  
Pour la Perse, à leur tour, sur l'horrible rivage,  
De blessures vaincus, épuisés de carnage,  
L'un sur l'autre tomber et mourir triomphants !  
Honneur à vous, ô morts immortels ! fiers enfants  
De la Grèce ! à jamais vous vivez dans la gloire !  
Les siècles entendront les siècles vous vanter  
Tant qu'il existera chez l'homme et dans l'histoire  
Un roseau pour écrire, une voix pour chanter !

« Oui, les astres, tombant de la voûte sublime  
Dans la mer, s'éteindront sous les eaux de l'abîme,

Avant que votre culte et votre souvenir  
S'éteignent dans le cœur des peuples à venir !  
O soldats du devoir, votre pure victoire  
Est de celle qu'avoue avec orgueil la Gloire,  
Car votre cause est sainte, et l'immortalité  
Qui vous attend, grandit en vous l'humanité  
Votre deuil est un chant triomphal, votre tombe  
Un autel où viendront, à défaut d'hécatombe,  
Les vierges de l'Hellade à vos mânes guerriers  
Offrir les blancs lotus unis aux verts lauriers.  
Les mères y viendront aux fils des libres races  
De votre noble sang montrer les nobles traces.  
Et moi-même ayant eux, voici que prosterné,  
J'embrasse tout en pleurs le sol où je suis né,  
Ces rochers, ces gazons, cette terre trempée  
De votre sang, qu'illustre à jamais votre épée!...  
O héros! que ne suis-je avec vous là-dessous!...  
Endormi sur ton sein, à mes membres dissous  
Ton poids serait léger, terre auguste et si douce!  
Mais, contraire à mes vœux si le sort les repousse,  
S'il ne m'est pas donné, tombant aux premiers rangs,  
De fermer pour la Grèce un jour mes yeux mourants,  
Puisse du moins le nom modeste du poète,  
Dont la lyre traduit et dont la voix répète  
De la patrie en deuil l'hymne religieux,  
Puisse mon humble nom par la faveur des Dieux,  
Reflétant un rayon de votre gloire aimée,  
Durer dans la splendeur de votre renommée!





II

*SUR LE MONUMENT DE DANTE*

*QU'ON PRÉPARAIT A FLORENCE*

(1818)

**L**A paix a rassemblé nos peuples sous ses ailes ;  
Mais l'âme italienne et ses torpeurs mortelles  
Ne pourront s'affranchir d'un morne et lourd sommeil  
Tant que ce sol sacré, le pays du soleil,  
Ne se tournera pas vers ces âges antiques  
Constellés de leçons et d'actes héroïques !  
Chère et triste Italie, expiant tes remords,  
O mère ! prends à cœur d'honorer tes grands morts !  
Peuple tes murs déserts de leurs nobles images :  
Nul parmi les vivants n'a droit à tes hommages !

Retourne-toi, regarde, ô ma patrie, et voi,  
Phalange d'Immortels évoqués devant toi,  
Passer tes pères! Pleure, et de ta somnolence  
Rougis, indigne-toi! La douleur est démence  
Sans l'indignation en de tels jours, hélas!  
Rougis, réveille-toi! Ton cœur n'est-il pas las  
D'opprobres! Des aïeux que l'altière pensée  
Te rende au sentiment de ta grandeur passée!

De langage, et d'aspect, et de climat divers,  
Hôtes venus de tous les points de l'univers,  
Des étrangers, jadis, pèlerins de la gloire,  
Parcouraient du pays toscan le territoire,  
Cherchant partout l'endroit où reposait Celui  
Dont l'âme et dont les vers d'un tel éclat ont lui,  
Que le divin rhapsode, enfant de Méonie,  
N'est plus seul dans la sphère où chantait son génie.  
O honte! on leur disait que ses os décharnés,  
Ses restes refroidis à l'exil condamnés,  
Gisaient encore au loin sous la terre étrangère,  
Et qu'en tes murs, ô ville oubliée et légère,  
Florence! tu n'avais ni pierre, ni tombeau  
Pour Celui dont la gloire, irradiant flambeau  
Couvrait de ses rayons ta détresse dorée,  
Du monde entier te vaut encor d'être honorée!  
Nobles concitoyens, par vous, hommes pieux,  
Notre pays, lavé d'un opprobre odieux,  
Rachète son passé. Groupe à l'âme fervente,  
Votre entreprise est sainte et gardera vivante

Votre mémoire aux cœurs où brûle nuit et jour  
De l'Italie en deuil le douloureux amour.

Que cet amour, amis, l'amour de l'Italie,  
Cette mère sous tant de maux ensevelie,  
La Niobé de qui nul n'a compassion  
En ce monde, et qui fut la grande nation,  
Que cet amour, ô fils pieux, vous aiguillonne!  
Par vous, que la pitié se réveille et couronne  
Votre œuvre! Que ce deuil, cette immense douleur  
Baignant de pleurs ses yeux et son front de pâleur,  
Que l'indignation, s'inspirant de l'outrage,  
Pour nos derniers neveux consacre un tel ouvrage!  
Quels vers pourraient jamais vous louer dignement,  
Quel chant s'égalerait à votre dévouement,  
Vous qui donnez vos soins, vos conseils, votre zèle,  
Vos mains, votre génie à cette œuvre immortelle,  
Monument filial qui vous fera bénir  
Et dans l'âge présent et dans l'âge à venir!  
Artistes-citoyens à l'âme mâle et tendre,  
Fervents amis, quel chant puis-je vous faire entendre?  
Où trouver des accents qui puissent dans vos cœurs  
De votre ardent amour accroître les ardeurs?

Que la sublimité du sujet vous inspire!  
Que cet âpre aiguillon à votre œuvre conspire!  
Enthousiasme saint, poétique fureur,  
De l'inspiration orage intérieur,  
Qui vous dira? Qui peut traduire par des rimes

La pensée en travail et ses éclats sublimes ?  
Qui peindra de vos fronts l'effroi mystérieux,  
L'effarement sacré ? qui, l'éclair de vos yeux ?  
Quels accents, quelle voix de terrestre origine  
Rendra dans son essence une chose divine ?  
Arrière ! Loin d'ici l'âme sans vision,  
L'âme que n'emplit pas, Dante, ta passion !...  
Ah ! de notre Italie inondant la paupière,  
Que de pleurs couleront sur cette noble pierre !  
Comme elle en versera ! Sous ces pleurs éternels  
Grandira votre gloire, artistes fraternels !  
Et vous, qui de nos maux allégez la détresse,  
Arts sacrés, arts vengeurs, vous l'orgueil, vous l'ivresse,  
La consolation d'un peuple malheureux,  
Vivez ! Vivez pour nous, vivez, arts généreux  
Qui relevez notre âme et dorez nos ruines  
Des vivantes splendeurs de nos gloires divines !  
Et qui, sur nos débris évoquant l'âge ancien,  
Peuplez de son passé le sol italien !

Voici que désireux, dans ma pitié fervente,  
D'honorer comme vous notre mère dolente,  
Offrant ce que je puis, voulant à vos travaux  
Mêler mon chant, je viens m'asseoir, nobles rivaux,  
Parmi vous, dans ce lieu, paisible sanctuaire,  
Où vous donnez la vie et votre âme à la pierre.  
Illustre créateur, ô père glorieux  
Du rythme étrusque, Maître au verbe harmonieux\*,

\* Dante.

Si des terrestres bords, si de la ville antique  
Que si haut éleva ta foi patriotique,  
Quelque nouvelle arrive à ces funèbres lieux  
Qu'habite désormais l'ombre de nos aïeux,  
Ces hommages tardifs que la terre t'envoie,  
Pour toi, tu n'en ressens, je le sais, nulle joie;  
Car le marbre et le fer, le granit et l'airain,  
Encor moins que le sable, ô Maître souverain,  
Sont solides auprès de cette renommée  
Que tu laissas de toi dans ta patrie aimée!  
Et si ton souvenir est sorti de nos cœurs,  
S'il en sortait jamais, oh! croissent nos malheurs,  
S'ils peuvent croître encor! Puisse ta descendance  
A son ingratitude égaler sa souffrance!  
Obscure au monde entier, qu'elle ait pour châtimens  
Et les deuils et les pleurs et les gémissemens!

Non! ce n'est pas pour toi, grande âme endolorie,  
Si tu te réjouis, non! c'est pour ta patrie  
Malheureuse! espérant qu'à l'appel des aïeux  
Les fils s'éveilleront d'un sommeil oublieux;  
Qu'énervés, engourdis, l'exemple de leurs pères  
Leur rendra la fierté qui fit nos jours prospères!  
Hélas! quel long supplice et quels tourmens affreux  
Elle a connus depuis l'heure où des Bienheureux  
Tu revis le séjour, l'heure libératrice  
Qui te rendit enfin le ciel et Béatrice!  
De ses maux aujourd'hui le poids est si pesant,  
Auprès de son passé si dur est son présent,

Que ta patrie en pleurs, courbant son front de reine,  
Put te sembler alors heureuse et souveraine.  
Aujourd'hui, sous les coups du sort injurieux,  
Si tu la vois encor, tu n'en crois pas tes yeux.  
Ses autres ennemis, ses deuils, je veux les taire,  
Mais non sa plus récente et plus dure misère,  
La plus noire fortune où pût jamais déchoir  
Celle qui vit alors de près son dernier soir.

Heureuse, heureuse es-tu, toi que la destinée  
N'avait pas, ô grande âme, à vivre condamnée  
Dans ce milieu d'horreurs! Dante, tu n'as pas vu,  
Aux bras du barbare ivre et de meurtres repu,  
L'épouse italienne! et la lance ennemie,  
Et la fureur avide et jamais assouvie,  
Pillant et saccageant campagnes et cités,  
Semer le sol natal de leurs atrocités!  
Tu n'as pas vu sortir de nos murs en ruines  
Les œuvres du génie et les filles divines  
De l'Art italien, et, par delà les monts,  
S'en aller en exil! et chevaux et fourgons  
Encombrer nos chemins, fouler nos champs, nos gerbes!  
Et l'âpre injonction aux paroles acerbes,  
Et l'orgueil du vainqueur, et sa brutalité!  
Tu n'as pas entendu le mot de liberté,  
Sacrilège ajoutant l'ironie à l'outrage,  
Sur des lèvres de fiel et que blêmit la rage,  
Nous railler au bruit sourd du fouet et des fers!...  
Qui n'a gémi? quels maux n'avons-nous pas soufferts?

Rien ne sût arrêter le bras qui nous décime,  
Nul temple, nul autel, nul attentat, nul crime!

Pourquoi sommes-nous nés en des temps si pervers?  
Pourquoi, Destin aveugle, ô loi de l'univers,  
Nous donnas-tu la vie? ou, nous l'ayant donnée,  
Pourquoi ne l'as-tu pas, cruelle Destinée,  
Ne l'as-tu pas reprise avant ces sombres jours  
Où le Nord a vomi sur nous ses noirs vautours?...  
Ainsi, nous avons vu notre patrie esclave  
D'étrangers, de félons, dont la force nous brave;  
Nous avons vu ronger son antique valeur  
Par les revers, saigner à son flanc sa douleur,  
Sans qu'il lui soit venu, dans sa noire détresse,  
Ni soutien, ni secours, ni pitié vengeresse,  
Ni protestation; sans que d'aucun côté  
Jaillît le cri du Droit contre l'Iniquité!  
Misérable abandon! Hélas! chère meurtrie,  
Tu n'as pas eu le sang de tes fils, ô patrie!  
Leur sang pour te venger ou pour te secourir!...  
Pour toi je n'ai pas eu le bonheur de mourir,  
Et, sous le vert cyprès d'une tombe opportune,  
Avec toi partagé ton amère fortune!...  
Mère! à cette pensée affreuse, la fureur,  
Autant que la pitié, me déborde du cœur!  
Bon nombre d'entre nous pourtant, noble Italie,  
Dans la fleur de leurs jours, jeunesse ensevelie,  
Bon nombre ont su combattre et tomber expirants!...  
Pour leur mère éplorée? Eh! non! pour ses tyrans!

Dante, si dans ton cœur ne bout plus la colère,  
Ce cœur est bien changé de ce qu'il fut sur terre.  
Dans le désert glacé des champs ruthéniens,  
Ils tombaient, ils mouraient tes preux Italiens,  
Dignes d'une autre mort ! Sur cet âpre rivage,  
L'air et le ciel, et l'homme, et la bête sauvage,  
Fauve habitant d'un sol que le froid a durci,  
Leur livraient un combat sans trêve et sans merci.  
Guerre horrible où des maux doublant pour eux la somme  
Les éléments étaient plus meurtriers que l'homme !  
Ils tombaient par milliers, mornés, la plaie aux flancs,  
Ils tombaient demi-nus, exténués, sanglants,  
Et la neige servait de couche à leurs fronts blêmes.  
Alors, dans le frisson des angoisses suprêmes,  
Se rappelant la terre où s'ouvrirent leurs yeux,  
La terre regrettée au soleil radieux,  
Ils disaient : « Plût au ciel que le glaive rapide  
Nous eût fauchés, et non ce climat homicide,  
Non ces lourds tourbillons contre nous déchainés !  
Plût au ciel que pour toi nous fussions moissonnés,  
Pour ton bien, ton salut, ton honneur, ô patrie !  
Voici que loin de toi, gerbe au matin flétrie,  
Dans notre plus bel âge et du monde ignorés,  
Du tombeau des aïeux à jamais séparés,  
Voici que par l'hiver, nation abattue,  
Nous mourons pour ce peuple, ô mère, qui te tue !

Les sifflantes forêts, le désert boréal,  
Auront seuls entendu leur adieu filial

Au pays dont, mourants, ils évoquaient l'image ;  
Et c'est ainsi qu'ils ont franchi le dur passage.  
Sur cette mer gelée au blafard horizon,  
D'un destin implacable implacable prison,  
La neige pour linceul, leurs corps sans sépulture  
Aux fauves affamés ont servi de pâture.  
Et les vaillants, les purs, les meilleurs, les virils,  
S'en vont de pair avec les lâches et les vils !  
Chères âmes, soyez en paix ! Quelque infinies  
Qu'aient été vos douleurs, dormez, ombres bénies !  
Que ceci vous console : à votre affliction,  
Il n'est point sous le ciel de consolation !  
Dans votre adversité stérile et si cruelle,  
Reposez à jamais, vous les vrais fils de Celle  
Dont vos maux ignorés et votre obscur malheur  
Peuvent seuls égaler la suprême douleur !

Non ! ce n'est point de vous que se plaint votre mère,  
Mais de qui vous plongea dans cette lutte amère  
Où vous avez servi contre elle ! aussi, ses yeux  
Mêlent à vos sanglots les pleurs silencieux.  
Oh ! si dans l'un des siens, si la pitié pour Celle  
Dont la gloire éclipsa toute gloire mortelle,  
Pouvait naître ! Et ce fils, cœur haut et valeureux,  
S'il pouvait l'arracher au gouffre ténébreux  
Où sa vigueur languit et s'épuise avilie !...  
O glorieux esprit, dis, pour ton Italie  
Tout amour est-il mort ? Et cette mâle ardeur  
Qui t'enflammait jadis et t'embrasait le cœur,

Est-elle éteinte? Dis, ce myrte, frais symbole,  
Qui longtemps allégea les maux dont il console,  
Ne verdira-t-il plus pour nous? Et ces lauriers,  
Sont-ils morts à jamais, qu'ont ceints nos fronts guerriers?  
Ne surgira-t-il pas un homme à l'âme ardente,  
De si loin que ce soit, qui te ressemble, ô Dante !

Avons-nous donc péri pour toujours ! pour toujours  
Par des hontes sans fin compterons-nous les jours !..  
Moi, tant que je vivrai, j'irai criant sans cesse :  
Race dégénérée, abjure ta bassesse !  
Rougis de ton présent ! Vers tes nobles aïeux  
Retourne-toi ! Repais de leur passé tes yeux !  
Regarde ces débris, héroïques vestiges  
De siècles glorieux et féconds en prodiges !  
Regarde cette terre où d'immortels esprits  
Ont semé leurs pensers, leurs travaux, leurs écrits,  
Ces toiles, ces palais, ces marbres et ces temples !  
Regarde ! et si l'éclat de tant de hauts exemples  
Ne peut te réveiller, qu'attends-tu ? Lève-toi !  
Va-t'en ! Si cette terre où fleurit autrefois  
L'école des grands cœurs et des illustres tâches,  
Si cette noble terre est la terre des lâches  
Désormais et l'asile où tes abjections  
S'étalent au mépris heureux des nations,  
Honte de nos aïeux, mieux vaut que cette terre  
Reste vide à jamais, et veuve, et solitaire !





III

*A ANGELO MAÏ*

*QUAND IL EUT TROUVÉ LA RÉPUBLIQUE DE CICÉRON*

(1820)

**I**TALIEN hardi, penseur de forte race,  
Quel est ton but ? Pourquoi sans cesse en ton audace,  
Au fond de leur tombeau réveillant nos aïeux,  
Les mènes-tu parler à ce siècle oublieux,  
Sur qui d'un vaste ennui pèse un si lourd nuage ?  
Muette si longtemps, d'où vient que dans cet âge  
D'engourdissement sourd, retentisse la voix,  
La grande voix des morts, nos gloires d'autrefois ?  
O lumineux écrits, découvertes fécondes,  
Chassant de notre nuit les ténèbres profondes !

Documents, parchemins, chaque jour plus nombreux,  
Dormaient ensevelis dans les cloîtres poudreux ;  
Ta main les ressuscite, et, lisant leurs mystères,  
Tu nous rends la pensée auguste de nos pères.  
Quelle force nouvelle et quels rares trésors  
Va devoir notre siècle à tes hardis efforts !  
Le sort t'est donc propice ? ou plutôt, lutte vaine,  
Le sort doit-il céder à la vaillance humaine ?

Ce n'est pas sans dessein si le vouloir des Dieux  
Permet, et coup sur coup, que l'appel des aïeux,  
Secouant nos torpeurs et frappant nos oreilles,  
Du passé dans notre âme évoque les merveilles.  
A l'Italie encor s'intéresse le ciel !  
De nous a donc pitié là-haut quelque immortel !...  
Quand c'est l'heure ou jamais, race dégénérée,  
De retremper ton âme à sa source sacrée,  
Aux vertus des aïeux, ta gloire et ton remords,  
Sortant de leurs tombeaux entends le cri des morts,  
Écoute leurs conseils, refais tes mœurs, ta vie  
Sur les grands souvenirs où leur voix te convie !  
Le sol même exhumant les héros oubliés  
Rappelle à leur devoir tes fils pétrifiés.  
Devant de tels témoins aux appels sans relâche,  
O mère ! te plaît-il de rester sourde et lâche !

Ancêtres valeureux, oh ! dites, gardez-vous,  
Oh ! gardez-vous encor quelque espérance en nous ?  
N'avons-nous pas péri tout entiers ? Ombres chères,

L'avenir est pour vous peut-être sans mystères !  
Moi, je suis abattu, sans espoir ; isolé  
Dans le deuil du présent, l'avenir m'est voilé,  
Et ce que j'en découvre est tel que l'espérance  
M'apparaît comme un leurre, un rêve, une démençe !  
Cœurs vaillants, sous vos toits désormais profanés,  
Rampe une plèbe immonde aux instincts prosternés ;  
Action ou parole, — hélas ! race épuisée,  
Tout courage est pour nous un sujet de risée.  
Votre éternel renom ne nous fait plus rougir ;  
Nous ne l'envions plus ! On ne voit rien surgir  
Du sein de nos torpeurs qu'une veule ironie ;  
Et l'oisiveté dort où luttait le génie.  
Fantômes, nous errons sous vos fiers monuments,  
Exemples d'impuissance et d'avilissements !

Esprit bien né, génie actif, puisque personne  
N'a souci des aïeux que tant d'ombre environne,  
Qu'il te souviene d'eux ! toi qui, cher au Destin,  
Dans les champs du passé recueillant ton butin,  
Nous ramènes cet âge où longtemps enfouies  
Les Lettres renaissaient au jour épanouies,  
Fleurs de l'antiquité, legs de ces fronts divins,  
Philosophes, penseurs, poètes, écrivains  
A qui le ciel a dit le secret des étoiles,  
Avec qui la nature a parlé sous ses voiles,  
Et dont les lèvres d'or et les mâles désirs  
D'Athènes et de Rome ont charmé les loisirs !  
O temps, temps oubliés ! De cette terre aimée

La ruine et la mort n'était point consommée,  
Et l'Italie encor vivait, et d'oripeaux  
Ne souillait pas son front dans un honteux repos ;  
Et de ce sol les vents emportaient sur leurs ailes  
Et secouaient au loin des milliers d'étincelles,  
Symboles lumineux de sa vitalité,  
Éblouissant encor le monde à sa clarté.

Toi qui du vert laurier partis les tempes ceintes,  
Dante ! chaudes encore étaient tes cendres saintes,  
O lutteur vaincu dont le mépris amer  
A cette terre hostile a préféré l'enfer.  
L'enfer ! Eh ! pourquoi non ? Quel lieu si misérable  
A l'habitable humain n'est encor préférable !  
Et toi, chantre éploré d'un amour malheureux\*,  
En ce temps-là du moins, esprit mélodieux,  
Au toucher de tes doigts les cordes de la lyre  
Exhalaiant, consolaiant, enchantaient ton délire.  
Hélas ! flot jaillissant des blessures du cœur,  
Le chant italien est né de la douleur ;  
Il lui resta fidèle, et sa douce harmonie  
Est faite des soupirs et des pleurs du génie.  
Qu'importe ! moins poignant, moins dur en sa rigueur  
Est le mal dont on vit que l'ennui dont on meurt.  
Heureux, heureux, ô toi dont pleurer fut la vie !  
Pour nous, l'ennui cruel tient notre âme asservie :  
Il nous reçut debout auprès de nos berceaux,  
Et debout le néant veille sur nos tombeaux.

\* Pétrarque.

Et toi, ta vie alors, fils de la Ligurie\*,  
Se passait sur les mers, sous la voûte fleurie  
D'étoiles, au delà des colonnes d'airain  
Qu'Hercule fit jaillir de leur lit sous-marin ;  
Au delà de la zone où l'on croyait que l'onde  
Bout quand vient s'y plonger l'astre, flambeau du monde.  
Te confiant aux flots, tu revis le soleil,  
Déjà couché pour nous, qui renaissait vermeil,  
Et, répandant sans fin la vie universelle,  
Emplissait d'autres cieus de sa flamme éternelle.  
Vainqueur des éléments, sublime explorateur  
Des vagues, le premier tu franchis l'Équateur.  
Affrontant la tourmente et la fureur des nues,  
Ton audace a conquis des terres inconnues.  
Le don d'un nouveau monde au vieux monde apporté,  
Maître ! a fait grand ton nom dans la postérité.  
Mais notre sphère, hélas ! pour être mieux connue,  
Grandit-elle à nos yeux ? Non ! elle diminue,  
Et l'espace étoilé, le lumineux éther,  
La terre magnifique et féconde, et la mer,  
Tous ces milieux mouvants où l'homme est de passage,  
Si vastes pour l'enfant, qu'est-ce au regard du sage ?

Où donc sont-ils allés nos rêves merveilleux  
De pays ignorés, séjours mystérieux,  
Asiles où, le jour, se cachaient les étoiles,  
Où l'aurore en secret tissait l'or de ses voiles,

\* Christophe Colomb.

Où le soleil dormait pendant le cours des nuits?  
Beaux rêves, les voilà soudain évanouis!  
De ses jeunes erreurs l'homme vieilli s'écarte;  
Le monde tel qu'il est tient sur une humble carte;  
Tout est partout semblable; effort, labeur géant,  
Découverte, progrès n'accroît que son néant.  
Ainsi la vérité sitôt par nous atteinte,  
L'imagination meurt en notre âme éteinte.  
Lumineuses erreurs! de nos cerveaux pesants  
Votre clarté s'efface avec le cours des ans.  
O soleil idéal! ta splendide innocence  
N'a plus sur notre esprit sa magique puissance,  
Avec toi, de nos maux, ô consolation,  
Avec toi tout nous quitte, ô chère Illusion!

Et tu naissais alors aux généreux mensonges,  
Et les premiers soleils t'enivraient de beaux songes,  
O chantre souriant des armes, des amours\*,  
Dieux d'un âge de foi moins triste que nos jours,  
Qui partout attisait l'héroïque folie  
Des cœurs, âge d'espoir encor pour l'Italie.  
Forteresses, châteaux, cloîtres aux noirs piliers,  
Tours, palais enchantés, dames et chevaliers,  
O jardins fabuleux, ô monde de féeries,  
L'âme en vous évoquant se perd en rêveries  
Si douces qu'oubliant la vie et ses terreurs,  
Elle bénit en vous ses charmantes erreurs!

\* Arioste.

De chimères alors, d'amour, de poésie,  
D'étranges fictions se composait la vie.  
Nous les avons chassés, ces rêves ! Maintenant  
Que nous reste-t-il ? Rien ! le deuil et le néant  
De la réalité ! Maintenant que les choses  
Ont dépouillé la fleur de leurs métamorphoses,  
Elles ne disent rien, plus rien à notre cœur,  
Sinon que tout est vain, excepté la douleur.

O Torquato ! le ciel nous gardait ton génie,  
Il te gardait les pleurs, source de l'harmonie.  
Malheureux Torquato ! la douceur de tes chants  
Ne sut pas désarmer la meute des méchants,  
Ne sut te consoler ni fondre dans ton âme  
Les glaçons de la haine et de l'envie infâme,  
L'une œuvre des petits, et l'autre œuvre des grands,  
Pauvre génie en proie à d'infimes tyrans !  
Espérance dernière, illusion suprême,  
L'amour, hélas ! l'amour t'abandonnait lui-même.  
Alors, tombé du ciel dans la réalité,  
Fou de douleur devant l'ingrate vérité,  
Le néant te parut plus réel et plus stable  
Que la vie, — et ce monde, un monde inhabitable.  
Ton triomphe tardif, honneur trop attendu,  
Dans un cloître expirant, tes yeux ne l'ont point vu\* :  
Compatissant enfin, le ciel t'en a fait grâce,

\* Tasse mourut au monastère de Sant' Onofrio, à Rome, la veille même du jour où il devait recevoir au Capitole la couronne de laurier.

Et la mort fut pour toi faveur et non disgrâce.  
A ce cœur abreuvé de dégoûts meurtriers,  
A ce front douloureux qu'importaient les lauriers !  
Celui qu'en de tels maux le Destin emprisonne,  
C'est la mort qu'il demande, et non une couronne !

Sors du tombeau muet et reviens parmi nous,  
Si de souffrir encor ton esprit est jaloux,  
Toi, des douleurs de l'homme exemple mémorable !  
La vie à ton moment te parut misérable,  
Cruelle et lâche, eh bien ! la nôtre est pire encor :  
L'égoïsme est partout, partout la soif de l'or.  
Qui te plaindrait, chère ombre, aujourd'hui que chaque être  
Ne plaint que soi, ne songe à rien qu'à son bien-être !  
Qui ne proclamerait insensés de nos jours  
Ton immortel ennui, ton rêve, tes amours,  
Puisqu'en ces temps repus de plate accoutumance  
Le beau, le grand, le rare est traité de démence !  
Bien plus hideuse encor que l'Envie au teint vert,  
L'épaisse Indifférence étale à ciel ouvert  
Ses lourds sommeils aux pieds des œuvres du génie.  
Dans cet âge du chiffre où la Muse est honnie,  
Qui donc, le cœur ému des larmes de ta voix,  
T'offrirait le laurier une seconde fois ?

Depuis toi jusqu'à nous, ô douloureux génie,  
De ce pays déchu, terre autrefois bénie,  
Nul homme n'a grandi ni relevé l'honneur,  
Nul, sauf un seul, esprit altier et vaillant cœur,

Qui n'aurait pas dû naître en un siècle servile.  
 C'est ce fier Allobroge \* à la lyre virile,  
 Justicier du droit, vengeur prédestiné,  
 Qui tint du Nord et non d'un sol efféminé  
 Cette mâle vertu dont l'âpreté stoïque  
 De son âme a passé dans son œuvre héroïque.  
 Sans appui, sans pouvoir, de son cœur seul armé,  
 Il osa — rare audace ! — et d'un vers enflammé,  
 Sur la scène exaltant la liberté bannie,  
 Sous des masques anciens flétrir la tyrannie.  
 Guerre vaine ! Et pourtant, ces drames d'autrefois,  
 A nos cris étouffés ils prêtaient une voix.  
 Qu'on permette du moins ces vains champs de batailles  
 A qui lutte impuissant à d'autres repréailles !  
 Le premier dans l'arène et seul il descendit ;  
 Sans écho fut l'appel et nul ne l'entendit.  
 Pour nous, l'oisiveté, le stupide silence  
 Sont désormais les biens sans prix de l'existence.

Son existence à lui s'est passée à frémir,  
 S'indigner, mépriser, et non point à gémir.  
 Et la mort l'a sauvé d'un bien dur héritage !  
 O mon Vittorio, ce pays ni cet âge  
 N'étaient dignes de toi ! d'autres temps, d'autres lieux  
 Sont voulus du génie, et tu méritais mieux !  
 La médiocrité gouverne notre vie ;  
 Croupir dans le repos est toute notre envie ;

\* Vittorio Alfieri, né à Asti.

Le sage est descendu, le vulgaire est monté,  
Et voilà quel niveau nous fait l'Égalité !  
O fier explorateur du passé, continue !  
Et d'immortels travaux dote une époque nue ;  
Et puisque les vivants d'un oubli sans remords  
Dorment, de leurs tombeaux ressuscite les morts !  
Rallume du passé les lumières éteintes,  
Fais des anciens héros parler les œuvres saintes,  
Arme-les contre nous d'aiguillons généreux,  
Et que ce peuple enfin, jadis si valeureux,  
S'éveillant de sa fange, ait honte de lui-même !  
Qu'il aspire à la vie et d'un élan suprême  
Se redresse, et, rêvant d'illustres actions,  
Qu'il reprenne son rang parmi les nations !





IV

*POUR LES NOCES*

*DE SA SŒUR PAULINE*

(1824)

**P**UISQUE tu vas quitter ton nid silencieux  
Sous le toit paternel, cet austère héritage  
Qu'embellissaient pour nous les rêves d'un autre âge ;  
Puisque le sort te voue au flux capricieux  
Du monde et de la vie ; apprends, sœur, à connaître  
En quels douloureux temps le ciel dur nous fit naître !  
Tu ne pourras doter, femme au sang généreux,  
Ton malheureux pays que d'enfants malheureux.  
D'avance arme-les donc de courages fidèles !  
Allume dans leur cœur le feu des grands modèles !

A l'humaine vertu le sort âpre et jaloux  
Interdit un jour calme, un air clément et doux :  
Une forte poitrine, aux luttes toujours prête,  
Peut seule contenir, ma sœur, une âme honnête.

Lâches ou malheureux, tels seront tes enfants ;  
Choisis-les malheureux ! Dans le mal triomphants  
Vont les heureux du jour ; un gouffre de bassesse  
Sépare désormais l'honneur de la richesse...  
Il naît trop tard, il naît en un temps odieux,  
Celui-là dont l'œil s'ouvre à la clarté des cieus.  
Le sort le veut ainsi. Pour toi, songe en ton âme,  
Que s'il te naît des fils, il te faut, noble femme,  
Les sevrant au berceau d'un rêve suborneur,  
Pour toi-même et pour eux abdiquer le bonheur !  
Trempe-les pour la lutte et dès leur premier âge !  
La pratique du bien veut un mâle courage.  
Que jamais la fortune aux présents corrupteurs  
Ne les trouve parmi sa tourbe de flatteurs !  
Qu'ils ne soient les jouets ni de nos peurs serviles,  
Ni de nos vains espoirs aux promesses stériles !  
Au-dessus de la peur, au-dessus de l'espoir  
Qu'ils restent les servants stoïques du devoir !  
A ce titre peut-être, honorant leur mérite,  
Dans les âges futurs on envira leur sort...  
Sacrilège coutume et justice hypocrite !  
Nous méprisons vivant ce que nous louons mort !

La patrie, ô nos sœurs et nos filles, ô femmes,

N'attend pas peu de vous ! Si vous tenez de Dieu  
Cette beauté qui dompte et le fer et le feu,  
Est-ce donc pour la honte et la perte des âmes !  
Tout ce qui vit subit votre charme vainqueur :  
Le sage et le vaillant ont foi dans votre cœur,  
Foi dans vos instincts, foi dans votre intelligence ;  
Et, sachant pour le bien quelle est votre puissance,  
De votre lait nourri, bercé sur vos genoux,  
L'homme qui pense et sent s'incline devant vous.  
Je vous demande alors compte de votre empire,  
Compte de cette époque où le mal tourne au pire.  
De la jeunesse en nous s'éteint la sainte ardeur :  
Est-ce par votre souffle ? — Inerte et sans verdure  
Notre volonté tombe, et notre caractère  
Chaque jour s'avilit, se détrempe et s'altère :  
Est-ce par votre faute ? — A tout courage humain  
Si notre esprit répugne, et si des sens captive  
L'âme en nous s'assoupit, si la valeur native  
N'a plus ni chair ni nerf, — est-ce par votre main ?

En qui l'estime haut l'amour agrandit l'âme  
Et ne l'amoindrit pas : il dilate à sa flamme  
Les courages, les cœurs, les pensers, les vœux,  
Et les altiers desseins et les hardis espoirs !  
L'amour est le foyer qui de notre égoïsme  
Sous ses baisers ardents fait jaillir l'héroïsme ;  
L'amour dans sa lumière aux fécondes splendeurs  
Change en ciel notre nuit aux noires profondeurs.  
Indigne de l'amour, celui dont le courage

Ne bat point d'allégresse au plus fort de l'orage,  
Quand les vents déchaînés ravagent les sillons,  
Et que la nue en feu roulant aux flancs des monts  
D'une flamme sanglante empourpre au loin leurs cimes !  
L'amour n'habite point les cœurs pusillanimes !  
O vierges, qu'il vous soit à jamais étranger  
Celui qu'effare et glace et fait fuir le danger !  
Chassez de vos dédains l'âme sourde et flétrie  
Qui fermée à la voix des maux de la patrie,  
Ouvrte aux chants de la Sirène et des plaisirs,  
En lieux bas a placé ses vulgaires désirs !  
Prouvez à l'apostat que votre foi condamne,  
Que vous êtes la femme et non la courtisane !  
Que vos cœurs et vos bras ne savent point s'ouvrir  
A qui ne sait ni vivre en homme ni mourir !

Oh ! qu'il ne soit pas dit que votre géniture  
Des hontes de ce siècle a fait sa nourriture !  
Que vos flancs ont conçu, vos seins ont allaité  
Des esclaves — bétail broutant la volupté !  
Que vous continuez, ô femmes d'Italie,  
Dans vos enfants déchus une race avilie !  
Non ! non ! sous le regard des ancêtres fameux  
Qu'ils grandissent pour vivre ou pour mourir comme eux !  
Qu'ils sachent mériter la haine et les disgrâces  
De ce siècle hideux ! qu'ils reprennent les traces  
Des aïeux vénérés que ce sol a nourris !...  
Tels, sous le ciel de Sparte et dans les chmps fleuris  
Où croît le laurier-rose à la senteur aimée,

Parmi les souvenirs de haute renommée,  
Les exemples laissés en des jours radieux,  
Les jeunes descendants d'héroïques aïeux,  
Respirant du passé la généreuse ivresse,  
Grandissaient pour la gloire et l'orgueil de la Grèce !  
Jusqu'au jour où, le front d'hyacinthe enlacé,  
La blanche fiancée au flanc du fiancé  
Ceignait le glaive saint pour la sainte défense  
Des lieux où se connut et s'aima leur enfance !  
Et si le sort cruel trahissait son ami,  
A son premier combat s'il tombait endormi  
Dans la mort, du devoir victime sans souillure,  
Lui gardant pour linceul sa noire chevelure,  
Elle en couvrait le corps de son jeune guerrier  
Qu'on lui rapportait froid, — mais sur son bouclier !

La beauté souveraine, ô noble Virginie,  
Avait fait de ses doigts divins ton divin corps ;  
Et, comme d'une lyre aux suaves accords,  
De ton être émanaient la grâce et l'harmonie ;  
Et l'impur décemvir de tes charmes épris  
T'obsédait, rugissant sous tes altiers mépris !  
Belle et dans la saison où l'esprit de la femme  
Boit d'un rêve enivrant les effluves de flamme,  
Tu voulus, dans la fleur de ta chaste beauté,  
T'affranchir en mourant d'un tyran détesté :  
A ta voix, la rustique et paternelle épée  
Déchira ta poitrine, et, bénissant ton sort,  
Aux étreintes d'un monstre, à l'opprobre échappée,

Pure, tu descendis dans la nuit de la mort !  
Mon père, disais-tu, que l'aride vieillesse  
Dessèche avant le temps et brise ma jeunesse !  
Que ce fer dans tes mains avance mon trépas !  
La couche du tyran ne me recevra pas !  
Frappe et tue, ô mon père ! et que Rome asservie  
Retrouve dans mon sang la vigueur et la vie !

O fille généreuse, un jour plus radieux  
Que nos jours a reçu tes suprêmes adieux ;  
Et cependant heureuse est ton ombre, ô vestale,  
En voyant ce tombeau que la terre natale,  
Mère au long souvenir, aux stoïques douleurs,  
Fleurit de ses regrets, honore de ses pleurs !  
Autour de ta dépouille, ô belle et noble fille,  
Des fils de Romulus s'ameute la famille :  
Les cœurs à ton aspect s'embrasent de fureur ;  
Le tyran porte au loin sa fuite et sa terreur ;  
La liberté dans Rome ouvre l'ère des gloires,  
Et le fier Mars latin remplit de ses victoires  
L'univers, et du sud torride au nord brumeux,  
Sur le monde dompté campe victorieux !...  
Lucrèce plébéienne, ainsi Rome plongée  
Dans un honteux repos se réveille à ta voix,  
Et, par ta mort sauvée une seconde fois,  
Ressuscite et grandit, vengeresse et vengée !





V

*A UN VAINQUEUR*

*DU JEU-DE-PAUME*

(1824)

**A**PPRENDS, jeune homme, apprends à connaître la gloire!  
De son divin visage et de sa noble voix  
Emplis tes yeux, emplis ton âme et ta mémoire!  
Donne-lui tout ton cœur et sans retour, et vois  
Par toi-même, ô lutteur ! combien l'audace active  
De la vertu vaut mieux qu'une jeunesse oisive.  
A l'œuvre ! loin de toi d'efféminés loisirs !  
A l'œuvre ! et si tu veux ravir comme une proie  
La gloire, et du vainqueur connaître un jour la joie,  
Tiens ton âme au niveau des plus altiers désirs !

La foule à pas fiévreux vers l'arène s'élançe ;  
Sa clameur t'y convie aux luttes d'autrefois.  
Patrie et peuple ont foi dans ta jeune vaillance :  
Renouvelle à leurs yeux les antiques exploits !

Ils n'ont pas teint leurs bras dans le sang des barbares  
A Marathon, ceux qui, de leur fatigue avarés,  
Contemplaient froidement, stupides spectateurs,  
Les jeux de la palestres aux athlètes lutteurs ;  
Ceux que n'enflammat pas d'une ardeur belliqueuse  
Dans les champs éléens la palme glorieuse ;  
Mais il avait lavé dans l'Alphée au flot clair  
De ses chevaux vainqueurs la poudreuse crinière,  
Celui qui, d'un bras fort, et plus prompt que l'éclair,  
A planté le premier l'épée et la bannière  
Des Grecs au plus épais des épais bataillons  
Du Mède fugitif, et semant les sillons  
Et les mers de ses morts — fuite et déroutte immense  
Dont l'Euphrate a gémi jusqu'en ses profondeurs :  
Le désespoir succède à l'altière démençe,  
Et la Grèce éblouit le monde à ses splendeurs !

Dira-t-on insensé celui-là qui ravive  
Sous la cendre des temps et des cœurs oublieux  
Les antiques ardeurs de la vertu native  
Et les grands souvenirs légués par les aïeux ?  
Des jeux !.. Et pourquoi non ? Des cirques et des fêtes !..  
Eh ! qu'importe ! Depuis qu'Apollon sur nos têtes  
Dans l'arène du ciel roule son char de feu,

Les œuvres des mortels, qu'est-ce après tout qu'un jeu !  
Le réel est-il donc moins vain que le mensonge !  
L'homme n'est ici-bas que le jouet d'un songe.  
La nature elle-même en charmantes erreurs  
Est prodigue, et son but, en trompant nos douleurs,  
Est d'en rendre le poids moins lourd au cœur de l'homme.  
Tout effort généreux pour être vain, en somme,  
Vaut encor mieux pour nous que les lâches loisirs :  
Amusons notre ennui d'héroïques plaisirs.

Un temps viendra peut-être où sur les sept collines  
Passera la charrue en creusant son sillon ;  
Où la dent des troupeaux épars sur les ruines  
Broutera dans nos murs le trèfle et le gazon ;  
Peut-être quelque jour dans les cités latines,  
Tombeaux d'un peuple mort croulant à l'horizon,  
L'astucieux renard cachera ses retraites ;  
Et les grands bois touffus aux profondeurs secrètes,  
Aux lieux où s'élevaient jadis nos monuments,  
Balanceront leurs frais et longs bruissements ;  
A moins que la Fortune à nos maux attendrie,  
Ressuscitant l'amour éteint de la patrie,  
Ne nous rende, clémente en faveur des aïeux,  
Le regret et l'orgueil d'un passé glorieux.

Sur un sol jadis libre et maintenant esclave,  
Tu dois souffrir, jeune homme à l'esprit mâle et brave.  
Certes, tu dois souffrir de survivre aux malheurs  
De ta patrie, — illustre autrefois, avilie

Désormais ! Je comprends tes muettes douleurs.  
Grand, tu l'aurais été dans l'antique Italie,  
Grand par elle et pour elle, alors que sur son front  
L'immaculé laurier verdissait pur d'affront.  
O temps ! ô durs retours de la fortune amère !  
Qui s'honore aujourd'hui d'une semblable mère ?  
Qui parmi nous s'attarde aux gloires du passé ?  
Tout jusqu'au souvenir en nous s'est effacé.

Toi, souviens-toi ! Ravive en toi l'antique flamme !  
Tiens levés vers le ciel tes yeux, tes vœux, ton âme !  
A quoi nous sert la vie ? A qui veut en user  
En homme, qu'apprend-elle ? Hélas ! à mépriser  
Ses faveurs et ses dons plus vains que ses promesses,  
Ses biens et ses honneurs à l'honneur étrangers !  
Elle est heureuse, alors qu'au milieu des dangers,  
Pour un but idéal aux stoïques ivresses  
Elle agit, s'oubliant elle-même et les jours,  
Et sourde au bruit que font les heures dans leur cours.  
Elle est heureuse encor, quand poussés vers la rive  
Du fleuve léthéen où toute nef arrive,  
A l'heure où sous le ciel notre jour va finir,  
Nous la voyons avec les yeux du souvenir.





VI

*BRUTUS MINOR*

(1824)

LORSQUE la Liberté tomba déracinée  
A Philippe, frappée au cœur d'un fer romain,  
Chute à jamais néfaste, heure prédestinée  
Aux fils du Nord ouvrant du Midi le chemin,  
Tout trempé des sueurs d'un combat fratricide,  
Seul dans la nuit, Brutus vaincu s'assied livide.  
Il veut mourir; farouche, apostrophant les cieux,  
Il accuse l'enfer, il accuse les Dieux,  
Et son cœur débordant d'invectives hautaines  
Dans l'impassible nuit s'épanche en plaintes vaines :

« Sothe vertu ! mot vide, ô fantôme sans foi,  
Vertu ! le repentir marche derrière toi !  
Pour vous, ô Dieux cruels, puissances inconnues  
Qui régnent dans l'Averne ou trônent sur les nues,  
A qui la peur érige ici-bas des autels,  
Pour vous la misérable engeance des mortels  
N'est qu'un jouet aux mains de votre tyrannie !  
Aux maux immérités s'ajoute l'ironie.  
Vous raillez la victime, et votre injuste loi  
Est une insulte, ô Dieux ! à notre bonne foi.  
Croire au Droit, le venger quand la Force l'opprime,  
Croire en votre justice, en effet, est un crime  
A punir !... Vous donnez la victoire au pervers,  
Et gardez au soldat du devoir — les revers !  
Ainsi la piété par le malheur s'expie ;  
Ainsi donc, Jupiter ! tu protèges l'impie,  
Et quand ta foudre éclate et rugit dans les cieus,  
Le feu céleste atteint le juste au cœur pieux.

L'invincible Destin ne dompte que l'esclave  
Qui ne sait pas mourir ; — l'esprit libre le brave.  
Quand la mort affranchit de la fatalité,  
En accepter le joug est une lâcheté !  
La plèbe s'y résigne, et, saignant sous les serres  
Du sort, croit que ses maux sont des maux nécessaires.  
Nécessaires pour qui ? pour quoi ? — Blasphème obscur !  
Pour être sans remède, en est-il donc moins dur  
Le mal ? et, pour avoir abjuré l'espérance,  
Sent-on moins l'aiguillon dardé par la souffrance ?...

Implacable Destin, inexorable Sort,  
Le vaillant te résiste et, jusque dans la mort,  
Te brave ! et quand il sent ta droite tyrannique  
L'étreindre, il la secoue ; il te proclame inique,  
Indigne ! — et te maudit, vaincu mais indompté !  
D'un fer viril alors libérant sa fierté,  
Il se frappe, et, volant au royaume des Moires,  
Son âme avec orgueil sourit aux ombres noires.

Il vous déplaît, ô Dieux ! celui qui sans remords  
Sait volontairement descendre chez les morts.  
Un courage si haut, si dur, races divines,  
Ne se trouverait pas dans vos molles poitrines !  
Nos maux, nos désespoirs, fruits de nos vains désirs,  
Vous les fallait-il donc pour charmer vos loisirs ?  
Les crimes, les malheurs, les passions funestes,  
Quel spectacle, en effet, digne des yeux célestes !...  
Et la vie est un don ! — mais ce don détesté  
Qui donc l'a demandé ? qui l'a donc accepté ?  
Pour l'avoir imposé, — tyrannie ou caprice,  
Forcer à le subir plaît à votre justice,  
Bienheureux Immortels !... En repoussant des jours  
Tissus de maux sans but, sans trêve, sans recours,  
L'homme use de son droit ! Qu'importe à la victime,  
Que le bourreau l'approuve ou non ! lui fasse un crime  
D'échapper par la mort à la fatalité !  
Au nom de son courage et de sa liberté,  
Au nom de sa raison enfin émancipée,  
Si la vie est un mal, de ce mal indigné,

L'homme ne peut-il pas, farouche irrésigné,  
Faire contre la vie appel à son épée !

Inconscients du sort, heureux les animaux !  
Ils vivent sans scruter le pourquoi de leurs maux.  
Plongés dans leur instinct, la vieillesse sereine  
Jusqu'au terme fatal tranquillement les mène.  
Mais si l'âpre douleur qu'un néfaste pouvoir  
Rive à tout ce qui vit, leur donnait le vouloir,  
Comme au captif qui brise en se tuant ses chaînes,  
De se broyer la tête aux troncs nouveaux des chênes ;  
Ou, se précipitant du haut des pics déserts,  
De lancer, éperdus, leurs membres par les airs ;  
Quelle secrète loi les forçant à la vie,  
Quel Dieu s'opposerait à leur funèbre envie ?  
Seuls de tous ces vivants à la terre enchaînés,  
O fils de Prométhée à souffrir condamnés,  
Pourvus du triste don de voir et de connaître,  
Vous seuls, vous seuls sentez l'amer dégoût de l'être ;  
Mais à vous seuls aussi, vous, les lassés du sort,  
Jupiter interdit les rives de la mort !

Et toi, lune d'argent, tu sors belle et placide  
De la mer, rouge encor d'une lutte homicide.  
De ton vol effleurant les flots ensanglantés,  
Et leur versant la paix de tes chastes clartés,  
Tu montes, — de la nuit explorant le domaine  
Et ce champ noir funeste à la valeur romaine.  
Du vaincu, sur un sol jonché de traits mortels,

Le vainqueur foule aux pieds les membres fraternels.  
Du râle des mourants gémissent les collines.  
Désastre impie ! Ici, la mort et les ruines ;  
Là-bas, du même coup, la suprême cité,  
Rome s'effondre et tombe avec la Liberté !  
Et devant un tel deuil, toi, tu passes paisible,  
Blanche lune ! A ce point es-tu donc impassible !  
Dans un passé lointain tu vis l'enfantement  
Des fils de Lavinie, et l'éblouissement  
Des jours heureux, la gloire et les faits mémorables !...  
Et de leurs descendants les restes misérables  
Sont là, sous tes rayons, froids, livides, hagards !...  
Et tu promèneras encor tes longs regards  
Des flancs verts de la plaine à la cime neigeuse  
Des monts, toi l'éternelle et nocturne songeuse,  
Quand l'antique cité, du haut de ses splendeurs  
Descendue au niveau des plus abjects malheurs,  
Dans la honte et les fers que le Nord lui prépare,  
Esclave, géмира sous le pied du barbare.

Parmi les rochers nus, sous les branchages verts,  
L'oiseau, la bête fauve endormis et couverts,  
Ignorent, pleins d'oubli, cette chute profonde  
Par qui finit un peuple et qui commence un monde !  
Et demain comme hier de sa vive lueur  
Quand l'aube aura rougi le toit du laboureur,  
A son chant matinal, caché dans la feuillée,  
L'oiseau réveillera le mont et la vallée ;  
A travers les rochers, pour se gorger de sang

Le fauve poursuivra le fauve bondissant...  
O meurtres ! vie affreuse en tes métamorphoses !  
L'homme est la chose infime et vile entre les choses !  
Ces antres sourds remplis de nos gémissements,  
Ces blocs nus, ces sillons d'un flot rouge fumants,  
Cette nuit abritant nos malheurs dans ses voiles,  
Rien ne les trouble, rien ne les fait tressaillir !  
Et vous, filles du ciel, immuables étoiles,  
Le cri de nos douleurs ne vous fait point pâlir !  
Et moi qui vais mourir, je n'invoque à cette heure,  
Ni les rois de l'enfer, ni les tyrans du ciel,  
Ni la nuit, ni la terre indigne — la demeure  
De l'homme, le séjour du mal universel !  
Ni toi non plus, rayon dernier de la mort noire,  
Crépuscule dorant au loin notre mémoire!...  
Qu'importe à mon tombeau la tardive équité  
Ou les blâmes ingrats de la postérité !  
La tombe où dormira bientôt ma froide argile,  
N'attend rien, ne veut rien d'une plèbe servile !  
Ses sanglots et ses fleurs, offrandes du remords,  
Ne sauraient apaiser mon ombre chez les morts !  
Le temps se précipite et croule dans le pire :  
Avec la Liberté, libre du moins j'expire !...  
Et vous, nos descendants, vous les neveux pourris  
De fiers aïeux, vous nés dans l'opprobre et nourris,  
Oubliez des vaincus la mémoire importune !  
Laissez dormir en paix une immense infortune !  
Gardez à vos tyrans votre encens et vos cris !  
Pour vos tyrans et vous nous gardons nos mépris !...

Autour de moi déjà l'oiseau noir bat des ailes :  
Que la bête m'étouffe en ses griffes cruelles !  
Que la tempête emporte et brûle à ses éclairs  
Ma dépouille, et la sème au vent et dans les airs !  
Que mon nom à jamais dans l'oubli s'engloutisse !  
Vertu ! tu n'es qu'un mot ! Tu n'es qu'un mot, Justice !





VII

*AU PRINTEMPS*

ou

*DES FABLES ANTIQUES*

(1824)

**P**UISQUE du clair soleil la chaleur salulaire  
Répare les dégâts du ciel, et que la terre  
Se réveille, et qu'au souffle attiédi du zéphyr  
La nuée aux flancs d'or, sur un fond de saphir,  
Blanchit et se disperse en flottantes parcelles ;  
Puisque l'oiseau confie au vent ses jeunes ailes,  
Et qu'à travers les bois la lumière du jour  
Aux animaux émus porte un désir d'amour,  
Renouveau de tendresse et de bonheur ; peut-être,  
Peut-être le printemps va-t-il aussi renaître

Pour les esprits lassés, les cœurs endoloris  
Que le monde et le sort avant l'heure ont flétris,  
Que de la vérité la précoce amertume,  
Subtil et sûr poison, avant l'âge consume.  
Les rayons de Phébus dorant l'azur des cieux  
Ne sont donc pas éteints pour l'œil du malheureux !  
O printemps embaumé, ton haleine clémente  
Ravive doucement en moi la sève aimante ;  
Tu viens fondre mon cœur glacé, ce triste cœur  
A qui l'homme et la vie ont appris la douleur,  
Et qui dans l'âge où rit la candide jeunesse,  
Connaît déjà le deuil et l'amère vieillesse.

O nature, tu vis ! tu vis ! et c'est ta voix  
Qui m'arrive des monts, de la plaine et des bois.  
Tu vis ! Dans tous les bruits de la saison nouvelle  
Je retrouve l'accent de ta voix maternelle.  
Ces rivages jadis, voilés aux feux du jour,  
Des nymphes aux bras blancs étaient le frais séjour.  
Les Sylvains épiaient leurs courses incertaines ;  
L'eau vive de la source et les claires fontaines,  
Dans la tranquillité des matins et des soirs,  
Reflétant leurs beaux corps, leur servaient de miroirs.  
Les profondes forêts, les cimes escarpées  
Tressaillaient dans la nuit aux danses des Napées ;  
Les rochers résonnaient sous des pieds immortels,  
Et la lune éclairait leurs ébats fraternels ;  
Et ces lieux qu'habitaient des hôtes tutélaires,  
Des vents seuls aujourd'hui sont les nids solitaires.

Vers midi, le berger qui, las d'un long repos,  
Par les sentiers herbeux conduisait ses troupeaux  
S'abreuver dans le fleuve aux feuillages antiques,  
Entendait tout à coup la voix des Pans rustiques,  
Qui le long de la rive et du sein des roseaux  
Mêlaient leur chant agreste au murmure des eaux.  
Il voyait frémir l'onde et croyait qu'invisible  
A ses yeux, la Déesse à la flèche invincible,  
Après la chasse ardente à travers monts et bois,  
Sur l'herbe en fleur posant et l'arc et le carquois,  
Dans les flots attiédés qu'un dôme ombreux protège,  
Plongeait son flanc de vierge et sa gorge de neige.

Les herbes et les fleurs, les prés étaient vivants  
Alors ! les bois vivaient ! Les nuages, les vents,  
Le ciel, les astres d'or, la lampe titaniaque,  
N'étaient pas étrangers à la famille humaine  
Au temps où sur la plage et les coteaux déserts  
Le voyageur, la nuit, te suivant dans les airs,  
O Cypris lumineuse, étoile protectrice,  
Se guidait dans sa marche à ta clarté propice ;  
Compagne de sa route, il lui semblait qu'au ciel  
S'intéressait à lui ton regard fraternel.  
Que si fuyant la vie adultère des villes,  
Leurs hontes, leurs fureurs, leurs discordes civiles,  
L'homme se retirait pensif au fond des bois,  
Et si dans la forêt obscure aux sombres voix,  
A quelque tronc rugueux se heurtait sa poitrine,  
Il y sentait courir la sève purpurine

De la vie, et flotter au sein des verts rameaux  
Des soupirs exhalés par d'ineffables maux :  
Il sentait vivre l'arbre et respirer la plante ;  
Il entendait la plainte invisible et dolente  
De Daphnis, de Philis, des divins trépassés,  
Qui, sous la dure écorce à jamais enlacés,  
Y vivaient d'une vie étrange et surhumaine ;  
Il entendait gémir les filles de Climène  
Pleurant sur Phaëton, l'héliade imprudent  
Que le courroux de Zeus noya dans l'Eridan.

Et vous, ô durs rochers, vos flancs inaccessibles  
Aux plaintes des mortels n'étaient pas insensibles,  
Quand Écho pour demeure avait vos blocs ouverts,  
Echo qui n'était pas un son menteur des airs,  
Mais l'âme d'une nymphe, âme errante et plaintive,  
Qui d'un fatal amour, hélas ! partout captive,  
Victime du Destin aux caprices cruels,  
Jeune encor s'envola de ses liens mortels.  
Par les rochers ardens, par les gorges profondes,  
Les antres, les écueils où s'engouffrent les ondes,  
Elle allait répétant, jusqu'au ciel prolongés,  
Nos soupirs, nos sanglots connus et partagés.  
Et toi qui dans la paix des forêts chevelues,  
Oiseau musicien, de ta voix d'or salues  
Le printemps qui renaît, on dit que dans les pleurs,  
Toi, tu vécus aussi nos humaines douleurs,  
Et que dans le silence où ton cœur se lamente,  
Tu redis à la nuit magnifique et clémente,

Aux bois muets, au vent, à l'azur étoilé,  
A la vallée en fleur qu'emplit ton hymne ailé,  
Tes tragiques malheurs : la scélérate engeance  
Du crime : inceste, meurtre, impiété, vengeance,  
Ce monstrueux festin qui, forfait sans pareil,  
D'horreur et de pitié fit pâlir le soleil.

Mais non, aucun lien de parenté nous lie,  
Et notre espèce est autre, et ta mélancolie,  
Tes chants mélodieux dont s'enivrent les bois,  
Ce n'est pas la douleur qui les met dans ta voix.  
Ta native innocence aujourd'hui dévoilée,  
Tu nous deviens moins cher dans la noire vallée  
Où se cache ta vie. Hélas ! puisque les cieux  
Sont vides désormais, que l'Olympe est sans dieux,  
Que le tonnerre aveugle errant par les nuages,  
Et des cimes aux mers promenant ses ravages,  
D'une égale terreur, d'un même effroi croissant  
Glace le cœur coupable et le cœur innocent ;  
Puisque la terre, hélas ! impassible mégère,  
Notre mère natale est pour nous étrangère,  
Qu'elle enfante et nourrit et ne nous connaît pas,  
Que mêlant au hasard la vie et le trépas,  
Elle est indifférente à sa progéniture ;  
O toi, mystérieuse et placide nature,  
Des tranquilles splendeurs de ta sérénité,  
Contemple des mortels le sort immérité,  
Nos misères sans but, hélas ! rends à mon âme  
Sa stoïque ferveur et son antique flamme,

Si tu vis toutefois; et si rien dans le ciel,  
Rien sur la terre, rien n'a d'écho fraternel  
Pour nos douleurs, eh bien ! sinon consolatrice,  
Nature ! de nos maux sois du moins spectatrice.





VIII

*HYMNE AUX PATRIARCHES*

ou

*DES COMMENCEMENTS DU GENRE HUMAIN.*

(1824)

**O** pères vénérés, nos augustes ancêtres,  
La voix de vos enfants plongés dans la douleur  
Dira votre louange et votre jour meilleur  
Que nos jours. L'éternel Vivant, l'auteur des êtres  
Et des mondes, vous fut clément bien plus qu'à nous ;  
Vos yeux se sont ouverts sous des astres plus doux.  
La juste loi du ciel, l'équité créatrice  
Ne nous avait pas faits pour l'incessant supplice

Des douleurs sans remède et des maux sans espoir.  
L'homme n'était pas né pour qu'un jour sa paupière  
Préférât aux clartés de la blanche lumière  
Les ténèbres sans fin du tombeau froid et noir.  
Si vous avez failli, si votre chute antique  
Au malheur a voué votre postérité,  
Si des maux dont gémit la morne humanité,  
Nous connaissons par vous le pouvoir tyrannique ;  
Les fautes de vos fils plus que vous criminels,  
Leur démençe inquiète aux appétits charnels,  
Leur sacrilège orgueil, leur esprit d'aventure,  
Ont armé contre nous les Dieux et la nature.  
L'homme alors succombant sous ses malheurs accrus,  
Las des jours à venir, las des jours parcourus,  
A maudit de son sort l'incurable misère,  
Et tout entier l'Èrèbe émergea sur la terre.

Le premier sous les cieux, père des anciens jours \*,  
Tu contempas ravi la lumière nouvelle,  
Les globes d'or semés à la voûte éternelle  
Sur le jeune univers épanchant dans leur cours  
Des matins et des soirs les splendeurs empourprées,  
Les hôtes nouveaux nés des vallons et des bois,  
Les ondulations des plaines diaprées,  
Les haleines des vents sous les feuilles, les voix  
Des torrents, des forêts, des fleuves et des cimes :  
De la vie au réveil divine explosion !

\* Adam.

O spectacle enivrant, aspects doux ou sublimes,  
Au premier homme offerts par la création !  
L'eau tombant des grands monts aux pentes non foulées  
Emplissait le feuillage et l'ombre des vallées  
De bruits mélodieux encore inécoutés ;  
Dans les plaines, berceaux des futures cités  
Et des peuples, dormait, comme l'eau sur la mousse,  
Une tranquillité mystérieuse et douce ;  
Sur le flanc des coteaux non cultivés encor,  
Seul et brûlant montait, pèlerin aux pieds d'or,  
Le soleil, ou sa sœur, la blanche voyageuse  
Des nuits d'azur. O terre, ô solitude heureuse,  
Ignorante du Mal qui doit régner un jour  
Et changer en enfer un fortuné séjour !  
O chef du genre humain, quelles dures souffrances,  
Quels noirs événements, quelles désespérances,  
Quels combats à subir contre l'adversité  
Les destins réservaient à ta postérité !  
Déjà le meurtre veille, et la main fratricide  
De sang souille un sol vierge, et le divin Êther  
Pour la première fois, tachant l'horizon clair,  
Voit de l'horrible Mort passer le vol livide !  
Tremblant et vagabond, alors le meurtrier,  
L'antique scélérat premier né de la femme,  
Fuyant la nuit des bois moins noire que son âme,  
Fuyant la voix d'Abel qu'il ne peut oublier,  
S'en va de plage en plage, erre de cime en cime,  
Mais partout poursuivi par l'ombre de son crime.  
Pour cacher sa détresse et ses perversités,

Il élève des murs, il bâtit des cités,  
Séjour impur du mal, cloaques et repaires  
Où du vice hideux fourmillent les vipères.  
Le remords haletant par l'angoisse ulcéré,  
A, le premier, groupé, rapproché, resserré  
Dans la banale enceinte aux fétides haleines  
Les membres dispersés des familles humaines.  
Dès lors plus de labour, plus d'agreste sueur ;  
Les champs sont délaissés, le soc du laboureur  
Devient glaive ; les mains dédaignent la charrue ;  
Sur le plaisir et l'or la foule âpre se rue ;  
A de coupables seuils s'assied l'oisiveté ;  
Le corps perd sa vigueur, et dans la volupté  
L'âme s'hébète, et l'homme ivre de turpitude,  
Suprême abjection, connaît la servitude !

Toi \*, dont l'arche flottant sur les monts submergés  
A sauvé dans ses flancs par le flot assiégés  
L'humanité future, arrachée à l'abîme  
Par toi, je te salue ici, nocher sublime,  
Qui, trouvant pour les tiens grâce aux yeux du Seigneur,  
As pu ravir ta race à l'élément vengeur !...  
Sur le mouvant linceul des eaux, immense tombe,  
A travers le ciel morne et le brouillard épais,  
Tu vis venir la blanche et rapide colombe,  
T'apportant l'olivier, messagère de paix.  
Le soleil naufragé, sortant de la nuée,

\* Noé.

Teignant de pourpre et d'or l'air chargé de buée,  
Pour consoler ton cœur d'un deuil universel,  
D'un pôle à l'autre pôle étendit l'arc-en-ciel,  
Pont sublime où tu vis la divine Espérance  
Redescendre des cieux vers l'homme et sa souffrance...  
Le genre humain reprend sur le sol des aïeux  
Sa tâche, heureux des fruits d'une humble destinée.  
O jours de paix sereine, ô trêve fortunée,  
Vous deviez peu durer! Bientôt l'homme oublieux  
Du châtement retourne à ses erreurs impies,  
Aux âpres passions un instant assoupies,  
Et retrouve en son cœur, las des jours et des nuits,  
Et les mêmes dégoûts et les mêmes ennuis!  
Son misérable orgueil, sa démence inquiète,  
De l'Océan farouche affrontent la conquête.  
La terre est désormais pour ses instincts pervers  
Trop étroite, il lui faut le domaine des mers,  
Il lui faut pour étendre et semer ses ravages  
L'inconnu, l'aventure au rêve audacieux;  
Et son ambition va sous de nouveaux cieux  
Enseigner la souffrance à de nouveaux rivages !

Et maintenant vers toi ma pensée et mon cœur  
Se tournent, grand ancêtre\* au bras fort, serviteur  
Du Dieu qui dans tes fils bénit ta foi constante !  
Et je dirai comment, à midi, sous la tente,  
Assis près de la source herbeuse aux claires eaux

\* Abraham.

Où paissaient sous tes yeux et buvaient tes troupeaux,  
A travers l'oasis plein d'aromes agrestes,  
Tu vis à toi venir des voyageurs célestes,  
Messagers inconnus, fantômes éthérés,  
Qui t'ont salué grand parmi les préférés  
Du Seigneur. Je dirai comment dans la vallée  
D'Aran, frais rendez-vous et halte des pasteurs,  
Où, suspendant ta marche avant l'heure étoilée,  
O fils de Rébecca \*! sous les rouges splendeurs  
Du soir, tu vis, debout parmi ses serviteurs,  
La fille de Laban auprès du puits rustique :  
Devant sa beauté pure et sa grâce pudique,  
Ton cœur subitement s'éprit d'un grand amour,  
Amour qui l'a rempli jusqu'à ton dernier jour,  
Et pour qui tu subis, âme au tendre courage,  
Les longs exils, les longs travaux de l'esclavage,  
Trouvant tout poids léger au prix d'un tel bonheur :  
Vivre et mourir avec la femme de son cœur !  
Certes, il fut un temps (si les chants du poète,  
Échos mélodieux de la tradition,  
Si les voix du passé que le présent répète,  
Ne sont point rumeur vaine et vaine fiction),  
Il fut un temps heureux où la nature entière  
Fut chère à notre race autant qu'hospitalière,  
Age heureux où le mal n'existait point encor,  
Et notre jour qui tombe eut là son aube d'or ;  
Et l'homme d'aujourd'hui d'un œil mélancolique

\* Jacob.

Peut y voir et pleurer son Éden symbolique ;  
Non qu'un lait pur alors ruisselât du rocher,  
Ni qu'auprès du ramier l'épervier vînt nicher,  
Ni qu'aux brebis le tigre aux mêmes bergeries  
Se mêlât, que le pâtre aux fontaines fleuries  
Menât boire les loups; — mais l'homme, à son matin,  
Exempt de maux, vécut heureux de son destin.  
O fictions ! beaux jours où la candeur antique  
Couvrait les lois du ciel d'un voile poétique!...  
Notre paisible nef, ignorante du port,  
L'Illusion en poupe, arrivait à la Mort.

Ainsi dans les forêts vierges de l'Amérique  
Vit une race enfant, peuplade pacifique,  
De qui l'air sain des monts retrempe la vigueur,  
A qui les noirs soucis ne rongent pas le cœur.  
Ils ignorent nos lois, nos arts, nos mœurs infâmes,  
Nos maux, cancer des corps, nos biens, cancer des âmes,  
Nos factices plaisirs d'où le bonheur a fui,  
Et les dégoûts cuisants d'un implacable ennui.  
La forêt les nourrit, de leur faim tributaire,  
L'ancre leur offre un lit sur la mousse étendu,  
De la vallée en fleur l'onde les désaltère,  
Et le jour de la mort leur vient inattendu.  
O royaume innocent d'une innocente race,  
Sans armes contre nous ! La scélérate audace  
De l'âpre envahisseur par le flot apporté,  
A souillé de vos bords l'antique pureté.  
A travers vos forêts l'homme au pâle visage

Par la flamme et le fer s'est ouvert un passage.  
Ces rivages, ces bois, ces monts du ciel amis,  
Notre fureur les a saccagés et soumis.  
Elle enseigne aux enfants des vierges solitudes  
Les vices hideux chers à nos décrépitudes,  
Empoisonnant leurs cœurs à jamais déflorés  
D'espoirs et de désirs jusqu'alors ignorés,  
Et chasse devant elle et devant elle exile  
De leur dernier séjour, de leur dernier asile,  
Compagnes de la jeune et chaste humanité,  
Ces deux sœurs : l'Innocence et la Félicité!





IX

*SAPHO*

(1824)

**N**UIT sereine, rayons paisibles de la lune  
Qui se couche, argentant les sables de la dune  
Et les grèves que l'onde en mourant vient lécher ;  
Et toi qui, scintillant au-dessus du rocher,  
Entre les rameaux verts de la forêt muette  
Sèmes les gouttes d'or de ta clarté discrète,  
Étoile de Vénus, messagère du jour ;  
Et vous, monts bleus où l'aube épand déjà ses roses,  
Frais horizons, blancheurs, aspects charmants des choses,  
Combien vous m'étiez chers avant l'heure où l'Amour,  
Le Dieu cruel et doux aux ivresses punies,  
Livra ma destinée aux dures Erinnyes !

Vous autrefois la joie et le bonheur des yeux,  
Vous ne souriez plus à mon cœur soucieux :  
A vos sérénités s'avive ma blessure.  
Pour distraire et tromper ma secrète torture,  
J'aime à voir des Notus rouler le vol poudreux  
Dans l'air, aux flancs des monts et sur les champs houleux,  
A voir jaillir l'éclair, à suivre dans l'espace  
De Jupiter tonnante le char en feu qui passe.  
Alors, à travers bois, précipices, vallons,  
Il me sourit d'errer, bravant les tourbillons  
De l'orage ; il me plaît de voir par les vallées  
Fuir des troupeaux épars les bandes affolées,  
Et, le fleuve inondant la plaine et les hameaux,  
D'écouter la rumeur triomphale des eaux !

Magnifique est ta voûte, ô ciel divin ! superbe,  
O terre, est ton manteau tissu de fleur et d'herbe !  
Hélas ! votre beauté faite pour éblouir,  
Malheureuse Sapho, je n'en dois pas jouir.  
Les Dieux m'ont interdit, ô prodigue nature,  
Les biens que trouve en toi la moindre créature.  
Hôte importun et triste au sein de tes splendeurs,  
Le sort met entre nous mon deuil et mes ardeurs.  
Amante méconnue entre les plus aimantes,  
Mon cœur se tourne en vain vers tes formes charmantes,  
Tu ne me souris pas : les champs pleins de soleil,  
Les blancheurs du matin, l'or du couchant vermeil,  
L'hymne ailé des oiseaux qui monte des ramures,  
L'azur du ciel, le hêtre aux lumineux murmures,

Pour moi n'ont plus l'accueil et la paix d'autrefois ;  
Et le ruisseau chanteur, fils des monts et des bois,  
Sous les saules roulant sa nappe transparente,  
Semble aussi m'éviter ; et, dans sa course errante,  
Sous le berceau mobile aux feuillages d'argent,  
Il se dérobe et fuit d'un flot plus diligent.

Quel crime sacrilège a souillé ma naissance  
Pour me valoir ainsi la colère du ciel !  
Quel mal ai-je commis tout enfant, quelle offense  
Aux Dieux, pour que le sort me soit ainsi cruel,  
Et que pour moi la Parque aux doigts inexorables  
Dévide à son fuseau des jours si misérables !...  
Sapho, contre le ciel l'homme proteste en vain,  
Et ta lèvre s'oublie aux plaintes inutiles :  
Sourd est l'obscur Pouvoir qui meut nos jours stériles,  
Et sur son but caché muet est le Destin.  
Excepté la douleur, tout est pour nous mystère.  
Enfants abandonnés, nous naissons sur la terre  
Pour les pleurs, et la cause en reste au sein des Dieux.  
Désirs rongeurs, tourments de nos cœurs anxieux,  
O rêves du jeune âge, ô vaines espérances,  
Comme vous nous trompez, riantes apparences !  
Vos fantômes charmants au mensonge éternel,  
Éblouissant nos yeux, nous cachent le réel.  
De tout leurre brillant l'homme subit l'empire ;  
Et la vertu, le chant divin, la docte lyre  
Passent dans l'abandon et dans l'obscurité,  
S'ils n'ont pour vêtement ton mirage, ô beauté !

Nous mourrons. S'échappant de sa prison charnelle,  
Vers l'Hadès ténébreux notre âme, libre enfin,  
S'envolera, fuyant la poursuite éternelle  
Et les aveuglès coups de l'aveugle Destin.  
Et toi par qui la paix du cœur me fut ravie,  
Que j'aimais dédaignée, à qui m'ont asservie  
Les fureurs d'un amour dont je n'ai pu guérir,  
Toi que j'évoque encore au moment de mourir,  
Sois heureux ! si jamais du Destin tributaire,  
Un mortel a connu le bonheur sur la terre.  
Moi, des biens et des maux le grand Dispensateur  
A ma soif n'a versé qu'une amère liqueur,  
Depuis l'heure où m'a fuie, emportant l'espérance,  
Le songe aux ailes d'or de ma candide enfance.  
Hélas ! nos jours heureux s'envolent les premiers ;  
Bientôt vient la vieillesse et ses maux coutumiers,  
L'abandon, les regrets, les deuils de la pensée,  
Et, but et fin de tout, la mort noire et glacée...  
O mes rêves, ô Muse, ô lyre, amour des vers,  
Adieu ! déjà je touche aux portes des enfers.  
Du Ténare à jamais mon génie est la proie !...  
Sombres divinités vers qui la mort m'envoie,  
Salut à vous ! par qui j'échappe au sort cruel,  
Dieux de la nuit, ô dieux du silence éternel !





X

*LE PREMIER AMOUR*

(1831)

**M**ON âme a de ce jour gardé le souvenir,  
Où je sentis au cœur la première morsure  
De l'Amour, et, voilant ma secrète blessure,  
J'ai dit : Si c'est l'Amour, hélas ! qu'il fait souffrir !

Les yeux fixés au sol tout le jour, la paupière  
Abaisée, évoquant le rêve intérieur,  
Je regardais en moi Celle qui la première  
S'ouvrit, sans le vouloir, un passage en mon cœur.

Que tu me fus cruel, Amour ! Tant de tendresse  
Devait-il entraîner après soi tant de pleurs !  
Au lieu d'une sereine et libre et pleine ivresse,  
Pourquoi ces désirs sourds, ces transes, ces douleurs ?

Cœur en deuil où survit une image effacée,  
Tes regrets, tes chagrins, pauvre cœur, dis-les-moi.  
Comme elle t'absorbait cette unique pensée,  
Près de qui tout plaisir n'était qu'ennui pour toi !

Comme elle t'obsédait et partout et sans trêve !  
Elle occupait tes jours de troubles vains et chers,  
Elle emplissait tes nuits d'un ineffable rêve,  
Rêve vivant quand tout dormait dans l'univers.

Cœur inquiet, ô cœur heureux et misérable,  
Tes battements pressés m'enlevaient tout repos !  
Que de fois sur ma couche ou penché sur ma table,  
Sans cause et tout à coup j'éclatais en sanglots !

Quand brisé de langueur, et dans l'entier silence  
De la nuit, sur mes yeux descendait le sommeil,  
Un sommeil sans repos où veillait ma démençe,  
Le délire enfiévrant et brusquait mon réveil.

Comme l'astre émergeant du sein noir d'un nuage  
Blanchit la paix des bois de ses rayons aimés,  
Combien vive brillait en moi la douce image !  
Mon âme la voyait sous mes regards fermés.

Quels doux tressaillements, caresses enlacées,  
Se glissant dans mes os faisaient frémir ma chair !  
Mille et mille désirs, mille et mille pensées,  
Confus et fugitifs, brûlants comme l'éclair,

Traversaient mon esprit. Ainsi dans la ramure  
D'une antique forêt où frissonne le vent,  
Haleine de la nuit, un vague et long murmure  
S'exhale dans les airs comme un soupir vivant.

Inactif et muet en ma langueur rêveuse,  
J'ignorais, ô mon cœur, qu'elle allait nous quitter,  
Celle dont la présence eût fait ma vie heureuse,  
Celle dont le nom seul te faisait palpiter.

A peine avais-je en moi senti brûler la flamme  
De l'amour, que, semblable au vent léger qui fuit,  
Celle dont le regard l'alluma dans mon âme,  
S'en alla, me laissant morne et seul dans ma nuit.

J'étais couché. Troublant ma songeuse insomnie,  
Des chevaux piaffaient, — déjà pointait le jour, —  
Piaffaient dans la rue : ils allaient de ma vie  
Emporter l'espérance, hélas ! et sans retour.

Timide, inconscient de tout, dans l'ombre vide  
Je me glissai furtif, tendant vers le balcon  
Mes yeux en vain ouverts et mon oreille avide,  
Pour saisir dans la nuit un dernier mot, un son,

Le son mélodieux de cette lèvre pure,  
Si le ciel me donnait d'entendre encor sa voix :  
Un mot ! puisque le sort dans sa rigueur si dure  
Allait en la prenant tout me prendre à la fois.

Et dans la foule, en bas, mon oreille hésitante  
Croyant l'entendre, un froid subit me saisissait ;  
De soupirs suffoquait ma gorge haletante :  
Tout mon être vers elle en mon sein bondissait.

Non ! ce n'était pas elle ! Et quand cette voix chère  
S'éloigna pour toujours, quand, loin de la maison,  
Du pied vif des chevaux le bruit sec sur la pierre,  
S'effaçant par degrés, mourut à l'horizon ;

Seul à jamais alors, resté seul en ce monde,  
Je tombai sur ma couche et je fermai les yeux.  
Comprimant des deux mains mon angoisse profonde,  
J'étouffai de mon cœur les bonds silencieux.

Puis, dans mon désespoir, par la chambre muette  
Me traînant à genoux, stupide de douleur :  
« Viens ! m'écriai-je, ô mort ! ma destinée est faite !  
Eh ! quelle autre jamais pourrait toucher mon cœur ! »

Dès lors, le souvenir amer, hôte sauvage,  
Se logea dans mon cœur en tombeau transformé :  
A tout autre regard, à tout autre visage,  
Comme à toute autre voix ce cœur resta fermé.

Un morne et long chagrin enveloppa mon être.  
Tels, quand la pluie au loin emplit les cieux déserts,  
Plaines, coteaux, forêts que l'eau du ciel pénètre,  
D'une tristesse noire et froide sont couverts.

A dix-huit ans, Amour ! âme candide et neuve,  
Je t'ignorais encore. A ton joug enchaîné,  
C'étaient ta force, Amour, et ta première épreuve  
Que subissait mon cœur à souffrir condamné.

Triste, je fuyais tout : je fuyais le sourire  
Des étoiles, la paix de l'aube et ses blancheurs.  
Hélas ! le verdoiment des prés où Mai respire,  
N'avait pour mes regards ni charme ni fraîcheurs.

A tout indifférent, même à ces vœux de gloire  
Dont mon esprit naguère encore était hanté,  
De tout autre désir s'éteignit la mémoire,  
Dès qu'en moi s'alluma ton désir, ô Beauté !

Je détournai les yeux de mes chères études.  
O Muse ! errant sans but loin de tes pas divins,  
Ces rêves qui jadis peuplaient nos solitudes  
Me semblaient désormais fastidieux et vains.

Combien changé, combien différent de moi-même !  
Comment un autre amour, domptant ma volonté,  
M'a-t-il fait infidèle à cet amour suprême !  
O cœur de l'homme ! ô cœur fait de fragilité !

Seul mon cœur me plaisait : l'entretenant sans cesse  
D'un passé qu'avec lui j'avais rêvé meilleur,  
Pour m'en nourrir, voilant et gardant ma tristesse,  
Comme un trésor sacré je couvais ma douleur.

Les yeux toujours baissés, et tournant vers mon âme  
Mon regard altéré d'un jour mystérieux,  
J'évitais qu'un visage, ou jeune fille ou femme,  
De ma pensée en deuil vînt distraire mes yeux.

Je craignais qu'en mon cœur l'image immaculée  
Se troublât, comme un lac au flot dormant et pur,  
Immobile miroir de la nuit étoilée,  
Se trouble sous la brise effleurant son azur.

Et le regret amer d'une vie avortée,  
De bonheurs envolés et qu'on n'a point connus,  
D'une ivresse rêvée et qu'on n'a point goûtée,  
Ce regret des beaux jours et passés et perdus,

Je le portais partout, il m'obsédait sans cesse.  
La honte d'avoir cru possible le bonheur,  
D'avoir mis dans l'amour la foi de ma jeunesse  
Ne couvrait point alors mon front de sa rougeur.

Je jure au ciel, à vous, nobles cœurs, je le jure,  
Jamais un désir bas en mon sein n'est entré :  
Vierge de tout mélange et de toute souillure,  
Le feu dont je brûlais resta pur et sacré.

Et ce feu brûle encore!... Elle vit immortelle  
L'image aimée! il vit mon rêve de candeur!  
Je garde en mon esprit la vision de Celle  
Qui ne m'a rien donné qu'un idéal bonheur!

Et de ce bonheur-là, bienheureux est mon cœur!





## XI

### LE PASSEREAU

(1836)

**S**UR le sommet désert de cette tour antique,  
Tu chantes tout le jour ta complainte rustique,  
Passereau solitaire, et ton agreste voix  
D'une errante harmonie emplît l'air et les bois.  
Le printemps resplendit au ciel et sur la terre :  
Son souffle, à tes côtés, verdit la tour austère ;  
Sur la prairie en fleur s'ébattent les troupeaux ;  
Joyeux autour de toi, tes frères, les oiseaux,  
Fêtant le clair soleil et la saison nouvelle,  
Fendent le libre espace au caprice de l'aile.  
Doux printemps ! sur ses pas tout chante et tout fleurit,  
Et l'homme à le revoir dans son cœur s'attendrit.

Mais toi, seul et pensif, sur la tour isolée,  
Sans compagnons ni vol à travers la vallée,  
Sur la campagne au loin promenant ton regard,  
Mélancolique oiseau, tu chantes à l'écart.  
Ainsi pour toi s'en va dans sa fleur non cueillie  
Le printemps de l'année, — un printemps dans ta vie.

Hélas! combien tes goûts à mes goûts sont pareils!  
Plaisirs des jours premiers, jeux, rires, gais soleils,  
Et toi, divin Amour, frère de la Jeunesse,  
Tourment de l'âge mûr, regret de la vieillesse,  
De vous je ne veux rien! — loin de là, je vous fuis.  
Triste et le cœur rongé de précoces ennuis,  
Étranger dans ce bois natal où je m'oublie,  
Je passe morne et seul le printemps de ma vie.

Ce beau jour qui bientôt fera place à la nuit,  
Est la fête du lieu, jour de joie et de bruit.  
La cloche dans l'azur sonne à pleine volée,  
Et ses vibrations planent sur la vallée.  
Des coups de feu, partant de maison en maison,  
D'éclairs et de fumée emplissent l'horizon.  
La jeunesse du bourg, pour la fête venue,  
Désireuse de voir et surtout d'être vue,  
Va, vient, main dans la main, couples frais et rieurs:  
La joie est dans les yeux, la joie est dans les cœurs.  
Moi, dérochant l'ennui qui partout m'accompagne,  
Dans ce coin écarté j'erre par la campagne,  
Et, promenant sans but mon rêve sans désir,

J'ajourne à d'autres temps la moisson du plaisir.  
Pendant le soleil dont l'orbe en feu décline,  
Descend avec lenteur derrière la colline;  
De ses rayons mourants il semble m'avertir  
Que la jeunesse aussi comme lui va partir.

Lorsque viendra le soir, lumineux sous ses voiles,  
Des jours que pour chanter te gardent les étoiles,  
Sur la tour en ruine, en attendant la mort,  
Sans regrets du passé, sans te plaindre du sort,  
Tu chanteras, soumise et douce créature,  
Car tu veux, noble oiseau, ce que veut la nature !  
Mais moi, si le destin inflexible toujours,  
Me condamne à porter le dur fardeau des jours,  
S'il ne m'est pas donné d'éviter la vieillesse,  
Dans le long abandon où le chagrin nous laisse,  
Quand mon œil sera vide et muet pour autrui,  
Quand demain sera terne et froid comme aujourd'hui,  
Que penserai-je alors de mes vertes années,  
Des fleurs de mon avril stérilement fanées,  
Des bonheurs dédaignés que maintenant je fuis?...  
O mes beaux jours perdus, beaux jours évanouis !  
Je me repentirai sans doute, et, du jeune âge,  
Dans mon ombre évoquant la radieuse image,  
Plein de regrets, hélas ! de mon présent glacé,  
Je me retournerai souvent vers le passé !





XII

*L'INFINI*

(1819)

**T**OUJOURS tu me fus chère, ô déserte colline,  
Où la haie épineuse à l'âpre floraison  
Cache au regard l'espace et l'extrême horizon.  
Dans l'herbe assis, j'évoque en rêve, j'imagine,  
Derrière cette haie, où verdit le gazon,  
Des espaces sans borne, un surhumain silence,  
De l'absolu repos la morne somnolence.  
Le silence infini de cette immensité  
Verse en moi les stupeurs de sa sérénité;  
Et, percevant le bruit du vent dans les feuillages,  
J'oppose à cette voix ce silence éternel.  
O vide immesurable où roule en paix le ciel !

Alors me souvenant des siècles morts, des âges  
Disparus, je compare aux stériles efforts,  
Aux vains bruits des vivants le silence des morts.  
D'un ineffable émoi mon âme est oppressée;  
Et du néant humain sondant le gouffre amer,  
Dans cette immensité s'abîme ma pensée :  
Et doux m'est le naufrage en une telle mer.





### XIII

#### *LE SOIR DU JOUR DE FÊTE*

(1819)

**L**A nuit est douce et claire et sans brise, et, tranquille,  
Sur les toits, les jardins, luit la lune immobile.  
Les montagnes au loin, de ses rayons lactés,  
Et le fleuve et les bois reflètent les clartés.  
Les sentiers sont déserts; quelques lampes nocturnes  
Étoilent les balcons de leurs feux taciturnes.  
Tu dors, ma bien-aimée! un facile sommeil  
T'accueillit dans la chambre heureuse où tu reposes.  
Aucun souci ne vient de tes paupières closes  
Troubler la quiétude et hâter le réveil.  
Tu dors, tu ne sais pas, âme charmante et pure,  
Tu ne peux pas savoir quelle ardente blessure

M'a faite au fond du cœur l'éclair de tes grands yeux.  
Tu dors, et moi je veille, et, songeur soucieux,  
Je contemple le ciel, cette splendeur sereine,  
Cette antique nature, immense et souveraine,  
D'où l'être sort, en qui l'être vient s'engloutir,  
Mère aux flancs immortels qui m'a fait pour mourir,  
Qui, pouvant mon bonheur, a voulu ma souffrance.  
« Je te refuse tout, tout, même l'espérance,  
M'a-t-elle dit. Pour toi, ni sourires ni fleurs :  
Tes yeux ne brilleront jamais que par tes pleurs. »

C'était fête aujourd'hui. Calme, tu te reposes  
De tes plaisirs du jour. Sur tes beaux yeux fermés  
Un doux songe peut-être effeuille-t-il ses roses ;  
Peut-être revois-tu les cœurs par toi charmés,  
Les heureux qui t'ont plu dans la foule empressée,  
Et dont la jeune image occupe ta pensée.  
Et moi... Que cet espoir s'éloigne de mon cœur !  
Dé vœux inexaucés allégeons la douleur.

Et cependant je songe aux jours que sur la terre  
Le sort me garde encore à souffrir solitaire.  
Sur le sol affaissé je tremble, je frémis  
De cet isolement à mes destins promis,  
Et je m'écrie : ô long et dur pèlerinage,  
O solitude affreuse et dès mon plus bel âge,  
Hélas ! — Sur le chemin j'entends non loin d'ici  
La voix de l'artisan : léger de tout souci,  
Il revient de la fête, et, pour abrégér l'heure,

Il chante en regagnant sa modeste demeure ;  
Content du jour, heureux des fruits de la saison,  
Il se hâte au repos vers sa chère maison.  
Et moi, le cœur me serre à voir comme tout passe,  
Tout passe dans ce monde et sans laisser de trace !  
Il s'est enfui ce jour de fête, et d'autres jours  
Le suivront pleins d'ennuis, laborieux et lourds.  
Le temps emporte tout dans son vol fatidique.  
Où donc est maintenant ta voix, ô monde antique !  
O puissance de Rome et de nos grands aïeux !  
Et ce bruit triomphal des armes et des guerres  
Dont la terre et les mers retentissaient naguères !  
Tout s'est éteint, tout dort, tout est silencieux :  
Sur un monde effacé vit un monde oublié.

Dans mon jeune âge, au temps où l'enfance inquiète  
Attend fiévreusement l'aube d'un jour de fête,  
Quand s'était envolé ce jour tant attendu,  
Morne et seul, sans sommeil, sur ma couche étendu,  
Alors comme à cette heure, au milieu du silence  
Des nuits, un chant lointain qu'assoupit la distance,  
Arrivant jusqu'à moi, berçait mon vague ennui :  
Il m'oppressait le cœur alors comme aujourd'hui.





XIV

*A LA LUNE*

(1819)

**D**OUCE reine des nuits, ô lune, ô blanche amie,  
Un an s'est écoulé depuis l'heure où je vins  
Par ces mêmes sentiers, par ces mêmes ravins,  
Sur cette même cime à mes pieds endormie,  
L'angoisse dans le cœur, des larmes dans les yeux,  
Te regarder flottant paisible au fond des cieux.  
Alors comme aujourd'hui, poursuivant ta carrière,  
Tu versais les blancheurs de ta pleine lumière;  
Alors comme aujourd'hui, tu semblais en ton vol  
Écouter sous les bois chanter le rossignol.  
Mais à travers mes pleurs, comme au sein d'un nuage,  
M'apparaissait tremblant et voilé ton visage :

Dure m'était la vie et poignants mes ennuis !  
Rien pour moi n'est changé, douce reine des nuits !  
Et pourtant ce passé m'est toujours cher, et j'aime  
A creuser ma douleur, replié sur moi-même.  
Au temps de la jeunesse, au temps des songes d'or,  
Où la mémoire est courte et longue l'espérance,  
Se souvenir est doux, même dans la souffrance,  
Même quand du passé notre cœur saigne encor.





XV

*LE SONGE*

(1819)

C'ÉTAIT vers le matin, à l'heure où le sommeil  
Plus doux et plus léger caresse nos paupières.  
Par les volets fermés du balcon, le soleil  
Glissait le gai reflet de ses blancheurs premières.  
Dans ma chambre où flottait la naissante clarté,  
Je vis me regardant en face, à mon côté  
Debout, de blanc vêtu, le fantôme de Celle  
Par qui j'appris l'Amour et connus ses douleurs ;  
Qui me fut douce, et puis me laissa dans les pleurs.  
Elle ne semblait pas morte, mais triste, et telle  
Que le malheur en deuil quand il s'offre à nos yeux.  
De sa droite touchant mon front : « Tu dors, dit-elle

En soupirant ; tu dors, et ton cœur oublieux  
N'a point gardé de moi regret ni souvenance ! »  
— « Comment et d'où viens-tu, toi que dans sa **constance**  
Mon cœur a tant pleurée et qu'il pleure toujours !  
Que j'ai par toi souffert, toi, mes seules amours !  
Combien je fus à plaindre et combien misérable !  
Pouvais-tu l'ignorer ma peine inconsolable ?  
Vas-tu me fuir encor ? Je le crains... Je te vois,  
Mais es-tu bien la même et Celle d'autrefois,  
Celle qui de mon ciel un soir s'est éclip­sée ? »  
— « Le sommeil et l'oubli pèsent sur ta pensée,  
Dit-elle ; je suis morte, il est bien peu de mois,  
Et tu m'as vue alors pour la dernière fois. »  
A ces mots, une angoisse à l'étreinte mortelle  
Me serra la poitrine. — « Hélas, poursuivit-elle,  
Hélas ! je m'éteignis dans la fleur de mes ans,  
A l'âge où vivre est doux, où tout aux jours présents,  
Le cœur ignore encor combien est vide et vaine,  
Pour l'avoir éprouvé, toute espérance humaine.  
Quand on souffre, on en vient bien vite à soupirer  
Après celle qui peut seule nous libérer  
De nos maux ; mais, ô Mort ! combien dans la jeunesse  
Ta venue est horrible et pleine de détresse !  
Qu'il est cruel et dur, en son avril, de voir  
Son rêve se faner, tomber son jeune espoir,  
La terre engloutir tout !... A quoi bon la science  
Des jours vécus ? à quoi nous sert l'expérience ?  
Une vaine sagesse, en nous glaçant le cœur,  
Vaut-elle mieux pour nous qu'une aveugle douleur ? »

— « Tais-toi, ma très aimée ! ô chère infortunée,  
Tais-toi ! De ton départ mon âme est consternée.  
Morte ! morte ! et je vis ! O deuil ! vide abhorré !  
Il était donc écrit que ton corps adoré,  
Ce corps tendre et charmant, et digne des cieux mêmes,  
Subitement glacé par les sueurs suprêmes,  
Descendrait avant moi dans la nuit sans réveil !...  
Que de fois en pensant que ta forme si chère,  
Que ce front jeune et beau dort son dernier sommeil,  
Que je ne te verrai jamais plus sur la terre,  
J'ai refusé d'y croire !... O lamentable sort !  
Sombre réalité !... Quelle est donc cette chose,  
Cette énigme sans mot qu'on appelle la mort ?  
Que ne puis-je, affrontant l'ombre où ta vie est close,  
Que ne puis-je l'apprendre ! et dès mon vert matin  
Me soustraire à la haine atroce du Destin !  
Je suis jeune, et le ciel condamne ma jeunesse  
Au long isolement d'une aride vieillesse.  
La vieillesse ! Elle est loin ! J'en ai pourtant effroi...  
Printemps, hiver, hélas ! se ressemblent pour moi. »  
— « Nous sommes tous deux nés pour les larmes, dit-elle ;  
La vie également nous fut dure et cruelle.  
Le bonheur ne s'est point penché sur nos berceaux,  
Et le ciel malveillant se complait à nos maux... »

— « Si de pleurs maintenant se voile ma paupière,  
Lui dis-je, et si mon front se couvre de pâleur  
A cause de ta mort, sois douce à ma prière,  
Et par ce cœur brisé d'angoisse et de douleur,

Parle ! Quand tu vivais, jamais une étincelle  
D'amour ou de pitié pour moi t'effleura-t-elle ?  
Ai-je une heure, un moment, un seul, touché ton cœur ?  
Moi, je traînais alors mes jours dans la souffrance,  
Allant de l'espérance à la désespérance.  
Aujourd'hui, c'est le doute, un doute amer et vain  
Qui me ronge l'esprit de son âcre venin ;  
Et tu peux m'en guérir !... Une fois en ma vie,  
Si, prise de pitié, tu m'as plaint, je t'en prie,  
Ne me le cache pas ! qu'il reste un souvenir  
A qui te perd, et perd avec toi l'avenir ! »  
Elle reprit : — « Jamais je ne te fus avare  
De ma silencieuse et fervente amitié ;  
Le serai-je aujourd'hui que la mort nous sépare ?  
Ce que je sens pour toi n'a pas nom la pitié.  
Ta peine a toujours fait mon âme douloureuse ;  
Console-toi : je suis comme toi malheureuse ! »

— « Eh bien ! par nos malheurs, eh bien ! par mon amour  
Qui te survit, au nom chéri de la jeunesse,  
De nos espoirs perdus et perdus sans retour,  
Permits, ô bien-aimée, oh ! permets que je presse  
Ta main !... » Et tout en moi l'adjure palpitant.  
Elle, d'un geste doux et triste, me la tend...  
Tandis que de baisers, dans une joie amère  
Et sombre, je la couvre et sur mon cœur la serre,  
Une étrange sueur me glace les cheveux,  
La voix meurt dans ma gorge, et le jour dans mes yeux...  
D'un tendre et long regard et d'un pâle sourire

M'enveloppant, son ombre ainsi parle et soupire :  
— « Tes ardeurs, tes transports, ami, sont superflus !  
Peux-tu donc oublier que ma beauté n'est plus ?  
Vainement tu frémis d'amour et tu t'enflammes ;  
J'appartiens à la tombe, et nos corps et nos âmes  
Subissent du Destin la noire volonté.  
De mon âme à jamais ton âme est séparée !  
Adieu donc à jamais et pour l'éternité !  
La mort seule a rompu la foi par toi jurée... »

Alors, voulant crier mon angoisse éplorée,  
Suffoquant de sanglots, je m'arrache au sommeil...  
En moi se fait le jour d'un lugubre réveil :  
Devant mes yeux pourtant elle restait encore,  
Et je croyais la voir, forme qui s'évapore,  
Flotter dans la clarté tremblante du soleil.





XVI

*LA VIE SOLITAIRE*

(1819)

D'UN bruit léger la pluie en frappant ma fenêtre  
Me réveille : c'est l'heure où sentant l'aube naître,  
La caille dans les blés, le coq au poulailler,  
De la ferme et des bois le peuple familier  
Dit par des chants sa joie et des battements d'ailes.  
Déjà se croise au ciel le vol des hirondelles ;  
L'air blanchit ; le fermier paraît à son balcon ;  
Le soleil, à travers la pluie et les buées  
Flottantes sur les bois, darde un joyeux rayon.  
Je me lève : l'azur, les légères nuées,  
Les vifs gazouillements des branches et des nids,  
Le vent frais, les coteaux rians, je les bénis ;  
Car je vous connais trop, murs odieux des villes,  
Où le malheur pour nous s'accroît de haines viles.  
Vivre dans le chagrin en ce monde est mon lot,

Y mourir, mon destin, — oh ! que ce soit bientôt !  
Cependant, je bénis cette heure matinale,  
De ce réveil des champs la candeur virginale,  
La paix que la nature offre encore en ces lieux.  
O nature, autrefois que tu m'accueillais mieux !  
Mais en dédain aussi, toi, tu tiens l'infortune ;  
Servante des heureux, le malheur t'importune :  
Il ne reste pour l'homme en proie au sort amer  
D'autre abri que la mort, d'autre ami que le fer.

Dans un lieu retiré, solitaire éminence,  
Au bord d'un frais étang où sous le vert silence  
Des feuillages muets dort la nappe d'azur,  
Quelquefois je m'assieds. Dans l'air brûlant et pur  
Midi plane, couvant de ses ailes de flamme  
Le grand sommeil des bois, des plaines et des monts.  
Une paix ineffable aussi me remplit l'âme.  
La cigale se tait au sein des blés profonds ;  
Dans l'arbre aucune brise, au ciel aucun nuage ;  
Le soleil dans l'étang reflète son image ;  
Le flot n'a point de ride ; au milieu des roseaux  
La mouche aux ailes d'or, le phalène des eaux  
Dorment ; ni bruit, ni voix sur la branche et la feuille.  
Immobile et muet dans l'ombre qui m'accueille,  
Je regarde, j'écoute et sens confusément  
S'éteindre de la vie en moi le sentiment.  
J'oublie alors, j'oublie et moi-même et le monde ;  
Il semble que déjà mon être se confonde  
Avec tout, partageant de l'air, des bois, des flots

Le silence éternel et l'éternel repos.

Amour, loin de mon cœur a fui ton vol rapide,  
De ce cœur autrefois si brûlant, si candide.  
Le malheur l'étreignit et sous sa froide main  
L'a glacé dans la fleur de mon riant matin.  
Il me souvient du jour où ta flamme divine  
Comme un éclair subit embrasa ma poitrine.  
C'était au temps si doux, l'irrévocable temps,  
Où la scène du monde aux regards de vingt ans  
S'ouvre et les éblouit, et semble à la jeunesse  
Du paradis rêvé la vivante promesse.  
Poursuivant un bonheur impossible à saisir,  
Elle y court, palpitant d'espoir et de désir.  
Comme pour une fête où le ciel le convie  
L'adolescent, hélas ! se pare pour la vie.  
Le malheureux ! — Pour moi, quand je sentis, Amour,  
Ta présence en mon cœur, j'ai su que sans retour  
Ma vie était brisée, et que la destinée  
Déjà l'avait aux pleurs sans merci condamnée !

Pourtant que sur la plage, errant parmi les fleurs,  
Quelque vierge au front pur, plus belle qu'un beau rêve,  
S'offre à mes yeux à l'heure où l'aube au ciel se lève,  
Baignant l'air et les bois de ses roses lueurs,  
Où quand l'astre flamboie, et, mont, forêt, chaumière,  
Fait tout étinceler sous sa vive lumière ;  
Que par une nuit douce et sereine d'été,  
Au pied d'une villa dans ma course arrêté,

Et, regardant au loin la campagne déserte,  
J'entende s'envoler d'une fenêtre ouverte  
Un chant de jeune fille assise à son métier,  
Prolongeant dans la nuit le travail journalier ;  
Ce cœur pétrifié, mon cœur palpite encore,  
Comme il faisait au temps de ma lointaine aurore ;  
Mais bien vite il retombe en son pesant sommeil,  
Car pour les cœurs éteints il n'est plus de réveil.

O lune, à tes rayons, sous les claires feuillées,  
Le lièvre en liberté joue et court par les bois ;  
Le matin, le chasseur, la meute aux sourds abois  
S'égarant au milieu des pistes embrouillées :  
O lune, grâce à toi, dans son gîte écarté  
L'enfant de la forêt a fui leur cruauté.  
Bonne reine des nuits, à travers les ruines,  
Les buissons, les rochers, les fentes des ravines,  
Ton rayon indiscret se glisse, et, délateur  
Du crime qui se cache et que suit ta lumière,  
Il met une étincelle à l'arme meurtrière  
Du bandit à l'affût, du pâle malfaiteur  
Qui, le regard tendu, veille dans l'ombre, écoute  
Le pas retentissant des chevaux sur la route,  
Le bruit des lourds essieux dans le ravin profond.  
Il s'apprête, et bientôt à l'improviste il fond  
Sur sa proie, et l'éclair de sa lame luisante,  
Son air sinistre et dur et sa voix menaçante  
Glacent d'effroi le cœur du voyageur tremblant,  
Qu'il laisse à demi-mort, nu sur le sol sanglant.

Révélatrice encore, aux carrefours des villes  
Ta lumière poursuit de ses blancheurs tranquilles  
Le nocturne rôdeur qui va rasant les murs,  
Hôte des lieux suspects et des quartiers impurs,  
Qui tremble et fuit devant les vitres allumées  
Et les balcons ouverts aux brises parfumées.  
Importune aux regards des esprits ténébreux,  
Ta lumière m'est douce et chère sur ces plages  
Où les plaines en fleur et les coteaux ombreux  
Bercent dans tes rayons leurs lumineux feuillages.

Et moi-même autrefois j'accusais tes clartés  
Quand ta blanche lueur, dans les lieux fréquentés,  
Me livrait aux regards de l'homme, mon semblable...  
Pour le fuir, je n'étais pourtant pas un coupable.  
Désormais, astre ami, toujours je te louerai,  
Soit que, rapide esquif au milieu des orages,  
Tu te montres voguant à travers les nuages,  
Soit que, reine explorant ton empire éthéré,  
Tu contemples du fond de la voûte éternelle  
Ce douloureux séjour de la race mortelle.

Souvent tu me verras, solitaire et songeur,  
Fuyant la foule, ô lune, et le passé rongeur,  
Promener par les bois mes lentes rêveries,  
Ou m'asseoir l'âme en paix sur les mousses fleuries,  
Enivré d'un silence où dort le souvenir,  
Heureux de t'admirer, heureux de te bénir !

---



## XVII

### *GONZALVE*

(1836)

**A** la fin de sa route et de son dernier jour,  
Au moment de quitter le terrestre séjour,  
Gonzalve est là gisant, et de sa destinée,  
Calme, il ne se plaint pas, car sur son front pâli,  
Il sent descendre enfin, dans sa vingtième année,  
Le sommeil tant rêvé de l'éternel oubli.  
Depuis longtemps ainsi, seul avec sa souffrance,  
Sur son lit sans repos gisait l'infortuné.  
Il avait fui le monde en fuyant l'espérance,  
Et le monde, à son tour, l'avait abandonné.  
Près de lui, cependant, debout dans l'attitude  
De la pitié, se tient Celle dont la beauté

Est en secret son culte et sa félicité :  
Elle emplissait ainsi de ciel sa solitude.  
Bien que jamais encore un signe, un mot d'amour  
N'eût trahi son secret, la belle et noble Dame  
Le savait ; elle avait et dès le premier jour  
Tout compris. Elle sait quelle ineffable flamme  
Le consume ; elle sait qu'un mot tendre, un regard  
Peuvent seuls adoucir l'heure de son départ.  
Donc, elle était venue. Une crainte farouche  
Jusque-là de Gonzalve avait fermé la bouche ;  
Er du désir l'amour en son cœur triomphant  
L'avait rendu muet, timide, esclave, enfant.  
Mais la mort, dans l'accès de la suprême fièvre,  
Rompt enfin le nœud qui lui scellait la lèvre.  
A des signes certains sentant son jour venu,  
Il lui saisit la main, et ce cœur ingénu,  
Comme elle allait partir, serrant cette main blanche,  
Ce cœur si longtemps clos s'ouvre enfin et s'épanche :  
« Tu pars ; l'heure te presse ; adieu ! car, je le crois,  
Nous ne nous verrons pas une seconde fois.  
Adieu donc ! je te donne, en cette heure enivrante,  
Le plus tendre merci de mon âme expirante.  
Celui-là qui le peut te récompense un jour  
D'avoir pris en pitié mon immuable amour ! »  
La Dame pâlisait à ces paroles douces  
Du moribond ; son sein sous de brusques secousses  
Haletait ; car toujours, à l'heure des adieux,  
Le cœur saigne, et les pleurs nous montent dans les yeux ;  
Une angoisse muette à la gorge nous serre,

Quand une âme s'en va, nous fût-elle étrangère !  
Or, elle allait répondre, espérant lui voiler  
L'instant fatal, voulant aussi le consoler ;  
Mais il prévint son dire : « Ardemment désirée,  
La mort, tu le sais bien, si souvent implorée,  
La mort à mon appel descend enfin sur moi.  
Sa venue en mon cœur n'apporte aucun effroi ;  
Lumineuses plutôt me semblent ses ténèbres,  
Et ce jour m'est joyeux entre mes jours funèbres.  
Certes, il m'est cruel de te perdre à jamais :  
N'entendre plus ta voix, ne plus voir désormais  
Tes yeux, tes yeux si beaux, ni ton divin sourire,  
Te perdre pour toujours, cela brise et déchire !...  
Dis-moi, — la Mort est là visible à mon côté, —  
Avant de nous quitter et pour l'éternité,  
Dis, ne voudrais-tu pas, compatissante Amie,  
Me donner un baiser, — un baiser dans ma vie !  
Une grâce dernière, en face du trépas,  
A qui va nous laisser ne se refuse pas !  
Et puis cette faveur pour tous reste un mystère.  
Pourrais-je m'en vanter, moi qui pars de la terre,  
Moi, moribond à qui quelque étranger pieux  
Va fermer tout à l'heure et la bouche et les yeux ! »  
Il dit et, suppliant, posa décolorée  
Sa lèvre de mourant sur la main adorée.

La belle créature, indécise un moment,  
Songeait : mêlant son âme à cette âme en détresse,  
Elle tenait ses yeux, humides de tendresse,

Fixés sur le regard du malheureux amant,  
Ce regard où brillait une larme suprême !  
Son cœur ne voulut pas du patient qui l'aime,  
Affliger d'un refus le tendre et triste adieu :  
Par la pitié vaincue, elle exauça son vœu.  
Ce visage divin, cette bouche divine,  
Le rêve de ses nuits, la fleur de ses désirs,  
L'objet de tant d'ardeurs et de tant de soupirs,  
Sa pitié l'inspirant, douce, elle les incline  
Sur ce visage pâle et pur, navrant à voir  
Sous l'éclair fugitif d'un radieux espoir.  
Et la bouche divine aux flammes caressantes  
Plusieurs fois effleura les lèvres frémissantes  
De l'amant enivré, jusqu'au ciel transporté,  
A qui la mort versait enfin la volupté.

Sous quel aspect alors, à cette âme ravie  
Apparurent la mort, la douleur et la vie !...  
Tenant toujours sa main, il la mit sur son cœur :  
« Pour la première et la dernière fois, l'ivresse  
D'aimer palpite ici !... C'est ta main que je presse !  
Tes lèvres ont touché mes lèvres, ô stupeur !  
Suis-je bien sur la terre ? Est-ce un rêve trompeur ?  
Ne vois-je pas en songe une chose inouïe,  
Céleste vision bientôt évanouie?...  
Oh ! que ne dois-je pas à la mort !... Mon amour,  
Et pour tous et pour toi, ne fut pas un mystère.  
Visible dans les cœurs dont il fait son séjour,  
L'amour veut fuir en vain, en vain il veut se taire,

Partout il se trahit ; car l'amour sur la terre,  
Lumière pour les yeux, flamme pour le toucher,  
Le véritable amour ne peut pas se cacher !

« Le mien par mes regards, mes gestes, mes peurs folles,  
Mon visage défait aux soudaines pâleurs,  
Mes silences chargés de prière et de pleurs  
A toi s'est révélé, — jamais par mes paroles !  
Il se tairait encor, morne et mystérieux,  
Si la mort ne l'eût fait enfin audacieux...  
Je pars content : heureux à mon heure dernière,  
Je ne me plaindrai plus d'avoir vu la lumière.  
Puisqu'à ma lèvre, ô mon Aimée, il fut donné  
De recueillir la fleur de ton baiser, ma vie  
N'aura pas été vaine ; elle vaut qu'on l'envie,  
Et je bénis le sort de mon lot fortuné !...  
Il est au monde, il est, vois-tu, deux choses belles :  
C'est l'amour et la mort. Le ciel à l'une d'elles  
Me conduit dans l'avril de l'âme et du printemps ;  
L'autre, je l'ai connue, hélas ! bien peu d'instant,  
Mais assez pour mourir heureux ! — Ma très Aimée,  
Si l'ardente tendresse en mon âme enfermée,  
Une fois, une seule, épuisant tes faveurs,  
Avait reçu le prix de ses longues ferveurs,  
La terre à mes regards transformée, oh ! la terre  
Aurait été pour moi le paradis rêvé !  
Et le trésor de maux à l'homme réservé,  
La vieillesse elle-même et son hiver austère,  
Pour savoir tout porter, tout souffrir, tout bénir

D'un cœur tranquille, il m'eût suffi d'un souvenir,  
Le souvenir vivant de l'ivresse passée !  
J'aurais tout accepté devant cette pensée :  
Un jour, je fus heureux entre tous les heureux.  
Mais un si grand bonheur, hélas ! jamais les Dieux  
Ne l'accordent à l'homme ! une volupté telle  
N'était pas réservée à la race mortelle !...  
S'il l'eût fallu, j'aurais, de tes embrassements  
Marché calme au bûcher, à la roue, aux tourments,  
Et, souriant au sort de mes bourreaux complice,  
J'aurais bravé l'horreur de l'éternel supplice !

« Ma très Aimée, heureux, bien heureux le mortel,  
L'âme à qui ton sourire a révélé le ciel !  
Mais plus heureux encore et plus digne d'envie,  
Qui répandrait pour toi son sang avec sa vie !...  
Ce n'est donc pas un rêve, un espoir suborneur,  
L'homme peut ici-bas connaître le bonheur !...  
Je l'apprends en ce jour où ton regard rayonne  
Dans le mien ; ce bonheur, oui, la mort me le donne !  
Et ce jour si cruel, ce jour qui va finir,  
Ma lèvre en expirant ne sait que le bénir !

« Maintenant, dans la paix de ta pitié féconde,  
Vis heureuse ! embellis de ta beauté le monde !  
Va, nul ne t'aimera comme j'ai su t'aimer :  
Un autre amour égal au mien ne peut germer  
Sur tes pas !... — Oh ! combien dans ces lentes années,  
Combien d'appels, d'ardeurs, de larmes obstinées

Vers toi!... Comme à ton nom tout mon sang se glaçait!  
Mon cœur cessait de battre et mon front blémissait.  
Sur ton seuil me clouait une angoisse éperdue.  
Oh! comme je tremblais à ta voix, à ta vue,  
Moi qui ne tremble pas, tu vois, devant la mort!...  
Mais la force me manque et trahit mon effort  
A tout dire... Mon jour passe ; avec la lumière  
S'efface de mon cœur ton image si chère.  
Adieu ! de mon amour bois le dernier parfum !  
Si cet amour pour toi ne fut pas importun,  
Demain, ma très Aimée, avant que la nuit tombe,  
Apporte avec des fleurs un soupir à .na tombe! »

Il dit et s'éteignit dans ce suprême espoir.  
Le jour de son bonheur finit avant le soir.





## XVIII

### *A LA TRÈS AIMÉE*

(1824)

**C**HÈRE beauté ! par toi j'aurai connu l'amour  
Sans t'avoir jamais vue, excepté dans mes songes,  
Quand ta forme divine au vaporeux contour  
Vient bercer mon sommeil d'ineffables mensonges ;  
Ou quand, par la campagne aux lointains radieux,  
Ton cher et beau fantôme, éblouissant mes yeux,  
M'apparaît dans l'azur et fait, pour ma paupière,  
Plus souriant le ciel, plus douce la lumière.  
Peut-être as-tu vécu dans ces temps enchantés  
De l'âge d'or, beaux jours à jamais regrettés,  
Et n'es-tu désormais qu'une ombre, àme légère  
Errante parmi nous, parmi nous étrangère.

Serais-tu l'espérance? Es-tu le souvenir  
De nos bonheurs perdus? Ta présence divine,  
Que le Destin nous cache et que le cœur devine,  
Nous la garderait-il pour les temps à venir?

Te connaître et t'aimer fut l'erreur décevante  
De mon printemps. Hélas! te voir jamais vivante,  
Je ne l'espère plus, si ce n'est quand la mort  
Ayant brisé la chaîne où nous rive le sort,  
Par des sentiers nouveaux, mon âme seule et nue  
S'en ira, libre enfin, vers la sphère inconnue.  
Dès le triste matin de mon néfaste jour  
Je t'ai voué mon culte. En ce voyage aride  
Que fait l'homme ici-bas, je te voulais pour guide :  
L'étoile de ma route au terrestre séjour!  
Mais rien ne te ressemble en ce monde, et la terre  
M'aura vu cheminer pèlerin solitaire.  
Si quelque vierge un jour, fraîche apparition,  
Dans le morne désert de mon pèlerinage,  
De ta beauté pouvait m'offrir l'illusion;  
Si pareille de voix, de geste et de visage  
A l'idole rêvée, elle venait vers moi,  
Si belle qu'elle fût, ce ne serait pas toi!  
Dans la réalité, si tu te montrais telle  
Que te voit ma pensée en ta grâce immortelle,  
Malgré nos maux, au sein de l'humaine douleur,  
Celui qui t'aimerait connaîtrait le bonheur.  
Si j'étais celui-là, je trouverais encore,  
Comme au temps envolé de ma lointaine aurore,

Dans mon amour pour toi tous les autres amours,  
Dont la flamme sommeille en nous, mais vit toujours :  
La gloire, la vertu, la patrie éplorée,  
Toutes ces nobles soifs dont l'âme est altérée !  
Le sort n'accorde, hélas l'impassible à nos pleurs,  
Ni remède à nos maux, ni trêve à nos douleurs ;  
Mais la vie avec toi serait semblable à celle  
Qu'au ciel connaît des Dieux la famille éternelle.

Dans les vallons qu'emplit le chant des laboureurs,  
Je m'assieds, l'âme en deuil de mes jeunes erreurs  
Et du rêve adoré qui fuit et me délaisse ;  
Sur le flanc des coteaux promenant ma tristesse,  
Seul avec ma pensée et mes longs souvenirs,  
Je me rappelle et pleure en secret mes désirs  
Trompés, mes vœux déçus, mes menteuses chimères  
Et les avortements de mes heures amères ;  
Mais en pensant à toi, son immuable amour,  
Mon cœur, mon pauvre cœur bat comme au premier jour.  
Puisse-t-il dans la nuit d'une époque funeste  
Garder vivante en soi ton image céleste,  
Et conserver toujours, idéale beauté,  
Ton fantôme à défaut de la réalité !

Si tu n'es qu'une idée, une essence éternelle,  
Un esprit dédaigneux d'une forme charnelle  
Et qui, vivant ailleurs de lumière et d'accords,  
Ne sait rien de nos maux en ce monde des corps ;  
Parmi ces globes d'or fourmillant dans l'espace,

Dont le vol lumineux, invisible le jour,  
Se révèle la nuit à nos regards et passe,  
S'il en est un qui soit ton fortuné séjour,  
Si du divin éther habitante divine,  
Dans quelque pure étoile et du soleil voisine  
Tu vis, reçois là-haut, d'où l'amour m'est venu,  
Reçois de cette terre où toute joie est brève,  
S'exhalant jusqu'à toi sur les ailes du rêve,  
Reçois cet hymne en pleurs d'un amant inconnu.





XIX

*AU COMTE CHARLES PEPOLI*

(1826)

C E rêve aride et lourd qu'on appelle la vie,  
A quoi le passes-tu, mon Pepoli ? Comment  
Dépenses-tu les jours où le sort te convie ?  
Quel espoir mensonger te leurre en ce moment ?  
Où va ton cœur ? quel vœu l'absorbe sans partage ?  
De quel penser, de quel labeur triste ou joyeux  
Remplis-tu les loisirs que t'ont faits tes aïeux ?  
Loisirs longs à porter et pesant héritage !  
Toute vie est oiseuse, et la fatalité,  
Vil bétail, nous condamne à l'inutilité.  
Nos efforts, nos sueurs, nos travaux sont futiles,  
A moins d'un noble but qui les rende fertiles.  
Qu'il peine du cerveau, du cœur ou de la main,  
L'homme ne vaut qu'autant qu'il sert un beau dessein.  
Ce morne travailleur, humble enfant de la plèbe,

Qui va de l'aube au soir creusant, brisant la glèbe,  
Conduisant ses troupeaux ou soignant ses moissons,  
Que fait-il sous le ciel? Par toutes les saisons  
Il peine pour le vivre : une maigre pitance  
Est-elle donc le but de l'humaine existence?  
Lui que l'aube tranquille ou l'étoile du soir  
Voit toujours à sa tâche et jamais y surseoir,  
Tu peux le dire oisif, car l'existence, en somme,  
Fait d'un tel néant n'est d'aucun prix pour l'homme.  
La vie est inutile ! inutiles les jours  
Et les nuits du pilote, inutiles les veilles  
Du savant, les périls du soldat, les merveilles  
Filles de l'Industrie, inutiles toujours  
L'âpreté du marchand, l'or dont le juif rapace  
En rampant dans l'usure emplit sa carapace ;  
Car aucun d'eux ne peut par son or, ses labeurs,  
Ses veilles, ses périls, ses fièvres, ses ardeurs,  
Qu'il succombe ou survive à sa lutte acharnée,  
Aucun d'eux ici-bas, trompant la destinée,  
Pour lui, ni pour autrui, ni sa postérité,  
Ne peut te conquérir, belle Félicité,  
Unique et cher désir de la race mortelle !

Pendant pour remède à cet aigu tourment  
Du bonheur qui nous point et sans fin nous martèle,  
Bonheur où l'âme aspire et qui toujours lui ment,  
La nature inventa, — prévoyante nature !  
D'impérieux besoins dont l'aiguillon torture  
L'homme et lui fait sans cesse et partout un devoir

De vivre, d'en chercher les moyens, d'y pouvoir  
Par un labeur sans trêve, afin que la journée  
A d'absorbants travaux longuement enchaînée,  
Vide et pourtant remplie, offrît moins de loisir  
Au cœur pour s'oublier aux tourments du désir.

Des animaux ainsi la famille innombrable  
Que l'instinct du bonheur trompe et fait misérable,  
Comme nous le désir ; soumise aux mêmes lois  
Pour la vie, explorant et les airs et les bois,  
Et la plaine et les monts, en quête de pâture,  
Remplit le but fatal voulu par la nature ;  
Et moins que nous à plaindre en son double élément  
Broute et vole, erre et dort, et vit moins tristement.

Mais nous qui, sur autrui, de notre subsistance  
Nous reposons, vivant d'une libre existence,  
Nous avons à porter un lourd fardeau, celui  
Dont nul ne peut charger les épaules d'autrui,  
Dont rien n'exempte, à qui chaque âme est asservie :  
Il nous faut occuper et remplir notre vie !  
Cette nécessité rongearite aux dards cruels,  
Ni la pourpre, ni l'or des fastueux castels,  
Ni les nombreux troupeaux, ni les plaines fertiles,  
Ni la pompe des cours, ni les honneurs futiles,  
Rien n'en peut affranchir la race des mortels !  
Celui qui, fatigué des jours longs et stériles,  
Haïssant la lumière et détournant les yeux  
De la sérénité méprisante des cieus,

Si, navré de dégoût, son cœur ne se décide  
A hâter ses destins par le fer homicide,  
Celui-là cherche, armé de sa ténacité,  
Mille remèdes vains à l'active morsure  
Du désir âpre et sourd de la félicité;  
Remèdes impuissants à guérir sa blessure,  
A remplacer jamais, aujourd'hui ni demain,  
Le seul que la nature ait placé sous sa main!

Le soin des vêtements et de la chevelure,  
Le souci des chevaux à la fringante allure,  
Les courses, les paris, le cercle bien hanté,  
Les rendez-vous aux bois et dans les parcs, l'été,  
Les jeux et les repas, le bal, les promenades,  
Sous les balcons dorés les molles sérénades  
Par des ciels bleus semés d'astres épanouis,  
Occupent sa journée et remplissent ses nuits.  
D'aucun plaisir le sort complaisant ne le sèvre;  
Le sourire jamais n'est absent de sa lèvre;  
Mais, hélas! dans son cœur d'où l'espérance a fui,  
Spectre muet glaçant les fleurs de sa couronne,  
Lourd, solide, immobile ainsi qu'une colonne  
De diamant, debout, vit l'immortel Ennui!  
Rien ne peut l'ébranler, ni la force de l'âme,  
Ni la vigueur du corps, ni la voix de la femme  
Aimée, au timbre d'or, aux paroles de miel;  
Ni le regard tremblant et de langueur humide  
D'un œil noir, — cher regard ineffable et timide,  
Le seul bien qu'ici-bas puisse envier le ciel!

Peut de rêves divins où la douleur s'endort,  
Peupler sa solitude et la nuit de la mort!

Que ce bonheur te soit donné! que cette flamme  
Qui maintenant t'embrase et t'illumine l'âme,  
Te reste! et de la Muse un jour fasse de toi  
L'amant en cheveux blancs! Demeure ainsi!... Pour moi,  
Hélas! je sens déjà de la saison première  
Fuir les illusions et ces douces erreurs  
Dont le cher souvenir jusqu'à l'heure dernière  
Vivra, regret béni, dans ma mémoire en pleurs.

Quand l'âge pour jamais aura glacé mes veines,  
Glacé ce cœur que rien ne sait plus émouvoir,  
Ni les blancheurs du jour ni les pourpres du soir,  
Ni la tranquillité lumineuse des plaines,  
Ni le chant printanier de l'oiseau dans les bois,  
Ni la nuit étoilée aux ineffables voix,  
Ni la lune, vestale aux blanches mousselines,  
Errant pâle et pensive aux sommets des collines;  
Lorsque toute beauté dans la nature ou l'art  
Sera morte à mon cœur, muette à mon regard;  
Quand toute émotion, ou profonde ou légère,  
Me sera devenue à jamais étrangère;  
Alors contre moi-même implorant le secours  
De l'étude, cherchant à quel labeur austère  
Donner le reste ingrat et terne de mes jours,  
J'étudierai la vie et l'homme, le mystère  
De la création; cherchant la vérité

Je lui demanderai pourquoi l'humanité,  
Avide de bonheur, pour la souffrance est née;  
Vers quel but la conduit l'aveugle destinée;  
A qui profite ou plaît ce long cri de douleur  
Qui de la terre au ciel monte de notre cœur;  
D'où vient le mal raillant la bonté créatrice;  
Par quelle volonté sinistre et corruptrice  
Le juste saigne en proie aux griffes du pervers;  
Quel ordre et quelles lois règlent cet univers,  
Indéchiffrable énigme aux lettres toujours closes,  
Que, doctes louangeurs sachant tout adorer,  
Les sages à l'envi célèbrent dans leurs gloses,  
Qu'il me suffit à moi de plaindre et d'admirer.

Tels seront mes loisirs. — La vérité connue,  
Si triste qu'elle soit et si sombre, a son prix.  
Son souffle froid éteint l'espérance ingénue,  
Mais pour l'erreur en nous avive le mépris.  
Si ma sincérité du siècle est mal venue,  
Si mes doutes virils sont mal ou point compris,  
Je ne m'en plaindrai pas; car j'aurai de la gloire  
Étouffé dans mon sein le désir illusoire.  
La gloire!... Elle eut mon culte en mon fervent matin...  
Déesse et femme, elle est pour la chance opportune,  
Déesse plus aveugle encor que la fortune,  
Plus que l'amour aveugle et plus que le destin!





XX

*LA RÉSURRECTION*

(1829-1830)

DANS la fleur de mes jours, quand le riant mirage  
De l'avenir nous ment à l'horizon trompeur,  
J'ai cru que les chagrins si doux du premier âge,  
Pour n'y jamais renaître, étaient morts dans mon cœur.

Tendres chagrins, tristesse innocente et profonde,  
Désirs premiers, transports timides et jaloux,  
Voluptueux tourments, quoi que ce soit au monde,  
Si vivre c'est sentir, vous sentir nous est doux.

Que de pleurs, de sanglots ont gonflé ma poitrine,  
Répandant sur mon front le trouble et la pâleur,  
Quand à mon cœur sevré d'une angoisse divine  
Pour la première fois a manqué la douleur!

Quand je n'ai plus senti battre à ma tempe aride  
Cette ardeur par qui l'homme ose à tout aspirer,  
Quand l'amour s'exila, laissant mon âme vide,  
Et que mon sein durci cessa de soupirer,

Je pleurai sur ma vie inerte et dépouillée,  
Sur la terre stérile et froide désormais,  
Où de mes hauts espoirs la fleur s'est effeuillée,  
Et qu'un hiver sans fin enveloppe à jamais.

Le jour était désert pour moi, la nuit plus noire,  
Les cieus étaient voilés d'un nuage éternel,  
La lune était éteinte, et, dans leur douce gloire,  
Éteintes pour mes yeux les étoiles du ciel.

La source se révèle à travers les fissures  
Du roc; ainsi les pleurs trahissent notre émoi :  
C'était l'ancien amour aux vivaces morsures ;  
Mon cœur vivait encore et gémissait en moi.

Mon esprit, délaissé des chimères chéries,  
Vers elles demandait à reprendre l'essor ;  
Du passé le présent pleurait les rêveries,  
Et ma tristesse était de la douleur encor.

Puis s'éteignit enfin ce reste de souffrance :  
Sève, âme et cœur, en moi tout sembla s'endormir,  
Et, comme anéanti, dans ma désespérance  
Il ne me resta plus la force de gémir.

Tel je fus, et combien dissemblable à moi-même !  
Moi qui naguère encore, ivre d'illusions,  
Dans mes veines battant d'une fièvre suprême  
Sentais courir le feu des nobles passions.

La rapide hirondelle, autour de ma fenêtre,  
De son cri, de son vol au léger frôlement  
Disant la bien-venue au jour qui vient de naître,  
Ne pouvait m'éveiller de mon accablement ;

Ni la cloche du soir, dont l'airain monotone  
Vibrant grave et profond dans l'air silencieux,  
Ni le soleil noyant les pâleurs de l'automne  
Dans la pourpre et dans l'or de ses lointains adieux.

En vain sur la vallée et le velours des mousses  
L'étoile de Vénus répandait ses clartés ;  
En vain le rossignol de ses plaintes si douces  
Attendrissait la nuit et les bois enchantés ;

Rien ne touchait mon cœur ! Et vous, flamme et caresse  
Des yeux, vous de l'amour voluptueux éveil ;  
Main blanche s'offrant nue à la main qui la presse,  
Vous ne pouviez plus rien contre mon dur sommeil.

Sevré de tout bonheur, morne, à tout insensible,  
Triste, mais non troublé, dans sa tranquillité  
Froide et vide, mon cœur à mon front impassible  
Avait mis sa tristesse et sa sérénité.

De tout rassasiée et de rien assouvie,  
Mon âme se taisait, muette aux coups du sort :  
J'aurais désiré voir le terme de ma vie,  
Mais le désir lui-même en mon sein était mort.

Pareil au cours stérile et froid de la vieillesse,  
Pareil à l'eau qui va sans but, sans horizon,  
Dans un lit sans ombrage et que l'oiseau délaisse,  
Tel s'écoulait l'avril de ma verte saison.

Ainsi tu les passais, tes heures misérables,  
Ainsi, mon pauvre cœur, tu les perdais, tes jours,  
Ces jours si fugitifs, ces jours irréparables,  
Que le ciel nous mesure et si prompts et si courts !

Et voici qu'une voix me réveille et m'appelle,  
M'arrachant à la nuit du sommeil oublieux.  
D'où me vient aujourd'hui cette vertu nouvelle  
Rendant l'âme à mes sens, la lumière à mes yeux ?

Tendres tressaillements, illusions heureuses,  
Rêves qui fleurissiez mon printemps embaumé,  
Ce cœur qu'avaient glacé les heures ténébreuses,  
Ne vous était donc pas et pour toujours fermé !

Êtes-vous cette unique et divine lumière  
Qui brilla sur mes jours d'autrefois ? Êtes-vous  
Mes pensers, mes amours, la tendresse première  
Qui m'a fait des bonheurs si poignants et si doux ?

Partout où vont mes yeux, vers le ciel qui flamboie,  
Vers la mer, vers la plaine herbeuse et tout en fleur,  
D'un monde retrouvé tout m'apporte une joie,  
Tout m'exhale un plaisir, m'éveille une douleur.

Tout recommence à vivre en moi, le bois, la plage,  
La montagne, le vent, l'azur, l'horizon clair ;  
La source au flanc du roc, l'oiseau dans le feuillage  
Me parle, avec moi parle et s'entretient la mer.

Après l'aridité des jours, des lieux sans charmes,  
Après l'oubli profond où je gisais plongé,  
Quel pouvoir tout à coup me rend le don des larmes ?  
Comment à mes regards ce monde est-il changé ?

Peut-être, ô pauvre cœur, pour leurrer ta souffrance,  
L'espoir te sourit-il, lui qui sourit toujours !  
Ah ! je ne verrai plus ton visage, Espérance,  
Et tel qu'il m'apparut au matin de mes jours !

La nature en partage, à ses fins attentive,  
Beaux rêves, m'a doté de l'éternel désir ;  
Inextinguible don, cette vertu native,  
Le malheur, les chagrins auront pu l'assoupir,

Ils ne l'ont pas éteinte en moi ; la destinée  
Ne l'a pas vaincue, à tout elle a résisté,  
A l'abandon, aux deuils, à la haine acharnée,  
Même à tes démentis, triste Réalité !

Je sais combien de vous la vie, hélas ! diffère,  
Beaux rêves qu'ont déçus l'amour et l'amitié.  
Je sais qu'indifférente à l'humaine misère,  
La nature est aveugle et sourde et sans pitié.

Je sais que le bonheur n'est pas son but, mais l'être :  
Perpétuer la vie est son fatal labeur.  
Mère, elle n'a souci pour ceux qu'elle fait naître  
Que de garder en nous sa proie à la douleur !

Je sais que du malheur la vue est importune,  
Que l'homme en butte à l'homme et du sort poursuivi  
N'intéresse personne, et que dans l'infortune  
Son semblable le fuit et le raille à l'envi.

Je sais que dans ce siècle infime, le génie,  
Non moins que la vertu, vit et meurt méconnu,  
Et qu'aux nobles efforts d'une auguste agonie,  
O gloire ! est refusé ton laurier pauvre et nu.

Et vous, regards brillants et troublants, vive flamme,  
Je sais que votre éclat est faux, et que le jour  
Qui luit en vous, rayon menteur, clarté sans âme,  
N'est pas le feu vivant attisé par l'amour.

L'amour ! Il ne bat pas dans ces blanches poitrines !  
Là ne vit pas du bien l'ineffable tourment !  
Là n'est pas le foyer des tortures divines !  
Là brillent les splendeurs mortes du diamant !

Elles se font un jeu cruel et sacrilège  
Des maux dont sont brûlés les généreux esprits !  
L'idéale chaleur ne fond pas cette neige,  
Et d'un céleste feu le dédain est le prix !

Et pourtant je renais, je vois, je me réveille,  
Je sens revivre en moi les défuntes erreurs.  
O résurrection ! mon âme s'émerveille  
De battre encor d'espoir vers les mêmes douleurs.

De toi seul, ô mon cœur, vient ce souffle suprême,  
Cette native ardeur que je crus morte en moi.  
C'est par toi que je souffre et c'est par toi que j'aime :  
Joie et pleurs, toute vie, ô mon cœur, vient de toi !

L'homme est le vain jouet d'une immense imposture,  
Je le sens ! tout nous mène à l'Infélicité !  
Jour après jour, tout manque à l'âme haute et pure,  
La terre, le destin, le monde, la beauté !

Mais puisque toi, tu vis, cœur trois fois misérable !  
Puisque tu peux encor sentir et désirer,  
Ma voix ne dira pas cet Être inexorable  
A qui je dois le don amer de respirer.





XXI

*A SILVIA*

(1831)

**T**E souvent-il encor, te souvent-il, Silvie,  
De ces jours printaniers de ta terrestre vie,  
Où, dans tes yeux rieurs et furtifs, la beauté  
Resplendissait, auguste et candide clarté !  
Jours où tu franchissais, et pensive, et joyeuse,  
Le seuil semé de fleurs de la jeunesse heureuse ?

Les paisibles maisons, les sentiers d'alentour,  
De tes chansons d'oiseau résonnaient tout le jour,  
Lorsque assise, appliquée à des travaux d'aiguille,  
Tu berçais de ta voix tes vœux de jeune fille,  
Heureuse de la vie et du vague avenir

Qu'évoquait ton esprit vierge de souvenir.  
Mai de fleurs embaumait tes heures fortunées,  
Et tu passais ainsi, chantante, tes journées.

Moi, laissant là parfois mes livres studieux,  
Mes écrits, cher labeur, culte mystérieux  
A qui je consacrais le meilleur de mon âge,  
De la terrasse au loin dominant le village,  
Songeur, tendant l'oreille au son clair de ta voix,  
Au froissement léger des tissus sous tes doigts,  
Je regardais le ciel serein et la campagne,  
Les jardins, les sentiers par le soleil dorés,  
Les horizons fuyants aux lointains azurés,  
Et, d'un côté la mer, de l'autre, la montagne...  
Aucune langue humaine, en ses plus doux accords,  
Ne dirait ce qu'en moi je ressentais alors.

Quels pensers, quels espoirs, oh ! quels chœurs d'allégresse,  
Silvié, en nous chantaient leur virgine ivresse !  
Sous quel suave aspect, en ce riant matin,  
S'offraient à nos regards la vie et le destin !  
Et ces espoirs si beaux, quand je me les rappelle,  
Font plus noir le présent : d'une nuit éternelle  
Je me sens envahi ; triste jusqu'à la mort,  
Triste, je me reprends à gémir sur mon sort.  
O nature marâtre ! ô mère d'imposture !  
Tes promesses, pourquoi les trahis-tu, nature ?  
Pourquoi nous berces-tu de rêves décevants ?  
Quel bonheur peux-tu prendre à tromper tes enfants ?

Et toi, Silvie, avant que par l'hiver flétrie,  
Sans sève s'affaissât l'herbe de la prairie,  
D'un mal secret minée, et comme un tendre lys  
Dans sa racine atteint, tu languis et pâlis,  
Et, douce, tu mourus. Aux baisers de l'aurore,  
Tu n'as pas vu la fleur de ton printemps éclore ;  
Et la chaste louange, autour de ta beauté,  
D'un murmure flatteur accueillant au passage  
Ta noire chevelure et ton charmant visage,  
Et ton grand œil placide au regard velouté,  
N'a pas ému ton cœur ; et dans les jours de fête,  
Fraîche et de blanc vêtue et des fleurs sur la tête,  
Tu n'as point, au coucher d'un clair soleil d'été  
Dorant de ses rayons la mer et les campagnes,  
Causé d'amour avec tes rieuses compagnes.

Bientôt aussi mourut mon rêve de bonheur,  
Le seul bonheur que l'homme en ce monde connaisse !  
Comme à toi, les destins m'ont ravi la jeunesse ;  
L'espérance avec toi s'éteignit dans mon cœur.  
Comme tu passas vite, ô ma fleur adorée !  
O de mon premier âge espérance pleurée !  
Le voilà donc ce monde ! et voilà ces plaisirs,  
Cet amour, ces travaux, ces rêves, ces désirs  
Qu'un jour pour nous devait réaliser la vie !  
Et voilà donc quels fruits amers, ô ma Silvie,  
Nous gardaient ces espoirs si chèrement couvés,  
Ces rêves que nos cœurs ensemble avaient rêvés !  
Et voilà donc le sort de la race mortelle !

Quand la réalité fatidique et cruelle  
Allait se révéler à tes yeux, tu tombas,  
O vierge! et de la main tu me montrais là-bas  
Où monte des cyprès la flèche toujours verte,  
La froide Mort debout sur une tombe ouverte.





XXII

*LES SOUVENIRS*

(1829-1830)

O constellation radieuse de l'Ourse,  
Astres qui dans l'azur poursuivez votre course,  
Je viens, comme autrefois, vous voir du haut du ciel  
Briller sur les gazons du jardin paternel,  
Vous regarder, debout à la même fenêtre  
De l'antique demeure où le sort m'a fait naître,  
Où je ne croyais pas encore revenir,  
Beaux astres, avec vous, muet m'entretenir ;  
Où jeune et de la vie interrogeant les voies,  
Enfant songeur, j'ai vu finir toutes mes joies.

Quels pensers, quels désirs, quels rêves enchantés  
M'allumaient dans l'esprit vos sublimes clartés,  
Quand sur un tertre assis, je passais mes soirées  
A regarder là-haut vos lumières sacrées,  
A suivre dans son vol le songe aux ailes d'or  
Qui vers vous de mon âme exhalait son essor,

Écoutant dans la nuit dont la paix m'accompagne,  
La voix de la rainette à travers la campagne.  
Le ver luisant errait, étoilant le gazon,  
La charmille et la haie en fleur et le buisson.  
Les murmures du vent emplissaient les allées  
Et berçaient le silence où dormaient les vallées.  
Là-bas, dans la forêt, j'entendais vaguement  
Des cyprès toujours verts le long gémissément ;  
Et sous le toit natal aux coutumes rustiques  
Les voix, les pas, les bruits des travaux domestiques.  
Quels infinis pensers, quels songes merveilleux  
Me dilataient le cœur et m'enivraient les yeux,  
Au vapoureux aspect de cette mer lointaine,  
De ces monts azurés dont la tête hautaine  
Profile à l'horizon sur un fond de saphir,  
Qu'on découvre d'ici, que j'espérais franchir,  
Évoquant au delà quelque terre promise,  
Plage mystérieuse à mes bonheurs acquise.  
J'ignorais quels bonheurs me réservait le sort !  
Depuis, je les aurais tous donnés pour la mort !

Et rien ne me disait alors que ma jeunesse  
S'effeuillerait stérile, inerte, sans tendresse  
Dans cet obscur village où je suis né, parmi  
Ce peuple inculte et rude et qui m'est ennemi,  
Qui m'évite ou me suit de son regard hostile ;  
Non qu'il me porte envie : il me juge inutile.  
Lettres, sciences, arts, pour lui mots incompris,  
Sont un risible objet de risibles mépris !

Dans ses instincts haineux et lourds, il imagine  
Chez moi l'étroit orgueil de race et d'origine.  
En lui non moins qu'en moi plaignant l'humanité,  
A de plus hauts dédains j'ai haussé ma fierté.  
Ainsi s'en vont, hélas ! mes traînantes journées  
A l'oisiveté morne, à l'oubli condamnées.  
En moi-même isolé, sans but et sans amours,  
Comme une eau sans issue ainsi coulent mes jours.  
Dans cette solitude ingrate et ce silence  
Où je sens sous mes pas sourdre la malveillance,  
Malgré moi mon esprit s'irrite, et dans mon cœur  
S'amassent lentement l'amertume et l'aigreur.  
Ici l'hostilité jour à jour ressentie,  
Éteint tous mes élans natifs de sympathie ;  
L'homme, et la vie, et tout me devient odieux,  
Grâce au bétail humain qui broute sous mes yeux !  
Et cependant les jours bénis de la jeunesse  
S'en vont, ce temps béni de l'idéale ivresse,  
Ce temps plus précieux cent fois que le laurier  
Dont la gloire aux doigts d'or ceint un front printanier ;  
Ce temps plus précieux que la pure lumière  
Du jour, plus que la vie et la nature entière !  
Et je le perds, hélas ! je le perds sans retour  
Dans le néant amer de cet amer séjour !  
Et je te perds, la nuit dans l'âme, au cœur la ride,  
O fleur, unique fleur de cette vie aride !

Sur le bourg endormi l'horloge de la tour  
Tinte, le son expire et renaît tour à tour.

Je m'en souviens, ce son qu'ici la brise envoie  
Jadis me consolait, quand je veillais en proie  
A mes terreurs d'enfant, seul dans l'obscurité,  
Soupirant vers le jour et sa blanche clarté.  
Ce que je vois, ce que j'entends ici, réveille  
En moi de mon matin, de mon aube vermeille  
Un éblouissement que rien n'a pu ternir.  
De tout monte un parfum, sort un doux souvenir,  
Doux par lui seul, hélas ! car la douleur présente  
Mêle son amertume à la douceur absente :  
Tristesse d'aujourd'hui, vains regrets du passé,  
Et puis ce mot : « Je fus », fatidique et glacé !...  
Cette terrasse-là, vers le couchant tournée,  
Ces vieux murs où sourit, peinture surannée,  
Un clair soleil d'été dorant toits et coteaux,  
Et campagne déserte où paissent des troupeaux,  
Remplissaient mes loisirs d'une gaieté sereine,  
Lorsque l'illusion, ma muse et souveraine,  
Enchantait mes candeurs et, me suivant partout,  
Me parlait à l'oreille à mes côtés debout.  
Par les jours gris d'hiver, dans ces salles antiques  
Dont la bise fouettait les vitrages gothiques,  
Au reflet blanc et mat d'un firmament neigeux,  
Enfant, ont retenti mes bonds, mes cris, mes jeux,  
A l'âge où le mystère amer et noir des choses  
Se montre à nous fleuri de myrtes et de roses.  
L'adolescent alors, comme un candide amant  
Qui, dans le chaste orgueil d'un chaste enivrement,  
D'un long regard d'amour contemple sa maîtresse,

Au seuil de cette vie et brillante et traîtresse,  
L'adolescent l'admire et, dans sa pureté,  
De son rêve idéal lui prête la beauté.

O de mes jours premiers éblouissants mensonges,  
Rêves, illusions, belles erreurs, beaux songes,  
Dans mes direx toujours, toujours je vous reviens !  
O mes espoirs déçus, comme à vous j'appartiens !  
Malgré l'âge et le temps, la vie et ses souffrances,  
Comme à vous je reviens, premières espérances !  
Fantômes, je le sais, la gloire et les honneurs !  
Fantômes, les plaisirs, les biens, tous les bonheurs !  
L'amour, — déception ! La volupté, — chimère !  
Arbre sans fruits la vie ! inutile misère !...  
Mais bien que vide et nul soit mon lot sous le ciel,  
Bien qu'obscur et désert soit mon sentier mortel,  
A voir le peu que vaut l'ambition commune,  
Je ne regrette rien des dons de la fortune.  
Et je repense à vous, ô mes anciens espoirs,  
Mirages disparus de mes horizons noirs,  
Imaginations à jamais consolantes !  
Puis, regardant ma vie aux heures si dolentes,  
Ma vie humiliée à qui rien n'a souri,  
Je songe amèrement, de mes rêves guéri,  
Que de tous ces espoirs brillant d'un feu céleste,  
La mort, la froide mort est le seul qui me reste !  
Mon cœur saigne et je vois, inerte et sans ressort,  
Que rien ne me saurait consoler de mon sort !  
Et lorsque cette mort si souvent appelée

Debout à mon chevet, froide et de blanc voilée,  
Sera venue enfin, terminant mes douleurs,  
Cloue d'un doigt glacé mes paupières en pleurs ;  
Quand la terre, à mes yeux désormais étrangère,  
Pour moi s'effacera comme une ombre légère ;  
Quand mes regards troublés verront s'évanouir  
Pour jamais le passé, le présent, l'avenir ;  
Alors certainement mon âme en proie aux transes  
De vous se souviendra, mes jeunes espérances !  
Et vous m'apparaîtrez belles comme autrefois.  
Me souriant encore et me parlant sans voix,  
Vous reviendrez me dire, ô vision sereine,  
Que ma vie ici-bas fut inutile et vaine,  
Et d'un dernier regret mêler stérilement  
Le fiel à la douceur de mon dernier moment.

Déjà dans les premiers troubles du premier âge,  
Sans force pour porter l'intérieur orage,  
Angoisses et désirs, et déjà las des jours,  
J'ai souvent appelé la mort à mon secours.  
Assis là sur la pierre, au-dessus de la source  
Dont l'écume d'argent révèle au loin la course,  
Longuement je songeais à finir dans ses eaux  
Mes rêves, mes chagrins, mes espoirs et mes maux.  
Puis, miné d'un mal sourd, mal indéfinissable,  
Mis en danger de mort, je sentais, misérable,  
Le regret de la vie en moi sourdre et gémir,  
Et je pleurais, transfuge à mon premier désir,  
Sous un faix de langueur ma jeunesse meurtrie,

Et de mes pauvres jours la fleur si tôt flétrie.  
Et souvent dans la nuit, aux rêveuses lueurs  
De ma lampe, accoudé sur mon lit de douleurs,  
Dans la langue des vers exhalant ma souffrance,  
Je me plaignais au ciel, à la nuit, au silence  
De la fragilité si brève de mes ans.  
Regrettant d'un bonheur possible les présents,  
Je chantais à la vie, au milieu des ténèbres,  
Mon adieu douloureux en des rimes funèbres.

En face de la mort qui pour tous doit venir,  
Qui peut sans soupiner de vous se souvenir,  
O saison radieuse aux fleurs si peu durables,  
O jeunesse ! ô printemps ! beaux jours inénarrables,  
Quand la vierge sourit au jeune homme enivré !  
Candide et fier, il va de ses vingt ans paré ;  
Et, sommeillante encore ou clémente, l'envie  
Se tait ; le monde même, ô fortune inouïe !  
Lui tend la main, pour lui prodigue de faveurs,  
S'empresse à ses désirs, excuse ses erreurs,  
Aiguillonne aux succès son audace ingénue,  
Et, fêtant ici-bas sa nouvelle venue,  
Et saluant son front qu'étoile le bonheur,  
Partout l'accueille en maître et l'acclame en seigneur !  
Brillants comme l'éclair et non moins éphémères,  
O beaux jours fugitifs, suivis d'heures amères,  
Comme vous passez vite ! Et qui donc sous le ciel  
Peut se dire ignorant le malheur ! quel mortel  
Oserait se vanter de ne le point connaître,

Si cette saison-là qui ne doit plus renaître,  
Sa brillante saison est close ; si pour lui  
Ce temps béni, ce temps si beau, si cher a fui ;  
Si rêve, espoir, bonheur, tout ce que l'aube apporte,  
Est à jamais éteint ! si sa jeunesse est morte !

O Nérine, ces lieux si radieux jadis,  
Dont ta présence alors faisait un paradis,  
Ils me parlent aussi de toi !... De ma pensée  
Tu n'es jamais sortie, ô ma joie effacée !  
Où donc es-tu ? Qui peut ailleurs te retenir ?  
Rien ici, rien de toi, hormis ton souvenir !  
La terre où se leva ton aube virginale,  
Elle ne te voit plus, cette terre natale !  
La fenêtre est déserte où tu venais t'asseoir  
Dans la blanche clarté de l'étoile du soir.  
L'étoile y brille encore, et toi, tu t'es éteinte !  
Où donc es-tu ? J'entends de la cloche qui tinte  
Le son vague et lointain vibrer comme autrefois ;  
Dans l'air silencieux je n'entends plus ta voix,  
Cette voix dont la note, et fraîche et cristalline,  
Sur l'aile de la brise errant par la colline,  
Par les bois, les jardins que mai vient embellir,  
M'arrivait enivrante et me faisait pâlir.  
Autre temps !... Tu n'es plus ! Mon âme est solitaire.  
A d'autres maintenant de fouler cette terre,  
De marcher après nous sur ces coteaux fleuris,  
De s'y perdre à leur tour en des rêves chéris  
Et d'y cueillir le miel de l'éternel mensonge !

Pour toi du moins la vie eut l'éclat d'un beau songe :  
Tu l'auras traversée en dansant, en chantant ;  
La joie étincelait sur ton front éclatant,  
L'imagination crédule du jeune âge,  
Le confiant espoir éclairaient ton visage  
D'une flamme divine, au moment où le sort  
L'éteignit, te plongeant dans la nuit de la mort.  
O disparition subite ! ô destinée !  
Partir sans avoir vu sa verte matinée !  
Se faner dans sa fleur et dès son premier jour !...  
O Nérine ! en mon cœur vit mon ancien amour.  
S'il m'arrive parfois d'aller à quelque fête,  
Je dis : « Un frais rameau de lilas sur la tête,  
Nérine n'y va plus ! » Quand revient le printemps,  
Quand aux jeunes beautés l'essaim des jeunes gens  
Vole offrir empressé, le jour aux promenades,  
Le soir sous les balcons, bouquets et sérénades,  
Je me dis : « Pour Nérine, en son lit de gazon,  
Ne revient plus des fleurs la charmante saison ;  
Pour elle plus d'amour, plus de chants, plus de joie ! »  
Les bois, les monts, l'azur où le soleil flamboie,  
Toi, tu ne les vois plus, mon éternel soupir !  
Tu n'es plus ! tu n'es plus ! Rien ne peut assoupir  
Mon chagrin : il me suit par les bois, sur les grèves,  
En tous lieux, compagnon familier de mes rêves,  
Réveillant du passé les tendres sentiments,  
Et de mon triste cœur les tristes battements.





XXIII

*CHANT NOCTURNE*

*D'UN BERGER NOMADE DE L'ASIE*

(1831)

QUE fais-tu dans le ciel, blanche et silencieuse,  
O lune! que fais-tu, lune mystérieuse?  
Tu te lèves le soir, et, glissant dans les airs,  
De ce monde tu vas contemplant les déserts;  
Et quand le jour paraît, suspendant ton voyage,  
Tu te couches, ô lune, et dors dans un nuage.  
N'es-tu pas lasse enfin, dans l'éther où tu cours,  
Par les mêmes sentiers de repasser toujours?  
N'es-tu pas fatiguée, ô blanche pèlerine,  
De regarder toujours la plaine et la colline?

Et l'ennui de revoir toujours les mêmes lieux,  
Comme à nous ici-bas, te vient-il dans les cieux?  
Oui, du pâtre la vie à ta vie est pareille :  
Aux premières blancheurs de l'aube il se réveille ;  
Au loin dans la campagne il conduit ses troupeaux  
Par les mêmes vallons, par les mêmes prairies ;  
Ne voit jamais que bois, sources, herbes fleuries,  
Et se couche le soir respirant le repos.  
Dis-moi, lune, à quoi sert du pâtre l'existence?  
A quoi te sert ta vie? En ce vaste silence,  
Vers quel but allons-nous, l'homme ici, l'astre au ciel?  
Où va ma course? où va ton voyage éternel?

Un malheureux vieillard, blanchi par les années,  
Sans chaussure, vêtu de sordides haillons,  
Les épaules sous un fardeau lourd inclinées,  
A travers monts s'en va, s'en va par les vallons.  
Parmi les rocs aigus, les roches calcinées,  
La broussaille et la ronce et les sables profonds,  
Au vent, à la tempête, et quand l'heure est brûlante,  
Et quand il gèle, il suit sa marche chancelante.  
Il s'efforce et s'essouffle, et, toujours haletant,  
Il franchit le marais, le torrent et l'étang.  
Il tombe, il se relève, et, repris de courage,  
Sans halte, sans repos, sanglant et mutilé,  
Par tous les éléments hostiles flagellé,  
Il va sans cesse, il va se hâtant sous l'orage,  
Jusqu'à ce qu'il arrive où tout doit aboutir :  
Un abîme sans fond ouvert pour l'engloutir.

Il y plonge, et le gouffre à la bouche fatale  
Se refermant sur son néant enseveli,  
De sa grande misère il trouve enfin l'oubli...  
Telle est la vie humaine, ô lune virginale!

L'homme naît pour souffrir. Un cri, cri de douleur,  
Est son premier salut au monde; sa naissance  
Est un risque de mort; sa morbide pâleur  
Contre le sort déjà trahit son impuissance.  
Père et mère à l'envi, berçant l'infortuné,  
Semblent le consoler du malheur d'être né.  
Il grandit. Tous les deux de soins et de tendresse  
L'entourent, s'efforçant de réjouir son cœur,  
De lui faire oublier quelle amère détresse  
Lui garde l'avenir, — l'avenir le meilleur!  
Voilà tout ce que peut pour sa progéniture  
L'être créé qui crée une autre créature.  
Mais pourquoi mettre au monde un être, notre amour,  
S'il faut le consoler de nous devoir le jour?  
Si la vie est un mal où l'instinct seul convie,  
De notre fait pourquoi perpétuer la vie?  
Tel est le sort de l'homme, ô lune, astre clément,  
Qui m'écoutes pensive au fond du firmament;  
Mais t'en parler, pourquoi? toi, tu n'es pas mortelle,  
Et ma plainte nocturne en quoi t'importe-t-elle!

Cependant, voyageuse éternelle des cieux,  
Pâle sœur du soleil, astre mystérieux,  
Peut-être comprends-tu ce qu'est cette existence

Terrestre, la raison de nos maux, la constance  
De nos douleurs, la fin où tout doit concourir :  
Peut-être comprends-tu ce que c'est que mourir.  
Mourir! de toute vie effacement suprême!  
Inéluctable fin de l'être! noir problème!  
Peut-être en connais-tu, dans la sphère où tu luis,  
Le mot, lune! astre cher, compagne de mes nuits.  
Certainement tu sais l'obscur pourquoi des choses :  
Du matin et du soir, de la marche des jours  
Et des saisons, tu sais certainement les causes.  
Quand revient le printemps, tu sais à quels amours  
Il sourit; à quoi sert l'été, la tiède automne,  
Des neiges de l'hiver la chute monotone;  
De mille et mille faits le voile t'est léger  
Qui reste impénétrable aux regards du berger.  
Souvent quand je te vois, immobile et songeuse,  
T'arrêter au-dessus de cette plaine herbeuse,  
Dont le vert horizon confine au bleu du ciel;  
Ou me suivre, éclairant mon troupeau fraternel,  
Qui vague à mes côtés et pas à pas chemine;  
Quand je vois dans l'azur que leur gerbe illumine,  
Ces millions de feux, diamants de l'éther,  
Plus nombreux que les grains de sable de la mer,  
Je me dis : « A quoi bon ces essaims de lumières,  
Dans l'espace sans fond brillantes fourmières?  
Pourquoi cet infini, cette sérénité?  
Et moi, que suis-je au sein de cette immensité? »  
Ainsi, je m'inquiète en moi-même des choses  
De l'univers, du sens de leurs métamorphoses;

De tant d'activité, de tant de mouvement  
Sur ce globe terrestre et sous le firmament ;  
De l'immense nature aux êtres innombrables,  
Heureux là-haut, peut-être, ici-bas misérables,  
Se mouvant sans relâche, hôtes mystérieux,  
Pour revenir toujours, toujours aux mêmes lieux !  
Je n'en puis deviner la raison éternelle ;  
Mais toi, tu la connais, lune, jeune immortelle !  
Pour moi, ce que je sens, pâtre au sol enchaîné,  
C'est qu'un autre être humain, à naître ou déjà né,  
De ma lourde existence et de ce dur voyage  
Où je marche courbé sous mon destin fatal,  
Saura peut-être un jour tirer quelque avantage ;  
Mais à coup sûr pour moi cette vie est un mal.

O mon heureux troupeau, que je te porte envie !  
Tu parais ignorer ta misère. La vie  
T'est moins lourde à porter qu'à moi. Par le chemin  
Tu vas libre de soins. Tu vis ton jour. Demain  
Ne t'inquiète pas. Si quelque obstacle louche  
Survient, dont tout à coup ton instinct s'effarouche,  
Si quelque effroi subit te prend, si dans les airs  
Soudain la foudre éclate et t'aveugle d'éclairs,  
Ces peurs, ces accidents, bientôt tu les oublies,  
Et, bornant ton désir à ton court horizon,  
Tu n'as pas mes dégoûts ni mes mélancolies.  
Quand tu t'étends à l'ombre et sur le frais gazon,  
Tu goûtes le bonheur que veut ta destinée,  
Et tu passes ainsi de longs jours dans l'année.

Moi, lorsque à tes côtés sur l'herbe je m'assieds  
Muet, te regardant ruminer à mes pieds,  
L'ennui vient m'assaillir. Sa sourde inquiétude  
En moi semble grandir avec la solitude.  
Morne et las, le sommeil me referait dispos,  
Mais je ne puis trouver même ainsi le repos.  
Et je n'ai cependant aucun sujet de peine;  
Je ne souhaite rien; ma vie est simple et pleine.  
Si le plaisir est grand que tu goûtes couché  
Sur l'herbe, et quelle en est la source et la nature,  
Je l'ignore; le sens m'en demeure caché.  
Mais partageant ton sort, nomade créature,  
Quand je te vois si calme à mes pieds, tes grands yeux  
Clos d'aise, ô mon troupeau, je dois te croire heureux.  
Si tu pouvais parler, tu me dirais peut-être  
Pourquoi chaque animal trouve un si grand bien-être  
Dans le repos, quand moi, troublé d'un vain désir,  
Jusque dans le repos, l'ennui vient me saisir.

Des ailes! si j'avais comme l'oiseau des ailes  
Pour franchir de l'éther les steppes éternelles,  
Pour compter dans l'azur les astres radieux!  
Ou comme le tonnerre errant de cime en cime,  
Si je pouvais du haut de quelque pic sublime,  
Voir les jours se lever dans l'air silencieux,  
Voir les étoiles d'or pâlir l'une après l'une,  
Peut-être, mon troupeau, serais-je plus heureux,  
Peut-être plus heureux serais-je, ô blanche lune!

Peut-être aussi, peut-être en proie au sombre ennui,  
Mon esprit en sondant ainsi le sort d'autrui,  
Erre-t-il loin du vrai. Dans la pourpre ou la crèche  
Dans un berceau soyeux ou sur la paille sèche,  
Peut-être en quelque état qu'on soit, le jour natal  
Pour tout être en ce monde est-il un jour fatal!





XXIV

*LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE*

(1831)

L'ORAGE est dissipé. J'entends sous les rameaux  
Se réjouir le vol et le chœur des oiseaux.  
La poule, sur la route, au milieu du village  
Retourne et, picorant, reedit son caquetage.  
Une vive clarté là-bas, vers le couchant,  
Éclate dans l'azur et, partout s'épanchant,  
Inonde le vallon et dore la montagne ;  
Émergeant de la brume, apparaît la campagne  
Toute blonde d'épis ; le fleuve étincelant  
Traverse la vallée en son cours indolent.

Tout cœur se réjouit ; l'air est plein de clémence ;

Le bruit renaît partout, le travail recommence,  
L'artisan sur sa porte et son ouvrage en main  
Regarde en fredonnant l'azur clair et serein.  
La ménagère alerte et prompte dans son zèle  
Se hâte et va dehors recueillir l'eau nouvelle  
De la pluie, et là-bas, de sentier en sentier,  
On entend l'herbager et son cri familier.

Or, voici le soleil riant sur les collines,  
Les prés et les villaïx aux berceaux d'aubépines.  
On rouvre la terrasse, on rouvre le balcon,  
On rouvre la fenêtre aux blanches mousselines.  
Sur la route pierreuse et longeant le vallon  
Court un bruit cadencé de légères clochettes.  
Vers l'horizon baigné d'or pâle et de carmin,  
Rouliers et voyageurs, berlines et charrettes,  
Par l'orage arrêtés, ont repris leur chemin.

Et toute âme est en joie, et la vie à cette heure  
Semble à l'homme et plus belle et plus douce et meilleure.  
Plein d'une ardeur nouvelle il reprend ses travaux;  
Échappé du danger, sorti de la tempête,  
Aux luttes de la vie il sourit et s'apprête :  
Quand plus qu'à ce moment oublia-t-il ses maux ?  
Il goûte ce bonheur né de son épouvante,  
De sa terreur passée en face de la mort,  
Alors qu'enveloppé de la fureur vivante  
Des éléments, jouet misérable du sort,  
Secoué des frissons de l'angoisse suprême,

Dans sa lourde stupeur, tremblant, muet et blême,  
Il entendait rugir, à sa perte acharnés,  
Et la foudre et la nue et les vents déchaînés!

Et ce sont là tes dons, ô courtoise nature!  
Et voilà tes bienfaits au troupeau des humains!...  
Sortir de la douleur, survivre à sa torture  
Pour l'homme est le plaisir; prodigue, à pleines mains  
Tu lui verses les maux; sa joie est une trêve,  
Trêve dont la durée, hélas! est toujours brève.  
Les deuils et les chagrins fleurissent sous ses pas,  
Mais de l'espoir pour lui le fruit ne mûrit pas.  
Et n'est-ce pas déjà beaucoup que l'espérance  
Et le plaisir pour nous naissent de la souffrance!...  
O race des mortels! ô race chère aux dieux!  
Heureuse, après l'orage aux assauts furieux,  
Qu'on te laisse reprendre haleine! trop heureuse,  
Dans tes luttes sans but, que la mort généreuse  
Vienne, prenant enfin pitié de tes labeurs,  
Te guérir de la vie et de tous tes bonheurs!





XXV

*LE SAMEDI AU VILLAGE*

(1831)

**A**u coucher du soleil, la fillette au village  
Revient des champs avec son vert fardeau d'herbage.  
De fraîches fleurs des bois elle tient à la main  
Un agreste bouquet, dont elle veut demain,  
Jour de fête, parer son front et son corsage :  
Un sourire songeur éclaire son visage.  
La bonne vieille assise au seuil de la maison,  
En face du soleil qui meurt à l'horizon,  
File et tout en filant raconte à ses voisines  
Son bon temps, les beaux jours de son passé lointain,  
Quand pour la fête aussi, prête dès le matin,  
Ornant de fleurs aussi sa tête aux boucles fines,

Belle et jeune et parée, elle allait tout le jour,  
Soulevant sur ses pas un murmure d'amour ;  
Et quand le soir, au bras des garçons du village,  
Elle dansait avec les sœurs de son bel âge...  
Des printemps disparus revivant les plaisirs,  
Sur sa lèvre sourit l'essaim des souvenirs.

Mais l'air se rembrunit, l'azur au ciel s'efface,  
L'ombre descend des monts ; émergeant dans l'espace,  
De ses blancheurs la lune inonde le vallon.  
La cloche dit la fête : à son gai carillon  
Tout cœur se reconforte ; aussitôt sur la place,  
Bondissant et criant, un tumulte joyeux  
D'enfants s'ébat : leur joie éclate sous les cieux,  
Où l'astre du berger verse en paix sa lumière.  
Le laboureur regagne en sifflant sa chaumière  
Et sa table frugale : esprit et cœur dispos,  
Il songe en cheminant au jour de son repos.  
Puis, tandis qu'à l'entour tout se tait, tout sommeille,  
Entendez-vous ce bruit de scie et de marteau  
Dont l'écho se prolonge au loin sur le coteau ?  
Le menuisier travaille à sa lampe qui veille :  
Avant qu'à l'horizon le soleil soit levé,  
Il se hâte à finir l'ouvrage inachevé.

Des sept jours c'est le jour de soleil et de trêve ;  
Il retrempe le cœur par la lutte affaibli ;  
Plein de joie, il permet l'espérance et le rêve  
Et sur les maux réels répand l'heureux oubli.

---

Demain ramènera les heures sans lumière,  
Et chacun reprendra sa tâche coutumière.

Joyeux adolescent, ton âge dans sa fleur  
Semble un lever du jour, une aube de splendeur,  
Dont la clarté sereine au ciel épanouie  
Précède à tes regards la fête de la vie.  
Enfant, réjouis-toi ! riante est ta saison :  
Cueille de ton printemps la riche floraison !  
Je n'en dirai pas plus ; — mais si ton jour de fête  
Au gré de tes ardeurs semble lent à venir,  
Mets un frein, mon enfant, à ton âme inquiète :  
Qui sait ce qu'en ses mains nous garde l'avenir !





XXVI

*LA PENSÉE DOMINANTE*

(1836)

**P**OUVOIR mystérieux, douce dominatrice  
De mon âme, terrible et cher présent des cieux,  
Compagne de mes jours amers, consolatrice  
De mes nuits sans repos, invisible à mes yeux,  
Visible à mon esprit, de ta secrète essence  
Qui parmi nous ne parle et ne sait la puissance !  
Pourtant, si quelqu'un dit ce qu'il ressent par toi,  
Personnel et vécu, ce que traduit sa bouche,  
Ce sentiment profond, cet ineffable émoi  
Par nous-même éprouvé nous captive et nous touche.

Combien depuis cette heure où tu l'as visité,

Mon esprit est désert, ô mystique Beauté !  
En un instant, désirs, espoirs, rêves, pensées,  
Étoiles de ma nuit devant l'aube effacées,  
Se sont évanouis, quand parut ta clarté !  
Comme une tour debout dans une plaine austère,  
Sur mon cœur dépeuplé tu règnes solitaire.

Mes désirs, où sont-ils ? où sont-ils désormais  
Ces projets, ces espoirs, ces rêves que j'aimais ?  
Que m'importent la vie et l'homme et ses chimères,  
Et ses ambitions aux succès éphémères,  
Et les mensonges vains de sa félicité !  
Qu'est-ce que tout cela devant la volupté  
Et la paix idéale et l'ivresse infinie  
Qui me viennent de toi, mystérieuse amie !

Le voyageur, du sein des rocs nus et glacés  
De l'aride Apennin, tourne un regard d'envie  
Vers la plaine, oasis verdoyante et fleurie  
Où l'ombre et le repos sont doux aux pieds lassés ;  
Ainsi du froid milieu des salons et du monde  
Où la verbosité futile et sèche abonde,  
Mon esprit obsédé d'un bruit oiseux et vain,  
Vole et retourne à toi, comme au riant Éden  
Dont le chaste silence et la fraîcheur sereine  
Ravivent ma pensée, où tu vis seule, ô reine !

Comment et si longtemps ai-je donc pu sans toi  
Porter les lourds ennuis de l'humaine existence,

Et d'un monde égoïste et sot subir la loi !...  
Depuis que j'ai senti ta suprême assistance,  
Mon âme n'a d'élan, mon cœur n'a de soupir  
Que pour toi, but divin de mon divin désir !

Même avant d'avoir su la vie et ses souffrances,  
D'avoir connu la coupe à l'amère liqueur,  
Jamais, me révélant ses affres et ses transes,  
La crainte de la mort ne m'a serré le cœur.  
La mort !... Certes, aujourd'hui, comme un jeu, je l'accepte  
Cette nécessité sombre, qu'un monde inepte  
Quelquefois glorifie et craint le plus souvent,  
Ce néfaste tribut que tout être vivant  
Doit payer à son tour, tribut que les dieux même  
Ont à l'homme imposé dans leur bonté suprême !...  
Donc, au sort quel qu'il soit mesurant ma fierté,  
Je souris impassible à la fatalité.

J'eus toujours en dégoût les âmes sans noblesse,  
Le fourbe au verbe faux, le lâche au cœur pervers ;  
Mais à présent tout acte indigne et vil me blesse.  
Le spectacle du mal sous ses masques divers,  
Et, quel qu'en soit le but, toute humaine bassesse,  
Toute hideur morale et toute abjection  
M'emplit l'âme de honte et d'indignation.  
Cet âge absurde et vain et dans ses vœux futile,  
Repu de niaiserie, enflé d'orgueil banal,  
Qui hait le vrai, le grand, le beau, — tout idéal !  
Qui réclame à hauts cris le réel et l'utile

Et ne voit pas, plongé dans ses songes épais,  
Que la vie, inféconde et sans but désormais,  
Devient de plus en plus inutile, — cet âge,  
Vulgaire en ses espoirs, superbe en son langage,  
Je me sens étranger chez lui, supérieur  
A ses rêves ; je foule aux pieds ses convoitises,  
Ses prêtres du progrès et leurs doctes sottises ;  
Je lui rends en mépris son rire contempteur  
Pour tout culte idéal, pour toi, Muse offensée,  
Pour toi, secrète amie, ô ma haute Pensée,  
Toi qui, me révélant l'éternelle beauté,  
Consoles et grandis en moi l'humanité.

Et quelle passion chez l'homme ne le cède  
A celle qui de toi, chaste Muse, procède !  
Est-il même ici-bas une autre passion ?  
Haine, avarice, envie, orgueil, ambition,  
Tous ces tyrans à qui l'âme doit ses supplices,  
Le délire de l'or et celui des honneurs,  
La soif des voluptés aux flots empoisonneurs,  
L'amour même, l'amour aux amères délices,  
Auprès d'elle ne sont qu'éphémères caprices !  
Elle seule survit à tout ! pouvoir béni,  
Seule elle étanche en nous la soif de l'infini :  
Reine du cœur humain, sa puissance éternelle  
Rend le ciel et la vie à qui s'absorbe en elle.

Et la vie, en effet, n'a de sens et de prix  
Que par elle, et pour l'homme elle est tout sur la terre !

Elle est la raison d'être et le mot du mystère  
D'un monde qui pour nous sans elle est incompris.  
La compagne ici-bas et la consolatrice  
De l'homme, elle est aussi l'excuse du Destin  
De nous avoir créés pour subir le supplice  
De la douleur sans cause et du malheur sans fin.  
Par elle seule encor, pour les natures fières,  
Pour les cœurs généreux luttant contre le sort,  
La vie avec ses maux, ses laideurs, ses misères,  
Peut sembler quelquefois plus belle que la mort.

Noble et douce Pensée, oui ! pour cueillir tes joies  
Ce n'est pas trop d'avoir gravi les rudes voies,  
D'avoir si loin porté dans le désert humain  
Le poids des jours sans ombre et des nuits sans aurore.  
Malgré les maux subis, ce long et dur chemin,  
Pour aboutir à toi je le ferais encore !  
Jamais dans ma détresse au sein de ces déserts  
Qu'habitent la vipère humaine et ses morsures,  
Je ne t'ai vue à moi venir du fond des airs  
Sans aussitôt sentir se fermer mes blessures.

En quel séjour céleste, en quelle immensité  
Nouvelle, en quel Éden de paix et de lumière  
Tu transformes les lieux que remplit ta clarté !  
Sous un jour merveilleux qui n'est pas de la terre,  
J'erre oubliant ce monde et la réalité :  
Tels sont des Immortels les ineffables songes.  
Eh ! n'es-tu pas toi-même un vain songe, ô Beauté !

Rien qu'un songe? et la chaste ivresse où tu me plonges,  
Une erreur à mes yeux voilant la vérité?  
Mais parmi les plus doux et les plus beaux mensonges,  
Tu règues, ô Pensée! et tu nous viens du ciel,  
Toi qui combats sans cesse et partout le réel,  
Qui, fidèle ici-bas à ta haute origine,  
Et poursuivant le mal de ta haine divine,  
De l'homme vers le bien soutiens l'ardent effort,  
Et ne t'évanouis en lui que dans la mort!

Mâle et chère Pensée, ô toi qui vivifie  
Mes jours et ces tourments qui sont pour moi la vie,  
Oui! tu ne t'éteindras qu'avec moi! Je te sens  
A demeure en mon âme, et les dieux tout puissants,  
A des signes certains, et je le vois moi-même,  
T'ont faite de mon sort la maîtresse suprême.  
L'un après l'autre, tous mes rêves m'ont quitté,  
Rêves évanouis devant la vérité;  
Mais cette illusion, ta fille, ô ma Pensée,  
Radieuse en mon cœur ne s'est point éclipcée.  
Plus je reviens vers elle et plus je sens grandir  
Cette ivresse infinie où tend tout mon désir!...  
De mes tourments aimés, ô cause unique et chère,  
En quelque endroit que j'aïlle, en quelque lieu que j'erre,  
Par les cités, les bois, ou sous l'azur des cieux,  
Partout où bat mon cœur, partout où vont mes yeux,  
Céleste vision, si quelque beau visage  
M'apparaît, dans ses traits je revois ton image.  
Source de tout amour, de toute volupté,

Charme unique, c'est toi la suprême Beauté !

Depuis que je t'ai vue et que la destinée  
Pour seule inspiratrice à mon cœur t'a donnée,  
De quel labeur, de quel souci, de quel projet  
Ai-je souffert, qui n'eût ton culte pour objet ?  
Dans mon esprit où règne et sourit ton image,  
Un jour s'est-il passé sans qu'elle eût mon hommage ?  
Ai-je un seul jour vécu sans qu'ait volé vers toi  
Mon âme ? Et n'es-tu pas sa lumière et sa loi ?  
Et n'es-tu pas sans cesse et dans mes vœux sans trêve  
Le songe de mes nuits et de mes jours le rêve ?  
O fantôme idéal, divine obsession,  
Dans mon ombre et mon deuil blanche apparition,  
Souveraine Beauté, plus belle qu'un beau songe,  
Que mon jour ici-bas s'abrège ou se prolonge,  
Je ne veux de la terre et ne demande aux cieux,  
A cette infinité par mon âme embrassée,  
Je ne demande rien de plus beau que tes yeux,  
Rien de plus doux que toi, ma suprême Pensée !





XXVII

*L'AMOUR ET LA MORT*

(1836)

**L**e destin engendra la Mort avec l'Amour ;  
Frère et sœur, ils sont nés de lui le même jour.  
Le monde d'ici-bas et celui des étoiles  
Pour qui sait voir n'ont rien d'aussi beau sous leurs voiles.  
L'un donne le bonheur, le bonheur le plus pur  
Que l'homme ait entrevu dans ses rêves d'azur ;  
L'autre, égale en puissance, à nos vœux secourable,  
Nous délivre des maux de la vie incurable.  
La gent couarde hait et maudit son pouvoir,  
Le brave le bénit. O vierge, douce à voir,  
Belle sous ta pâleur, combien peu te ressemble  
L'image que de toi se font nos lâches peurs !  
L'Amour et toi souvent vous cheminez ensemble

Aux terrestres sentiers, divins consolateurs  
Des âmes où réside et se plaît la sagesse.  
Et quel cœur est plus sage et plus haut en noblesse  
Qu'un cœur frappé d'amour! A la terre étranger,  
Il méprise la vie et brave le danger :  
Est-il un ennemi que pour ce divin maître  
Il n'aspire à combattre et n'arrive à soumettre?  
Tout sacrifice est doux et tout fardeau léger  
Pour l'Amour. Il réveille en nous l'altier courage  
Du bien, des hauts devoirs et des beaux dévouements.  
Comme un ciel bas et lourd, assaini par l'orage,  
S'avive tout à coup lavé de tout nuage,  
Les vils instincts font place aux nobles sentiments  
Dans l'âme où tu parais, Amour! et ta présence  
Rend au cœur ébloui sa native innocence.

Quand naît subitement au plus profond du cœur  
La passion d'aimer, au même instant se glisse  
Dans l'âme qu'envahit une étrange langueur,  
Le désir de mourir, — indicible supplice.  
Comment? Je ne sais pas; mais, avec lui naissant,  
Tel est l'effet premier de tout amour puissant  
Et vrai. Peut-être alors, l'homme avec épouvante  
Voit-il comme un désert le terrestre séjour,  
Désert sans oasis, arène décevante  
Où le malheur le guette et le suit jour à jour;  
Peut-être juge-t-il le monde inhabitable  
Sans ce bonheur unique où tend tout son espoir,  
Ce bonheur infini qu'en un rêve ineffable

Son âme a pu comprendre et son cœur concevoir.  
Mais pressentant les maux, les troubles, les orages  
Qui doivent en sortir, fuyant de sûrs naufrages,  
Il appelle le calme et, comme on rentre au port,  
Il veut du noir destin s'abriter dans la mort  
Avant que dans son cœur rugisse la tempête,  
Dont l'ombre déjà roule et gronde sur sa tête!  
Puis quand l'orage éclate et que du maître altier  
Le pouvoir le terrasse et l'étreint tout entier,  
Quand son cœur foudroyé par la flamme invincible  
Brûle et couve en dedans sa torture indicible,  
Que de fois, sous la main qui le broie et le tord,  
D'un désir furieux l'amant t'appelle, ô Mort!  
Combien de fois à l'aube ou dans la nuit sereine,  
Demandant au sommeil quelque trêve à sa peine,  
Brisé, fermant les yeux, n'a-t-il pas souhaité  
Ne les rouvrir jamais à l'amère clarté!  
Souvent, au glas lointain de l'airain funéraire  
Annonçant le départ d'un corps dans son suaire,  
Au chant lugubre et sourd par l'espace affaibli  
Accompagnant un mort à l'éternel oubli,  
Avec d'ardents soupirs dans son cœur il envie  
Celui qui pour jamais vient de quitter la vie,  
Et va sous le gazon, doux aux membres lassés,  
Se reposer enfin parmi les trépassés!  
Tous, jusqu'à l'humble enfant de la plèbe indigente,  
Paysan, villageois, âme simple, ignorante  
De tout savoir humain et n'en ayant souci,  
Mais stoïque à son heure, oui, tous, tous sont ainsi !

Même la jeune fille, — à qui la seule idée,  
Le seul nom de la mort fait dresser les cheveux  
D'horreur, — si par l'Amour son âme est possédée,  
Elle, l'enfant craintive et timide en ses vœux,  
Elle ose convoiter la tombe et ses ténèbres,  
Sonder d'un long regard ses mystères funèbres,  
Et, rêvant aux moyens de briser sa prison,  
Elle ose méditer le fer et le poison :  
A son naïf esprit, ineffable et nouvelle  
La douceur de mourir doucement se révèle,  
Tant il est de l'Amour d'incliner à la Mort !  
Souvent sous l'âpre feu qui l'étreint et le mord  
Le corps cède, la flamme intérieure est telle  
Qu'elle absorbe et dissout toute force mortelle.  
La Mort triomphe alors par son frère. — Souvent,  
Souvent aussi l'Amour mord si profondément  
Que d'eux-mêmes, le pâtre et sa jeune amoureuse,  
Ne pouvant endurer la crise douloureuse,  
L'un à l'autre enlacés, mettant fin à leurs jours,  
Sur le sol froid et dur se couchent pour toujours.  
« Démence et désespoir ! » dit en riant le monde...  
Dieu vous fasse vieillisse heureuse et paix profonde !

Aux fervents, aux vaillants, aux esprits courageux  
Puisse l'obscur destin donner l'un de vous deux  
Pour maître, ô doux Seigneurs, Puissances favorables  
A l'humaine famille, à ses maux secourables,  
Vous de qui le pouvoir, invisible et certain  
Dépasse tout pouvoir si ce n'est le Destin !

O Mort, divinité noble et compatissante,  
Toi qui seule as pitié des terrestres douleurs  
Et les finis, ô Mort! d'une voix incessante  
Si dès mes premiers jours t'implorant sous mes pleurs,  
T'honorant, t'invoquant, je te rendis hommage,  
Si j'opposai toujours mon culte au lâche outrage  
Que le vulgaire ingrat prodigue à ta beauté,  
O Mort, reine du temps et de l'éternité,  
Ne tarde plus, descends, exauce une prière  
Rarement entendue, et ferme à la lumière  
Mes yeux, ces yeux lassés des songes décevants  
Qu'a flétris et brûlés le soleil des vivants.  
Et quels que soient le jour et l'heure où de tes ailes  
Tu viendras clore enfin mes fiévreuses prunelles,  
Tu me trouveras prêt, le front haut, et debout,  
Luttant contre le sort et luttant jusqu'au bout!  
Tu ne me verras pas, lâche au bras qui me blesse,  
Comme il est d'ordinaire à l'humaine bassesse,  
Tu ne me verras pas louant ni bénissant  
Le bras flagellateur teint d'un sang innocent.  
Non! non! tu me verras, portant haut ma souffrance,  
Rejeter loin de moi toute vaine espérance,  
Ces chimères d'enfant, ces mirages trompeurs  
Dont l'homme, hélas! console et nourrit ses douleurs.  
Je n'espère qu'en toi, pâle libératrice!  
Je n'attends rien du ciel, rien que le jour propice  
Où je pourrai poser, libre du joug fatal,  
Mon visage endormi sur ton sein virginal.

---



XXVII

*POSA PER SEMPRE*

(1836)

**E**NFIN et pour toujours repose-toi, mon cœur,  
O mon cœur fatigué! Cette suprême erreur  
A qui tu t'es donné, la croyant éternelle,  
Elle est morte, et bien morte! et je sens qu'avec elle  
Non seulement l'espoir, mais le désir est mort.  
Meurs aussi, pauvre cœur! Sans regret ni remord  
Du passé, rends à l'air ta flamme inassouvie.  
Vœux déçus, amertume, ennui, voilà la vie!  
Dans le renoncement est la sérénité.  
Pour souffrir n'as-tu pas trop longtemps palpité?  
Repose-toi, mon cœur! Il n'est rien en ce monde,  
A tes fiers battements il n'est rien qui réponde.

La terre est vide, et vide est le ciel ! Le Destin,  
Pouvoir lâche et caché, nous mène au but certain,  
Le néant ! En mépris nous tient cette nature  
Qui d'espairs étoilés nous leurre et nous sature :  
De ses déceptions affranchi désormais,  
Repose-toi, mon cœur ! — désespère à jamais !





## XXVIII

### *ASPASIE*

(1836)

**T**ON image parfois surgit dans ma pensée,  
Aspasie, et l'empit de ta splendeur passée.  
Tantôt parmi la foule, au sein de la cité,  
Sur un front étranger je revois ta beauté;  
Tantôt sous la forêt d'ombre et de paix voilée,  
En plein jour, ou la nuit sous la voûte étoilée,  
Comme aux sons d'une lyre invisible, à mes yeux  
La vision se lève et flotte dans les cieux.  
Vision adorée! ô cruelles délices!  
Ma joie et ma torture! ineffables supplices  
D'aimer! je vous sais trop, angoisses de l'amour,  
Pour ne vous point maudire et bénir tout à tour!

Et toi-même, Aspasia, en ta splendeur glacée,  
Tu n'as jamais su voir, au fond de ma pensée,  
Quel fervent idéal, quels intenses ennuis,  
Quelle angoisse embrasait et mes jours et mes nuits ;  
Quelle muse complice à l'ineffable lyre  
Enchantait ma raison et berçait mon délire ;  
Quel foyer de douleur et de félicité,  
Quel amour dans mon âme est né de ta beauté !  
Ce que gémit le cœur, le cœur seul peut l'entendre :  
Toi, n'ayant rien senti, tu n'as rien su comprendre !  
Ainsi l'artiste ailé qui chante au fond des bois,  
Ignore ce qu'en nous éveille au loin sa voix.

Maintenant elle est morte en moi, cette Aspasia,  
Mon étoile et mon but, toute ma poésie,  
Elle est morte !... Parfois son fantôme chéri  
Revient et disparaît après m'avoir souri...  
Toi, tu vis toujours belle et partout la première,  
Fascinant les regards à ta pleine lumière.  
Mais cette ardeur qu'en moi tu fis naître à jamais  
Est éteinte ! — et ce n'est pas toi qu'en toi j'aimais,  
Mais la chaste Psyché, mais la céleste amie  
Qui gît et pour toujours dans mon âme endormie !  
C'est elle qu'adoraient ma pensée et mon cœur.  
Et tel était son charme, et telle ma ferveur  
Que, sachant ta nature et ta frivole essence,  
Je buvais dans tes yeux sa divine présence,  
Non trompé, mais cédant à cette volupté  
De contempler en toi sa suprême beauté !

Et mes désirs allant où brillait son image,  
J'ai plié mon orgueil à subir ton servage !  
Mais l'esclave a brisé sa chaîne, et, libre enfin,  
Je puis du moins juger ce dont j'eus soif et faim...  
Tourment d'aimer, tourment dont souffre sur la terre  
Tout ce qui vit, qui donc nous dira ton mystère !  
Amour, pourquoi ce rêve impossible à saisir,  
Et dans l'être mortel ton immortel désir ?  
Pourquoi, montrant le ciel à qui ne peut l'atteindre,  
Nous brûler de ta soif si rien ne doit l'éteindre ?  
Si l'homme est à jamais de ton Éden banni,  
Dans le fini pourquoi susciter l'infini?...  
Tu promets le bonheur, tu donnes la souffrance,  
Sphinx cruel ! et de toi naît la désespérance !  
Et bien, désespérons ! et calme, sans remord  
D'avoir pu croire au bien, laissons venir la mort !...

Et maintenant tu peux, toi qui fus le symbole  
De tout ce que j'aimais, belle et menteuse idole,  
Oui, tu peux le penser et dans ta vanité  
Le dire : devant toi j'ai plié ma fierté !  
Tremblant sous ton regard (de honte, je l'avoue,  
Rien qu'à m'en souvenir je sens brûler ma joue),  
A tes pas attaché, triste et morne, j'ai mis  
Mon orgueil à t'aimer, non dompté, mais soumis.  
Oui ! tu peux t'en flatter, la seule et la première,  
Aspasie, et, je veux l'espérer, la dernière,  
Tu m'as vu tour à tour rayonner et pâlir,  
Ici, de ton accueil, là, de ton déplaisir ;

Et, pitoyable esclave épiant tes caprices,  
Subir ta volonté féconde en artifices ;  
De mon cœur ulcéré chérir l'abaissement ;  
Et, selon ton humeur changeante à tout moment,  
Changer moi-même, hélas ! devant toi d'attitude.  
O lente et misérable et dure servitude !...  
Puis le charme est tombé. — Sur le sol en débris,  
Mon joug est à mes pieds, et je m'en réjouis.  
 Brisé d'un long servage, au sortir d'un long rêve,  
Saignant, mais triomphant, enfin je me relève !  
Je me reprends enfin de la frivolité  
De la femme, et je viens, ô sainte liberté,  
Baignant dans ton air pur ma pensée et mon aile,  
Me reposer en toi d'une lutte éternelle...  
Si l'existence est vide étant sans passions,  
Si cette vie inerte et sans illusions  
Est un printemps sans fleurs, une nuit sans étoiles,  
Dans l'ombre où de ton deuil, mon âme, tu te voiles,  
C'est du moins se venger de la fatalité  
Que d'offrir à ses coups notre sérénité.  
Se résigner n'est pas accepter sa défaite,  
C'est opposer au sort qui nous courbe la tête,  
La force du vaincu qui s'estime à son prix :  
Le silence impassible et triste du mépris !

Il m'est doux, étendu sur l'herbe de la plage,  
Enivré des senteurs qui tombent du feuillage,  
A la rumeur du flot qui berce mon ennui,  
D'évoquer sans remords mon rêve évanoui ;

---

Et, pardonnant au sort sa rigueur obstinée,  
De croire encore au bien malgré la destinée!...  
Calme et songeur, couché sur les gazons fleuris  
Je regarde la mer, le ciel — et je souris.





XXX

*SUR UN BAS-RELIEF*

*D'UNE TOMBE ANTIQUE*

REPRÉSENTANT LE DÉPART D'UNE JEUNE FILLE MORTE

PRENANT CONGÉ DES SIENS

(1836)

Ou vas-tu? Loin des tiens, ô vierge, qui t'appelle?  
Pourquoi si tôt quitter la maison paternelle?  
Seule et jeune où vas-tu? Pourquoi franchir le seuil  
Que ton départ remplit de sanglots et de deuil?  
Un jour vers cette morne et muette demeure  
Reviendras-tu porter la joie à qui te pleure?

Ton œil est sec, ton geste est résolu, pourtant .

Tu sembles triste, ô pâle et téméraire enfant !...  
Si fatal ou propice est pour toi ce voyage,  
Si la rive où tu cours est riante ou sauvage,  
C'est ce que ne dit point ton regard sérieux.  
Dans le mystère où fuit ta course aventureuse  
Faut-il voir la disgrâce ou la faveur des dieux ?  
Hélas ! faut-il te dire heureuse ou malheureuse ?

La mort t'appelle. A peine au matin de ton jour,  
Voici le soir venu. Ce nid héréditaire  
D'où tu pars, tes parents, l'aïeule et son amour,  
Tu ne les verras plus ! Tu t'en vas sous la terre,  
Et c'est là désormais ton éternel séjour.  
La tombe est le repos où toute vie aspire,  
Et cependant qui songe à ton destin soupire.  
Certe, il eût mieux valu n'ouvrir jamais tes yeux,  
O douce créature, à la clarté des cieux ;  
Mais puisqu'à ton insu tu vins à la lumière,  
Te voir à ton aurore et dans ta fleur première  
T'éteindre et te faner ; dans ta fraîche saison,  
Comme un nuage ailé, te voir à l'horizon  
Disparaître, et quitter pour les obscurs silences  
Du tombeau l'avenir aux longues espérances,  
Aux rêves d'or ; partir à l'heure où la beauté,  
Marquant de sa royale empreinte ton visage,  
Va changer ton printemps en un splendide été ;  
Où le monde ébloui qu'enivre ton passage  
Va s'incliner devant ta jeune majesté ;  
Tout fuir avant l'hiver, tout perdre avant cet âge

Où l'homme, au bout des jours, en voit l'inanité  
Aux lugubres éclairs de la réalité,  
O stupeur !... Pour l'esprit qui pèse et scrute, et sonde,  
Pour le stoïque esprit, sortir ainsi du monde  
Peut sembler du destin une insigne faveur ;  
La pitié cependant, une pitié profonde  
Nous pénètre et gémit dans le plus ferme cœur.

Toi, de tout ce qui vit maîtresse inexorable,  
Dans tes lois, dans tes fins, nature impénétrable,  
Monstre mystérieux que je ne puis louer,  
O mère qui produis et nourris pour tuer,  
Si la mort est un mal pour l'âme adolescente,  
Pourquoi donc en frapper une tête innocente !  
Si c'est un bien, pourquoi, marâtre sans pudeur,  
Fais-tu de ce départ notre pire douleur,  
Une heure inconsolable, également funeste  
A celui qui s'en va comme à celui qui reste !

Oui ! de quelque côté que plonge le regard,  
Le malheur est partout, le bonheur nulle part.  
O nature, il t'a plu de flétrir l'espérance  
Même dans la jeunesse !... Elle est pleine de deuils  
Cette mer de la vie aux flots semés d'écueils.  
La mort est de nos maux l'unique délivrance ;  
Elle est la loi, le but, l'inévitable port  
Du sombre et dur voyage imposé par le sort :  
Après l'âpre tourmente et la course achevée,  
Que ne fais-tu pour nous moins triste l'arrivée !

Ce but certain, ce but, pôle mystérieux  
 Vers qui l'âme se tourne, et qu'elle suit des yeux  
 Comme un suprême espoir au sein de nos ténèbres,  
 Pourquoi nous le montrer noir de crêpes funèbres ?  
 Après la lutte, après l'orage sans repos,  
 Pourquoi donner au port l'épouvante des flots ?

Si mourir est un mal qu'il nous faut tous connaître,  
 Nous que sans notre aveu la terre un jour vit naître,  
 Évoqués du néant par la fatalité  
 Pour servir de pâture à l'Infélicité,  
 Si mourir est un mal qui guérit de la vie,  
 Combien favorisé, combien digne d'envie  
 Est celui qui s'en va pour celui que le sort  
 Laisse debout et seul en face de la mort !

Certes, vivre est un mal, mourir, le bien suprême ;  
 Et pourtant qui pourrait, se mutilant soi-même,  
 Amoindri dans son âme, amoindri dans sa chair,  
 Qui pourrait souhaiter la fin de ceux qu'il aime,  
 Appeler de ses vœux l'adieu de l'être cher  
 Qui vécut de sa vie, et, dès son plus jeune âge,  
 A des jours avec lui fait le pèlerinage !  
 Qui voudrait avancer le départ éternel  
 De l'ami que jamais, jamais plus sous le ciel  
 Il ne doit rencontrer ; puis, tout seul sur la terre,  
 Sondant son abandon d'un regard éperdu,  
 Aux lieux accoutumés revenir solitaire,  
 L'œil en pleurs, l'âme en deuil du compagnon perdu !

Comment peux-tu, Nature, épouvantable mère,  
Arracher à l'ami l'ami, le frère au frère,  
Et le père à l'enfant, et l'aimant à l'aimé!...  
Marâtre au flanc d'airain à la pitié fermé,  
Comment, ô sacrilège, ô féroce Nature,  
• Peux-tu nous imposer une telle torture  
Que, de deux cœurs unis, tout à coup déchirés,  
L'un meure et l'autre vive à jamais séparés!...  
Mais sourde autant qu'aveugle en ses métamorphoses,  
Ministre inconscient de décrets éternels,  
Monstre au flanc prolifique et sphinx aux lèvres closes,  
La nature en son œuvre a souci d'autres choses  
Que du mal ou du bien qu'elle épanche aux mortels.





XXXI

*SUR LE*

*PORTRAIT D'UNE BELLE FEMME*

SCULPTÉ SUR SON TOMBEAU

(1836)

**T**ELLE tu fus vivante ! A présent sous la terre  
Tu gis boue et squelette, — un horrible mystère !  
Sur la fange et les os, dans sa froide pâleur,  
Gardien du souvenir, gardien de la douleur,  
Sous le voile éploré du saule aux longs feuillages,  
Regardant fixement passer le vol des âges,  
Simulacre muet dans le marbre sculpté,  
Se dresse la statue où revit ta beauté.

Ce clair et doux regard qui faisait trembler l'âme,  
Quand sur un œil charmé venait jouer sa flamme ;  
Ce front plein de pensée, ouvert et lumineux ;  
Ce cou que le désir enlaçait de ses nœuds ;  
Ces lèvres d'où semblait, profonde et surhumaine,  
Couler la volupté comme d'une urne pleine ;  
Cette immobile main dont l'étreinte glaçait  
De ses moites ardeurs la main qu'elle pressait ;  
Cette épaule où couraient les boucles vagabondes ;  
Cette gorge aux contours divins, moule des mondes,  
Tout cela fut jadis et fut toi ! Maintenant  
Tout cela n'est que cendre et poussière et néant !  
Une pierre à présent, sous sa nuit sépulcrale,  
Cache aux yeux ce qui fut une forme idéale.

Tu passas parmi nous, blanche apparition  
Du ciel, — du beau rêvé vivante vision !  
Et tu gis là, poussière abjecte, et la nature  
Livre au ver du tombeau son chef-d'œuvre en pâture.  
O réalité triste ! ô mystère éternel  
De la vie !... Aujourd'hui, la beauté, fleur divine,  
S'épanouit, enivre, éblouit, illumine,  
En un dieu transfigure en nous l'être charnel ;  
Aujourd'hui pur foyer d'ineffable lumière,  
De célestes clartés baignant notre paupière,  
Loin du réel sordide, elle ouvre à notre essor  
Le seuil resplendissant d'un monde aux songes d'or ,  
Et demain, au toucher d'une main invisible,  
Lumière, elle s'éteint dans une nuit horrible ;

Fleur, elle devient fange, et les songes divins,  
Nés et morts avec elle, ont fui, — fantômes vains.

Telle, en son vol léger, une douce harmonie  
Berce l'âme et l'emporte à la sphère infinie  
Du rêve et du désir. Comme un hardi nageur  
Se joue au sein des flots, ainsi l'esprit songeur  
Plonge avec volupté dans cette mer du rêve ;  
Mais qu'un son discordant dans l'air troublé s'élève,  
Comme un ciel étoilé qui se couvre de nuit,  
Soudain la vision meurt et s'évanouit.

Homme, si tu n'es rien qu'une ombre, une poussière,  
Un instinct revêtu d'une argile grossière,  
Être éphémère, esprit à la matière uni,  
Comment peux-tu sentir et penser l'infini !  
Si penser et sentir prouvent ta noble essence,  
Si ta soif d'idéal atteste ta puissance,  
Comment un souffle, un son, un futile accident  
Peut-il éteindre en toi le rêve au vol ardent !...  
Énigme sans réponse, insoluble mystère !...  
Devant les cieus muets l'homme aussi doit se taire.





XXXII

*PALINODIE*

(1836)

*Au Marquis Gino Capponi*

J'AI bien longtemps été dans l'erreur sur ce monde,  
Mon excellent Gino, dans une erreur profonde!  
J'ai cru que cette terre est un lieu de douleur,  
Et que le siècle est fou de rêver le bonheur;  
J'ai cru que cette vie est vaine et misérable.  
Mon langage parut et fut intolérable,  
Je le vois, à la race heureuse des mortels,  
Mortels! s'il est permis de les appeler tels!  
Passant de la surprise au dédain de mon crime,  
Un vrai crime à ses yeux, cette race sublime,

Entre toutes bénie, au milieu de l'Éden,  
Son séjour ici-bas, du haut de son dédain  
Tranquille, s'expliquant et plaignant mon délire,  
La race des heureux a fini par en rire.  
Elle a déclaré net que né disgracié,  
Impuissant aux plaisirs, de corps atrophié  
Et malade d'esprit, je confondais sans cesse  
Mon sort avec le sort de mon auguste espèce,  
Amplifiant ainsi ma personnalité  
Jusqu'à voir dans mes maux ceux de l'humanité.  
Or, voici qu'à travers la vapeur du cigare,  
Dans un milieu public où pour l'heure s'égare  
Mon oisiveté triste et songeuse, pendant  
Qu'on croque des gâteaux à belle et blanche dent,  
Qu'on mange et boit et rit, lampant sorbets et glaces  
Au bruit délicieux des flacons et des tasses,  
Voici que des journaux, foyers de vérité,  
Brille enfin à mes yeux l'éclatante clarté.  
Je reconnais, je vois à la gaité publique  
Que le siècle a refait pour nous l'Éden biblique;  
Que le destin n'est pas à ce point rigoureux  
Qu'il ne nous donne encor des loisirs savoureux;  
Je reconnais le prix et la grandeur des choses  
D'ici-bas, car la vie y foisonne de roses;  
La joie et le bonheur y fleurissent partout;  
Se baisser et cueillir, suffit! Ce n'est pas tout:  
Je reconnais aussi l'étonnante puissance,  
La vertu, le savoir profond, l'intelligence  
De ce siècle prodige, où d'immenses travaux

Attestent la vigueur superbe des cerveaux.  
Du Maroc au Catay, du Nil à la Grande-Ourse,  
De Boston à Goa, je vois, au pas de course,  
Peuples nains et géants, empire et royauté,  
Te poursuivre à l'envi, belle Félicité!  
Et te saisir déjà, qui, par ta chevelure,  
Qui, par un bout flottant de ta riche ceinture.  
Ce que voyant avec les yeux des grands journaux,  
Ces Argus démêlant toujours le vrai du faux  
Et ne mentant jamais, devant telles merveilles,  
Dont leur verve proluxe étonne mes oreilles,  
Pris d'admiration et presque de terreur,  
J'ai honte de moi-même et de ma lourde erreur.

Et comment en douter à de semblables marques?  
Oui! c'est un siècle d'or que nous filent les Parques!  
Tous les papiers publics et de tous les formats,  
Feuilles de tous pays et de tous les climats,  
Presse de toute langue et de toute faconde,  
A l'unanimité le promettent au monde.  
L'amour universel et les chemins de fer,  
La vapeur qui dépasse en vitesse l'éclair,  
L'échange et le commerce et les épidémies  
Vont unir désormais les nations amies.  
La richesse et la paix régneront sous le ciel;  
Les chênes et les pins répandront lait et miel,  
Et, sur un air de valse entrant soudain en danse,  
Fêteront avec nous l'ère de l'abondance.  
Et ce sera magique et merveilleux à voir!

Tout se transformera, tant croîtra le pouvoir  
Des alambics et des machines, ces rivales  
Du ciel, aux flancs d'acier, aux jarrets de caavales.  
Les vignes et les bleds fleuriront sans engrais,  
Tant l'homme avancera de progrès en progrès,  
Tant se révéleront les forces inconnues  
Des gaz qu'aura couvés le ventre des cornues !  
Car le fait est certain, du mieux vers le parfait,  
Que la race de Sem, de Cham et de Japhet  
De tout temps a volé sur l'aile du génie,  
Et volera sans fin vers sa fin infinie !

Mais, voyons cependant ! Certes, le genre humain  
Ne se nourrira plus de glands, ayant du pain,  
A moins qu'il ne survienne encor quelque famine.  
Il pourra mépriser l'argent et l'or, la mine  
Où gît le diamant, — jamais le fer cruel !  
Pour activer l'essor du lucre industriel,  
Pour qu'à l'extension du trafic rien ne manque,  
Il remplacera l'or par les billets de banque :  
Rien ne remplacera le fer, ce fer sacré  
Qui tue et qui de meurtre est sans cesse altéré !  
Il ne s'abstiendra pas, — ô généreuse race !  
De la rouge liqueur dont sa soif est vorace.  
On le verra toujours de carnage et de sang  
Couvrir la vieille Europe et ce monde naissant  
Que baigne l'Atlantique, où le Progrès novice  
Suce le lait fécond d'une jeune nourrice ;  
Où le Blanc fait du Noir un outil de travail,

Quelque chose de moindre encor que le bétail ;  
Où de graves objets : — poivres, sucres, canelles,  
Mettent le fer aux mains des bandes fraternelles !  
Oui ! quels que soient l'État, le pays, le milieu  
Politique et le siècle, en tout temps, en tout lieu,  
Que l'homme y vive libre ou qu'esclave il pâtisse,  
Partout la bonne foi, l'amour de la justice,  
Le mérite modeste et sûr, la loyauté,  
La vertu que dans l'ombre isole sa clarté,  
Incapables de fraude, étrangers au négoce,  
Ces éternels naïfs dont le ruffian se gausse,  
Pour la lutte ici-bas de leur candeur armés,  
Seront toujours vaincus, conspués, opprimés,  
Car leur lot est d'avoir, dans nos métamorphoses,  
Le dessous en tout temps ainsi qu'en toutes choses !  
En revanche, toujours la médiocrité,  
La sottise arrogante et la duplicité  
Vaincront de par l'audace ou de par l'imposture,  
Dominer et régner étant dans leur nature !  
Quiconque aura la force en mains et le pouvoir,  
Certe, en abusera ! L'arbitraire vouloir  
D'un seul supplantera la volonté publique.  
C'est la première loi que d'un doigt fatidique  
Dans toute conscience, homme ou gouvernement,  
La nature ait gravée en traits de diamant.  
Ni Volta, ni Davy, ni l'éclair, ni l'acide  
N'effaceront en nous cette loi fratricide ;  
Ni la riche Angleterre avec tous ses vaisseaux,  
Ses engins et son or ; ni les penseurs nouveaux,

Ni leur fleuve d'écrits, tumultueux mélange  
De rêves imprimés, — large comme le Gange.  
L'honnête homme toujours sera persécuté ;  
Le fourbe, le fripon sera toujours fêté :  
A celui-là, l'injure, et l'ombre, et la tristesse ;  
A celui-ci, l'accueil, l'éclat et la liesse.  
Toujours les hauts esprits d'insultes saturés  
Verront les vils contre eux armés et conjurés.  
Le véritable honneur, la noblesse de l'âme,  
A leurs trousses auront la haine qui diffame.  
La force étant le droit pour les hommes d'écus,  
Toujours ils cracheront sur les peuples vaincus :  
Du fort partout le faible, hélas ! sera la proie.  
Le mendiant à jeun du riche dans la soie  
Sera l'obséquieux esclave et le flatteur ;  
Et sous tous les climats, du pôle à l'Equateur,  
Il en sera toujours ainsi, tant que la terre  
Autour de son soleil tournera tributaire.

Ces vestiges légers des âges trépassés,  
Dans l'âge d'or qui naît seront-ils effacés ?  
Ils s'y retrouveront ! car la famille humaine  
Est faite d'éléments de discorde et de haine  
Que rien ne changera ! Ni force, ni savoir  
Dans les temps écoulés n'en ont eu le pouvoir.  
Principes éternels de notre illustre engeance,  
Ils seront ce qu'ils sont ! Toute l'intelligence  
Du siècle, écrits, traités, sermons gros de bon sens,  
A les concilier resteront impuissants,

Quelle qu'en soit d'ailleurs l'éloquente sagesse.  
A d'autres points de vue, oh ! victoire ! largesse  
De bienfaits !... Sur ces points beaucoup plus importants  
Le Progrès prouvera ses succès éclatants ;  
Et la félicité qui pour tous se nivelle  
Sera partout complète aussi bien que nouvelle.  
Ainsi, grâce aux métiers, la laine des brebis,  
Plus souples et moins chers fournira des habits.  
Artisans, laboureurs, ouvriers des machines,  
De soie et de drap fin couvriront leurs échine.  
Mieux ouvrés pour l'usage et, certe, à voir plus beaux,  
Les meubles, les tapis, tentures et rideaux,  
Les lits, les canapés, les tabourets, les tables,  
Orneront à bas prix des chambres confortables :  
L'utile s'adjoindra la somptuosité !  
Et des ameublements l'artistique beauté  
Aux acheteurs sera pour un mois garantie.  
La cuisine elle-même, au salon assortie,  
Admirera, forgés sur des types nouveaux,  
Casseroles, chaudrons, marmites et fourneaux.  
De Paris à Calais et de Calais à Londres  
Par un fil électrique on pourra correspondre.  
Sur des rails prolongeant et croisant leurs réseaux,  
Le voyage, — ce vol qu'envieront les oiseaux,  
Se fera si rapide alors que l'hirondelle  
A le suivre dans l'air fatiguerait son aile.  
Oui ! de par la vapeur et l'électricité  
L'homme triomphera sur l'élément dompté ;  
Comme la terre et l'air, l'onde sera soumise ;

Et sous le vaste cours de la vaste Tamise,  
Gigantesque travail et chef-d'œuvre éternel,  
S'ouvrira dans la nuit un lumineux tunnel.  
Les poissons, les vaisseaux passeront sur la tête  
Du piéton souterrain, arpentant la conquête  
D'un fleuve en attendant la conquête des mers,  
Aux câbles sous-marins ouvrant leurs lits amers.  
Ce chef-d'œuvre attendu sera sous peu d'années  
Un fait. A l'avenir, des cités fortunées  
Les coins les plus déserts, les réduits les plus noirs,  
A l'heure où monte au ciel l'astre pâle des soirs,  
Seront désassombrés de leur nuit coutumière :  
Le gaz y secouera ses gerbes de lumière,  
Et l'amoureux furtif, errant à pas de loups,  
Y rêvera paisible et sans peur des filous.  
Telles sont les douceurs, telle est la destinée  
Dont la promesse à l'homme est par l'homme donnée!

A l'heure où je transcris ces faits éblouissants,  
Heureux ceux que reçoit dans ses bras, vagissants,  
La sage-femme! Heureux, quand mes rimes jumelles  
Célèbrent le Progrès, ceux-là que les mamelles  
D'une forte nourrice allaitent, destinés,  
Les élus! à jouir de ces jours fortunés,  
Où la science à tous versera ses lumières  
Si libéralement que l'enfant des chaumières  
Saura combien de viande et de bled au quintal  
Absorbe chaque mois son village natal;  
Et combien de boisseaux de sel et de farine

Consomme chaque jour l'armée ou la marine;  
Combien de nouveau-nés, de morts, nobles et vils,  
Enregistre par an l'homme aux actes civils.  
Alors, par la machine aux procédés céléres,  
Les journaux imprimés à milliers d'exemplaires,  
Couvriront de papiers noircis et plaine et mont,  
Et le fleuve et la mer et ses gouffres sans fond :  
Tel on voit en automne un vol épais de grues,  
Déployant sous le ciel leurs ailes incongrues,  
Cacher le jour, voiler le disque du soleil.  
Des gazettes sur nous le vol sera pareil,  
Annonçant aux humains l'ère de l'optimisme,  
Et ton divin triomphe, ô divin Journalisme,  
Source de tout savoir, source aux dons toujours sûrs,  
Jouvence de mon siècle et des siècles futurs !

Voyez : cet enfant joue et de ses mains élève,  
Édifice idéal qu'en son esprit il rêve,  
Avec force morceaux de papier et de bois  
Un palais savamment façonné par ses doigts :  
L'édifice achevé, château, temple ou tourelle,  
D'un souffle il le détruit : dans une œuvre nouvelle  
Il défait et refait son rêve plusieurs fois ;  
Mais dans cette œuvre, il faut ce papier et ce bois  
Disposés autrement pour une autre structure :  
Il détruit pour construire. Ainsi fait la nature ;  
Rien ne peut assouvir son âpre activité :  
Pour elle le repos n'a jamais existé.  
Dès qu'elle a terminé quelque œuvre, si parfaite

Qu'elle soit, mère aveugle et jamais satisfaite,  
Elle a hâte aussitôt de la mettre en débris.  
D'astres nouveaux peuplant les célestes lambris,  
Elle éteint les soleils et de leurs noirs squelettes,  
De leurs corps refroidis, elle fait des planètes.  
Son but est de pourvoir à sa fécondité,  
Quel qu'en soit le produit, d'ailleurs, monstre ou beauté.  
A ce jeu se complaît sa candeur maternelle :  
Détruire pour créer est sa tâche éternelle !  
En vain pour se garer, légitime souci,  
Des suites de ce jeu fatal et sans merci  
Dont la fin à ses yeux toujours reste un mystère,  
L'homme invente, imagine, et dérobe à la terre,  
Au ciel, mille secrets qui, sous sa docte main,  
Conspirent à sauver des jours sans lendemain ;  
Malgré tous ces efforts, la nature implacable  
Satisfait son caprice en enfant impeccable,  
Et s'amuse, ouvrier aveugle mais dispos,  
A détruire sans fin pour créer sans repos !  
De là des maux divers, profonds, inguérissables,  
Plus nombreux que les flots de la mer et les sables.  
O lutte ingrate et vaine ! ô stérile tourment  
Pour qui doit succomber irrémisiblement !  
Une force immanente, hostile et destructrice  
Le guette, et dès le sein tiède de sa nourrice  
L'atteint, le suit, le frappe au dedans, au dehors,  
Partout, et dans son âme, hélas ! et dans son corps.  
Cette force invincible autant qu'infatigable  
Le fatigue et l'étreint, le harasse et l'accable ;

Terrassé, non dompté, contre elle il se débat,  
Jusqu'à ce qu'épuisé d'un inégal combat,  
Guéri des longs espoirs que son courage expie,  
Il gise, éteint, aux pieds de la Marâtre impie !  
Telles sont, ô Gino, de notre état mortel  
Les misères sans fin. Sur le sein maternel,  
Quand l'enfant nouveau-né d'une lèvre assouvie  
Boit la blanche liqueur qui lui **transmet la vie**,  
Il boit avec ce lait les **germes** de son sort,  
Inévitables maux : la **vieillesse** et la mort !  
Or, si puissant **qu'il** soit, le siècle dix-neuvième  
Ne peut rien y changer, je crois ; le pénultième  
L'a tenté mais en vain, et **très** probablement  
L'avenir l'essaierait tout aussi vainement.  
Enfin, s'il est permis de parler comme on pense,  
Et si la vérité de glose se dispense,  
Disons-le net et cru, dùt cette crudité  
Déplaire à qui déplaît toute sincérité.  
L'homme né n'importe où, par ce fait qu'il est homme,  
Ne peut être jamais que malheureux, en somme !  
Il l'est de par ces lois, pouvoir universel,  
Qui régissent la terre et régissent le ciel.  
Mais les profonds penseurs de mon siècle sublime  
Ont tranché le débat d'une façon opime.  
Le système est nouveau, prestigieux, divin ;  
Le comprendre est facile et l'expliquer est vain :  
Ne pouvant rendre heureux l'individu sur terre,  
Leur sagesse a trouvé le rêve humanitaire ;  
Ils ont négligé l'homme et sans gêne écarté

Pour ne s'occuper plus que de l'humanité.  
Les maux particuliers donnent, somme intégrale,  
Une félicité complète et générale.  
De misères sans nombre et d'êtres malheureux,  
Leur cervelle, fertile en songes plantureux,  
A su créer un monde aux douceurs imprévues.  
Ce prodige inouï, les livres, les revues,  
N'en parlent pas encore, en confidents discrets  
Le taisant aujourd'hui pour le mieux dire après ;  
Mais déjà ce prodige aux bienfaits authentiques  
Fait l'admiration des cerveaux politiques.

O vaste intelligence, ô pouvoir surhumain  
Du siècle ! A quel zénith atteindra-t-il demain ?  
En des sujets plus hauts et plus graves encore,  
De quel jugement sain il fait preuve et s'honore !  
Quelle philosophie et quel enseignement  
Sur l'énigme du sort, notre éternel tourment !  
Quelles mâles leçons de pratique sagesse,  
Quels exemples virils de moderne souplesse,  
Quelle moralité pour guide et pour soutien  
Nous sont donnés, Gino, par mon siècle et le tien !  
Avec quelle constance et quelle force d'âme  
Ce qu'il raillait tantôt, maintenant il l'acclame !  
Jusqu'à terre courbant un front superbe et fier  
Il adore aujourd'hui ce qu'il conspuait hier ;  
Demain il brisera son idole présente ;  
Le jour suivant, repris d'une ferveur croissante,  
Il en ramassera les morceaux, et l'autel

Verra, refait à neuf, trôner son Immortel !  
 Ces changements à vue ont droit à notre estime ;  
 Mais quel prix attacher à la croyance ultime  
 Du siècle ? Dans ce flux de dogmes inconstants  
 Comment vivre et penser d'accord avec son temps ?  
 Quelle conviction atteint chez nous l'année ?  
 Notre foi du matin le soir sera fanée.  
 Notre immobile étoile est la mobilité...  
 En regard de la stable et mâle antiquité,  
 O mon siècle, ô phénix à la courte envergure,  
 Soit dit sans t'offenser, tu fais piètre figure !

Un illustre, un des tiens, Gino, maître et docteur  
 Ès-poésie, ès-arts, ès-sciences, auteur  
 En tout sujet et juge en toute compétence  
 Des œuvres de l'esprit, sentant leur importance  
 Ou leur futilité, dans sa docte amitié  
 S'émut un jour pour moi d'une sage pitié.  
 Arbitre aux avis sûrs, aux clartés paternelles,  
 Il me dit : « Laissez là vos douleurs personnelles ;  
 Nous n'en avons que faire ! En cet âge viril  
 Se complaire en son moi peut sembler puéril ;  
 Vous êtes fils d'un siècle aux vastes énergies,  
 Et le temps est passé des molles élégies ;  
 Poète, laissez là vos propres sentiments !  
 Que votre esprit, du siècle épousant les tourments,  
 Se tourne à la sévère Étude économique !  
 Fixez votre regard sur la chose publique !  
 A quoi bon explorer ainsi son propre cœur ?

Ne cherchez point en vous ce thème au chant vainqueur  
Qui seul peut vous valoir l'unanime suffrage ;  
Cherchez-le dans les vœux, les besoins de notre âge,  
Et chantez l'espérance aux fruits venus à point,  
Et succès et lauriers, vous n'en chômez point!... »  
Mémorables conseils! sagesse prophétique!  
A ce mot Espérance, un rire, un rire épique  
Secoua tout mon être, et, l'esprit dilaté  
Je ne connus jamais pareille hilarité!  
Lazzis bouffons, propos d'un enfant en bas âge,  
M'auraient moins déridé, certes, qu'un tel langage!  
Mais je me suis remis de mes étonnements;  
Maintenant mon cœur s'ouvre à d'autres sentiments,  
Et, voyant désormais que je n'y voyais goutte,  
Je reviens sur mes pas, je prends une autre route.  
Il m'est clair par des faits non douteux, mais patents,  
Qu'il ne faut point parler, lutter contre son temps  
Si l'on attend de lui louange et renommée;  
Mais qu'il faut dans sa tête, à triple tour fermée,  
Enclore sa pensée et penser fièrement  
Comme pense le siècle, et non pas autrement!  
Et, ne troublant jamais ses erreurs assoupies,  
D'acquiescements flatteurs bercer ses utopies.  
Ne jamais contredire est tout l'art du succès :  
On s'ouvre ainsi des cœurs à deux battants l'accès.  
Quand on sait de l'erreur diviniser les voiles,  
Par un chemin commode on va droit aux étoiles.  
Bien qu'il me serait doux, d'un vol facile et prompt,  
De toucher à mon tour les astres de mon front,

Et bien que le désir m'en cuise et me dévore,  
Étant peu préparé, je n'ose faire encore  
Des besoins de mon siècle un thème pour mes chants.  
D'ailleurs, le nombre accru des lyriques marchands  
Y pourvoit ; avec eux je crains la concurrence.  
Mais sur un mode ému je dirai l'espérance,  
L'espérance aux fruits mûrs, car les dieux indulgents,  
Sur la lèvre et la joue en fleur des jeunes gens,  
Nous en donnent le gage, un gage aux poils fertiles,  
Ce signe précurseur des époques viriles,  
Une barbe abondante et dont l'ample toison  
Des bonheurs à venir prédit la floraison.

Salut, signe sauveur ! salut, aube première  
Du siècle qui va naître, — un siècle de lumière  
Dont l'approche éblouit et la terre et les cieux !  
Voyez déjà, voyez comme brillent les yeux  
Des jeunes filles d'Ève aux prunelles mobiles !  
Voyez quel vif accueil leurs sourires nubiles,  
Dans les bals, les salons de la foi neuve imbus,  
Font au naissant renom de nos héros barbus !  
Grandis pour la patrie et pour les nobles tâches,  
Race nouvelle et mâle aux précoces moustaches !  
A l'ombre de tes poils le vieux sol des Latins  
Reverdira prospère aux propices destins ;  
Et l'Europe, abjurant ses guerres éternelles,  
Grandira dans la paix du Tage aux Dardanelles ;  
Et le monde pourra, sûr de sa liberté,  
Se reposer enfin dans la sécurité !...

Toi génération choisie, ô race élue  
Pour l'âge d'or, souris à la face velue  
De tes pères ! Par eux des jours pleins de douceur  
Te viendront. Ne crains pas l'innocente noirceur  
Des visages chéris !... Riez à l'existence,  
O tendres rejetons conçus dans l'espérance !  
A vous sont réservés, enfants ! de meilleurs jours,  
Fruits de tant de travaux et de tant de discours.  
A vous est réservé de connaître la joie,  
De contempler partout où le soleil flamboie,  
Sous le chaume ou le marbre, aux champs, dans la cité,  
Le règne tard venu de la Félicité !  
Et de voir sous des fronts héroïques et calmes  
Les barbes ondoyer longues d'une ou deux palmes.





XXXIII

*LE COUCHER DE LA LUNE \**

**D**ANS la nuit solitaire, au-dessus des campagnes,  
Des coteaux, des vallons, des lacs aux calmes eaux  
Où la brise se joue au milieu des roseaux,  
Où l'ombre au loin dormant dans le creux des montagnes,  
Au pied noir des massifs et des bois d'alentour,  
Offre aux yeux mille aspects d'un vaporeux contour,  
Buissons, rochers, villas au diaphane ombrage,  
Des belles nuits d'été mystérieux mirage,  
La lune parvenue aux bleus confins du ciel,  
Semble précipiter sa course aérienne.

\* Cette pièce et la suivante furent écrites pendant le séjour de Léopardi à Naples (1834-1836); elles ne furent publiées qu'en 1845, huit ans après la mort du poète.

Derrière l'Apennin au granit éternel  
Elle plonge ; en mourant sa lumière sereine  
Blanchit encore au loin la mer tyrrhénienne ;  
Puis tout s'éteint, forme et couleur, de tout côté  
Se répand une opaque et vaste obscurité ;  
Reste la nuit aveugle ! — Un roulier qui chemine,  
Regagnant à pas lourds sa lointaine chaumine,  
D'un chant triste salue, au milieu de la nuit,  
Les dernières lueurs de l'astre qui s'enfuit.

Ainsi tu disparais de la vie, ô jeunesse !  
Laisant l'homme ici-bas seul avec sa tristesse,  
Entraînant après toi, lumineuses vapeurs,  
Les blanches visions aux fantômes trompeurs ;  
Ainsi s'évanouit l'essaim des espérances,  
Dont le murmure endort et berce nos souffrances ;  
Ainsi s'efface et meurt pour ne plus revenir  
Le songe aux ailes d'or flottant vers l'avenir ;  
Reste la vie obscure, abandonnée et vide :  
Troublé, le voyageur y plonge un œil avide,  
Cherchant en vain le terme et le but du chemin  
Qu'il doit faire aujourd'hui, qu'il refera demain :  
Noyé dans l'inconnu, perdu dans le mystère,  
De la fatalité sentant partout la main,  
Sur un sol étranger pèlerin solitaire,  
Il se voit étranger lui-même sur la terre.

Le misérable sort qu'à l'homme ont fait les dieux,  
Leur eût semblé là-haut sans doute trop heureux,

Si pour lui la jeunesse, où pourtant tout s'achète,  
Où tout bonheur recèle une angoisse secrète,  
Si pour l'hôte éphémère au terrestre séjour,  
La jeunesse durait tant que dure son jour !  
La loi qui nous condamne à mourir eût sans doute  
Là-haut paru trop douce à l'Être d'où tout sort,  
Si pour le voyageur le milieu de la route  
N'était cent fois plus âpre et plus dur que la mort !...  
De la Toute-Bonté, de la Toute-Puissance,  
O merveilleux présent dont la munificence  
Trahit du Créateur les desseins paternels !  
O don grand entre tous, digne des Immortels !  
D'un suprême bienfait couronnant leur largesse,  
Les dieux ont inventé pour l'homme... la vieillesse !  
L'âge où tout bien décroît, où les maux vont croissant,  
Où le désir survit à l'effort impuissant,  
Où sur les espoirs morts gisent les fleurs flétries,  
Où du bonheur en nous les sources sont taries,  
Où le cœur sans élans et l'âme sans essors  
S'éteignent jour à jour sous les torpeurs du corps,  
Où l'homme s'affaissant dans sa veule hébétude,  
Assiste inerte et morne à sa décrépitude,  
Et, glissant par degrés dans l'imbécillité,  
Végète jusqu'à l'heure où, fermant les paupières,  
Il retourne à la nuit des ténèbres premières,  
Repris par le néant d'où, sans sa volonté,  
L'a tiré pour souffrir la suprême Bonté !

Vous du moins, ô forêts, ô plages, ô collines  
Qu'argentaient les lueurs de l'astre disparu,  
Malgré le voile noir sur le ciel étendu,  
Vous ne resterez pas de lumière orphelines ;  
Vous reverrez bientôt blanchir à l'Orient  
L'aube au regard d'opale, au front rose et riant ;  
Puis viendra le soleil, et ses flèches sacrées  
Perçant les profondeurs des plaines éthérées,  
Il vous revêtira de pourpre et de clarté,  
Vous rendant à la fois la vie et la beauté !  
Mais cette vie humaine, hélas ! quand la jeunesse  
A fui, reste plongée en une nuit épaisse :  
Sur le noir horizon aux ténèbres sans voix  
L'aube pour elle, hélas ! ne monte pas deux fois,  
Elle est veuve à jamais de joie et de lumière !  
Et vaguant dans la nuit jusqu'à sa nuit dernière,  
L'homme espère... et les dieux pour unique flambeau,  
Au seuil de l'autre vie ont placé le tombeau.





XXXIV

*LE GENÊT*

*OU LA FLEUR DU VÉSUVÉ*

**S**UR les flancs calcinés de ce mont formidable,  
Sombre exterminateur de l'homme et des cités,  
Nulle plante ne croît au souffle des étés ;  
Toi seul, sur le versant du gouffre inabordable,  
Tu fleuris et souris et parfumes les airs,  
Solitaire genêt, qui te plais aux déserts.  
Tel je t'ai vu jadis, noble et charmant arbuste,  
Prodiguant ta verdure et tes rameaux épars,  
Embellir de tes fleurs la solitude auguste  
Où repose la Rome éteinte des Césars ;  
Tel ici je te vois, sur ces plages brûlées  
Où la lave a durci ses fumantes coulées,

Lieu triste et dévasté que réjouit ta fleur  
Aux ruines fidèle et fidèle au malheur !...  
Dans ces champs recouverts de cendres infécondes,  
Où la lave résonne au pas du voyageur,  
Ont mugi les troupeaux, mûri les moissons blondes ;  
Aujourd'hui le serpent au gîte caverneux,  
Se tordant au soleil, y déroule ses nœuds.  
Là furent des vergers, des campagnes riantes,  
Des vignes sous le poids de leurs grappes pliantes,  
Des villas, frais Edens consacrés aux plaisirs,  
Refuges des puissants aux fastueux loisirs ;  
Là furent des palais et des cités célèbres,  
Que le mont fulgurant aux flamboiments funèbres,  
Engloutit pêle-mêle, hommes, temples et dieux,  
Sous les torrents vomis par ses gueules de feux.  
Et tout a disparu ! — De la plage aux collines  
La désolation plane sur des ruines !

Qu'il vienne maintenant l'optimiste rêveur  
Divinisant la race humaine en sa ferveur,  
Qu'il vienne contempler, béate créature,  
En quel souci nous a l'indulgente nature.  
Apôtre du progrès sans fin, qu'il vienne voir  
Jusqu'où s'étend de l'homme ici-bas le pouvoir !...  
O forte race humaine, il suffit d'un caprice,  
D'un brusque mouvement de la mère nourrice  
Pour t'anéantir, toi, ton œuvre, ton passé,  
Tout, jusqu'au souvenir de ton être effacé !  
O progrès, ô génie humain, c'est sur ces plages

Que de tes hauts destins tu peux lire les pages.

Viens t'admirer ici, siècle superbe et vain,  
Qui, de la vérité désertant le chemin,  
Crois marcher en avant et marches en arrière,  
Nommant progrès ton culte abject de la matière.  
Ces esprits complaisants que la fatalité  
A fait naître tes fils, flattant ta vanité,  
De tes rêves d'enfant bercent l'erreur grossière.  
Et toi, tu ne vois pas, ô siècle de lumière,  
Qu'ils se raillent entre eux de ta crédulité !  
Pour moi, je ne veux pas d'une honte pareille !  
Je pourrais, comme un autre, habile radoteur,  
Courtisant ton orgueil d'un vers adulateur,  
Caresser ta chimère et charmer ton oreille.  
J'aime mieux te montrer, pour t'avoir bien compris,  
Ce que pour toi mon cœur recèle de mépris.  
Siècle bavard et fat à la verve insensée,  
Oses-tu bien tout haut parler de liberté,  
Quand tu ne veux tout bas qu'asservir la pensée !  
Enflé d'un songe épais tu hais la vérité.  
Qui te la montre blesse en toi la convoitise  
Des bas instincts couvés par l'humaine sottise.  
Celui-là te déplaît qui, de franchise armé,  
Combat l'illusion de ton mensonge aimé,  
Dit ce qu'il sent et voit : que l'homme est misérable,  
La nature cruelle et la vie incurable ;  
Que tout espoir est vain, que la fatalité  
Nous écrase et se rit de notre volonté.

Or, ces vérités-là, vieilles comme la terre,  
Quiconque les subit, te semble lâche et vil,  
Et tu declares grand, tu proclames viril,  
Le rhéteur solennel au verbe humanitaire,  
Qui, dupe ou charlatan, en oracle écouté,  
Divinise ta race, ô pauvre humanité!

Un homme né débile et pauvre de richesse,  
Pour peu que dans le cœur il ait quelque noblesse,  
Ne se donne jamais pour opulent et fort.  
Dans le monde il n'a point l'insigne ridicule  
De jouer au Crésus, de poser en Hercule.  
S'il en souffre, il n'a point à rougir de son sort :  
Tel qu'il est, il l'avoue, et, bien loin de s'en taire,  
Du peu qu'il se sait être, il ne fait point mystère ;  
Il en parle sans fiel, sans honte et sans fierté,  
Et, vivant comme il doit, vit avec dignité.  
Mais je tiens pour un sot berné par l'espérance,  
L'être né pour la mort, créé pour la souffrance,  
Qui se dit mis au monde et fait pour être heureux,  
Et qui d'orgueil enflé, repu de songes creux,  
Oubliant du passé les détresses subies,  
Façonnant l'avenir au gré de ses lubies,  
Promet sur cette terre, Éden universel,  
Des bonheurs ignorés du monde et même au ciel,  
A des peuples qu'un flot de mer envahissante,  
Un vent d'orage, un jet de lave incandescente,  
Un pli du sol qui s'ouvre en un gouffre béant  
Submerge, emporte et broie et rejette au néant !...

Seule elle est dans le vrai l'âme forte et bien née  
Qui d'un ferme regard scrutant la destinée,  
Ose l'interroger ; qui du Sphinx redouté  
Dévoile à tous l'énigme, et, dans un franc langage,  
De notre sort commun, du commun héritage,  
Reconnait la bassesse et la fragilité ;  
Qui grande et digne au sein des misères mortelles,  
N'aggrave point ses maux de haines fraternelles  
Contre l'homme, en voyant dans l'homme le fauteur  
Des fléaux dont la vie est le sanglant théâtre,  
Mais s'en prend à leur seul et véritable auteur :  
La Nature-Saturne au flanc dévorateur,  
Qui mère des humains n'en est que la marâtre !...  
Oui ! voilà l'ennemie et qu'il nous faut combattre  
Jour à jour, corps à corps, et dans ses éléments,  
Et dans sa force aveugle et ses emportements !  
La vie est une lutte et non une utopie,  
Lutte ardue entre l'homme et la nature impie.  
Au prix d'ardents efforts et d'âpres volontés,  
Maître enfin et vainqueur des éléments domptés,  
L'homme un jour de son sort pourra-t-il sur la terre  
Par le bonheur conquis résoudre le mystère ?...  
Et quand il le pourrait, au bout de son effort  
Ne doit-il pas trouver l'autre énigme, la mort !

Souvent sur cette plage en deuil et désolée  
Où la lave à longs flots durcis semble ondoyer,  
La nuit je viens m'asseoir. Dans la voûte étoilée  
Je regarde songeur les astres flamboyer,

Ces astres dont la mer, comme un miroir, reflète  
Dans son mouvant azur la lumière inquiète,  
Et quand les yeux fixés sur ces millions d'yeux  
Brillants et palpitants dans l'infini des cieus,  
Orbes incandescents déroulant leurs spirales,  
Nous versant de si loin leurs splendeurs sidérales  
Que chacun d'eux pour nous n'est qu'un point lumineux  
Dans cette immensité du nombre et de l'espace,  
Comme pour eux la terre, où l'être souffre et passe  
Inconnu, n'est qu'un point du ciel vertigineux ;  
Et plus haut dans l'azur quand je vois ces traînées  
D'étoiles, poudres d'or partout disséminées,  
Ces essaims fourmillants au vol aérien  
Pour qui notre planète où l'homme est moins que rien,  
Nos mondes, nos soleils, notre nuit, notre aurore,  
Notre immense univers que l'univers ignore,  
N'existent pas, pour qui nous sommes ce qu'ils sont  
Eux-mêmes pour nos yeux dans l'abîme sans fond,  
Un nuage flottant d'étoiles en poussière,  
Blancheur dans l'infini, nébuleuse lumière ;  
Et l'esprit submergé dans cette immensité,  
Quand je songe au néant de notre destinée,  
Comparant l'immuable à ta mobilité,  
Que puis-je alors penser de ton infinité,  
O famille de l'homme, ô race infortunée  
Condamnée à souffrir, à mourir condamnée !...  
Et l'on te dit le roi de la création !  
Nourrissant ton orgueil de cette fiction  
Qui fait de toi le but du Tout impérissable,

Que de fois dans ta nuit et sur ton grain de sable  
N'as-tu pas fait descendre un cortège de dieux  
Pour te livrer le mot et l'énigme des cieux!...  
Et de nos jours encor, ravivant ces mensonges,  
Quand je te vois peupler des ombres de tes songes  
Ton monde et l'univers, ton âme et l'Infini;  
Quand l'erreur est ta foi, quand tout sage est honni  
Qui ne sait point subir tes fables ridicules,  
Tes Zeus grands et petits, dieux de tes plébécules;  
Quand le bon sens partout est toujours insulté,  
Quel sentiment, ô pauvre et triste humanité,  
Quel dégoût attendri de pitié douloureuse  
Soulève dans mon cœur ta misère orgueilleuse!...  
De l'humaine raison que doit-on espérer,  
Et nous faut-il en rire ou faut-il en pleurer?

Quand un fruit détaché de la branche natale  
Tombe, cédant aux lois de la maturité,  
Il écrase et détruit dans sa chute fatale  
D'un peuple de fourmis la vivante cité.  
Labeurs, travaux creusés dans l'argile amollie,  
Épargne prévoyante avec soin recueillie  
Pendant l'été, refuge à grand'peine bâti,  
La chute d'un fruit mûr a tout anéanti.  
De même un rouge amas de pierres et de terre  
Lancé du sein tonnante et fumant du cratère,  
Retombe écrasant tout de blocs pulvérisés.  
Métaux en fusion et rochers embrasés,  
Comme un fleuve de sang, du flanc de la montagne

La lave roule, arrive, envahit la campagne :  
Rouge inondation, dans sa lente fureur,  
Elle avance épanchant la flamme et la terreur ;  
Et, consommant bientôt son œuvre de ravage,  
Submerge ces cités debout sur le rivage,  
Dont les frontons de marbre et les flèches de fer  
Du fond d'un ciel serein se miraient dans la mer...  
La chèvre aujourd'hui broute au milieu des ruines ;  
De nouvelles cités sur ces plages marines  
Recouvrent du passé les splendides abris,  
Dont le Vésuve altier foule aux pieds les débris.  
La nature marâtre, à nos maux insensible,  
Ministre aveugle et sourd du Destin ennemi,  
Broyant tout ce qui vit dans sa marche impassible,  
En un mépris égal tient l'homme et la fourmi.

Depuis dix-huit cents ans, des villes populeuses  
Ont sombré sous le flux de ces laves houleuses ;  
Et le dur paysan, pour sa vigne anxieux,  
Sa vigne que nourrit à peine un sol de cendre,  
Lève encore et souvent un regard soucieux  
Vers ce mont d'où pour lui tout à coup peut descendre  
La ruine et la mort comme au temps des aïeux.  
Des siècles sont passés, et la cime embrasée  
Est toujours là debout, terrible, inapaisée,  
Menaçant de ses flots dont bout le réservoir,  
Lui, son humble famille, et leur modeste avoir.  
Souvent toute la nuit veillant dans les ténèbres,  
Il épie en son cours le fléau ravageur

Qui vient, serpent de feu déroulant ses vertèbres,  
Sillonnant les rocs noirs d'une ardente rougeur  
Dont la clarté sinistre empourpre la colline  
De Capri, Procida, Naples et la Mergelline.  
S'il le voit approcher de son modeste champ,  
S'il entend l'eau bouillir dans son puits domestique,  
Il réveille les siens en hâte et, sur-le-champ,  
Emportant ce qu'il peut, il fuit son toit rustique ;  
Il fuit et voit de loin, sans abri désormais,  
Son doux nid familial et sa vigne chérie  
Sous les vagues de feu que le volcan charrie,  
Comme un dernier espoir disparaître à jamais !

Après tant de silence et d'oubli sous la terre,  
La morte Pompéï de sa nuit séculaire  
Sort et remonte au jour. Ses monuments épars,  
Squelettes du passé, gisent de toutes parts.  
Et du forum désert, à travers les arcades,  
Entre les fûts tronqués des hautes colonnades,  
Les pieds sur le passé, le voyageur errant  
Peut contempler au loin, dans le ciel transparent,  
L'inextinguible mont dont la crête fumante  
Menace encor la plage, — éternelle épouvantel  
Et dans l'horreur des nuits, sur les pans écroulés  
Des théâtres déserts, des temples mutilés,  
A travers cet amas de maisons renversées,  
D'un monde disparu ruines entassées,  
Où s'abrite l'orfraie, où la chauve-souris,  
Fuyant l'éclat du jour, vient cacher ses petits,

Comme une torche errante au fond de palais vides,  
Courent les flamboiments et les lueurs livides  
Des laves, dont le feu sombre et vif tour à tour  
Rougit l'ombre et la côte et les bois d'alentour.

Ignorant et les temps et la race mortelle,  
Sans plus se soucier des fils que des aïeux,  
Esclave du Destin qui règne et vit en elle,  
Éternellement jeune, éternellement belle,  
La nature poursuit son cours mystérieux.  
Les peuples cependant, les langues, les empires,  
Meurent ; aux jours mauvais succèdent les jours pires :  
Rien ne trouble sa marche et sa sérénité.  
Et l'homme ose ici-bas parler d'éternité !

Et toi, souple genêt, dont la tige odorante  
De ces déserts brûlés fleurit les rochers nus,  
Tu subiras aussi la lave dévorante  
Qui, revenant encore aux lieux déjà connus,  
Sur tes tendres rameaux qui parfument ces plages,  
Épanchera les flots de ses fureurs sauvages.  
Et tu t'affaisseras, innocent de ton sort,  
Sous le feu souterrain qui t'apporte la mort ;  
Mais tu n'auras du moins, jusqu'à l'heure fatale,  
Épiant du fléau le signe précurseur,  
Ni tremblé, ni courbé ta tête virginalle  
Devant les coups prévus du futur oppresseur.  
Tu n'auras pas du moins sur la terre brûlée,  
Où le sort te fit naître et non ta volonté,

Levé superbement vers la voûte étoilée  
Un front par la démence et l'orgueil habité!  
Sage et soumis aux lois d'une humble destinée,  
Tu ne crois pas que l'Être aux décrets paternels  
Garde à tes rejetons sur cette fange ignée  
Des bonheurs infinis et des jours éternels!





XXXV

*LA FEMME CHANGÉE EN PIERRE*

FRAGMENT

**L**e jour s'était éteint. Sur la nuit embaumée  
Mille astres d'or semaient leurs feux aériens.  
Des toits ne montait plus l'ondoyante fumée,  
Et l'on n'entendait plus à travers la ramée  
Ni la voix des passants, ni l'aboïment des chiens.  
Allant au rendez-vous d'amour, la jeune Dame  
Se trouva tout à coup en un site écarté :  
Jamais lieu plus riant d'une agreste beauté,  
Captivant ses regards, n'avait séduit son âme.  
Rêveuse elle admirait, debout dans la clarté  
Dont la sœur du soleil, blanche au sein des nuages,  
Des bois environnants argentait les feuillages.

Les arbres frémissaient au souffle frais du vent,  
Et le rossignol noir blotti sous les branchages,  
Oiseau plaintif, chantait près de son nid mouvant.  
L'accompagnant tout bas de ses légers murmures,  
Au pied des troncs moussus jonchés de feuilles mûres,  
Le ruisseau s'en allait d'un cours tranquille et lent.  
La mer était limpide au loin ; et les campagnes,  
Les collines, les bois étageant leur contour,  
Et, dans le bleu du ciel, les cimes des montagnes  
A ses regards songeurs se montraient tour à tour.  
La plaine reposait dans une ombre paisible,  
Et la lune, amenant la rosée invisible,  
Revêtait de blancheur les coteaux d'alentour.  
Sur le sentier muet la pensive amoureuse  
Cheminait, et le vent tout chargé de senteur  
Caressait de son front la pâleur langoureuse.  
Ne lui demandez pas si son âme est heureuse :  
Ce beau lieu l'enivrait ; puis, quel autre bonheur  
Plus ineffable encor lui promettait son cœur !  
Comme vous passez tôt, belles heures sereines !  
Le bonheur se mesure à sa fragilité.  
Souvent l'orage éclate où chantaient les Sirènes ;  
En un instant l'éclair détruit tout un été :  
Rien ne dure ici-bas si ce n'est l'espérance.  
Voici que la nuit perd sa belle transparence,  
Si belle tout à l'heure ! Une lourde vapeur  
L'envahit et la trouble ; et, prise de stupeur,  
La jeune Dame sent, mortelle défaillance,  
Que sa rêveuse ivresse a fait place à la peur.

De derrière les monts, noir et gros de tempêtes,  
Un nuage montait enveloppant leurs crêtes.  
Si vite il grandissait et grandissait encor  
Que la lune semblait et les étoiles d'or  
Avoir au ciel éteint leurs lumières discrètes.  
Elle voyait monter, monter de tout côté  
L'orageuse nuée aux menaces funèbres,  
Qui, déployant partout sa noire opacité,  
Étendait autour d'elle un manteau de ténèbres.  
Et la lumière allait toujours s'affaiblissant ;  
Déjà l'on entendait, au vent qui les incline,  
Sortir du sein des bois un souffle gémissant,  
Du sein des bois charmants qui longent la colline.  
Et le vent augmentait. Tout à coup réveillés,  
Les oiseaux, de leurs nids de mousse et de feuillage,  
A travers les rameaux s'envolaient effrayés.  
Et l'immense nuée envahissait la plage ;  
L'un de ses bords touchait les monts, l'autre la mer.  
L'obscurité planait vaste et dense, et dans l'air  
Battait la pluie, et l'eau ruisselait du nuage.  
Sous le firmament lourd les sillons de l'éclair  
Couraient et serpentaient, fulgurante lumière  
Dont l'éclat la forçait à fermer la paupière.  
Et dans l'obscurité quand se rouvraient ses yeux,  
La terre était plus noire et plus rouges les cieux.  
Ici, là-haut, partout l'orage épouvantable !  
Où s'abriter, où fuir ses croissantes fureurs ?  
Et déjà rugissait le tonnerre, semblable  
Au fracas d'un torrent qui, tombant des hauteurs,

Brise aux rochers les flots de sa nappe fumante.  
La malheureuse, hélas ! se sentant défaillir,  
Par moments s'arrêtait, et, dans son épouvante,  
Regardait ; puis soudain se prenait à courir.  
Ses vêtements légers, dans sa hâte mortelle,  
Et ses cheveux flottaient et volaient derrière elle.  
De sa jeune poitrine elle fendait le vent,  
L'inexorable vent dont le souffle sauvage  
De gouttes d'eau fouettait et glaçait son visage.  
La foudre s'avançait sur elle en rugissant  
Comme une bête fauve, et la pluie et l'orage  
Sur sa tête éperdue allaient toujours croissant.  
Et, chose horrible à voir, mêlés à la poussière,  
Feuilles, branches, rameaux brisés, fragments de pierre  
Autour d'elle volaient, tourbillons déchaînés.  
Elle couvrait ses yeux brûlés par la lumière.  
Dans ce chaos de bruits à ses pas acharnés,  
Ses vêtements serrés sur son sein, sur sa tête,  
Elle hâtait sa course à travers la tempête.  
Mais, l'aveuglant d'éclairs, si près d'elle éclata  
La foudre que transie et clouée à la terre,  
Et le cœur lui manquant, froide elle s'arrêta.  
Un grand silence alors se fit ; le vent tomba ;  
L'éclair dans le ciel noir s'éteignit ; le tonnerre  
Se tut : la jeune femme était changée en pierre.





## TABLE

INTRODUCTION.	1
I A l'Italie.	1
II Sur le monument de Dante.	8
III A Angelo Maï . . . . .	18
IV Pour les noces de ma sœur Pauline . . . . .	28
V A un vainqueur du Jeu-de-Paume. . . . .	34
VI Brutus minor . . . . .	38
VII Au Printemps ou des Fables antiques. . . . .	45
VIII Hymne aux Patriarches . . . . .	51
IX Sapho . . . . .	59
X Le premier amour. . . . .	63
XI Le Passereau . . . . .	69
XII L'Infini . . . . .	72

XIII	Le soir du jour de fête . . . . .	74
XIV	A la Lune . . . . .	77
XV	Le Songe . . . . .	79
XVI	La Vie solitaire . . . . .	84
XVII	Gonzalve . . . . .	89
XVIII	A la très aimée . . . . .	96
XIX	Au comte Charles Pepoli. . . . .	100
XX	La Résurrection . . . . .	108
XXI	A Silvia . . . . .	115
XXII	Les Souvenirs . . . . .	119
XXIII	Chant nocturne d'un Berger nomade. . . . .	128
XXIV	Le calme après la tempête . . . . .	135
XXV	Le samedi au Village. . . . .	138
XXVI	La Pensée dominante. . . . .	141
XXVII	L'Amour et la Mort . . . . .	148
XXVIII	Posa per sempre . . . . .	153
XXIX	Aspasie . . . . .	155
XXX	Sur un bas-relief d'une tombe antique . . . . .	162
XXXI	Sur le Portrait d'une belle femme . . . . .	167
XXXII	Palinodie. . . . .	170
XXXIII	Le coucher de la Lune . . . . .	186
XXXIV	Le Genêt ou la Fleur du Vésuve . . . . .	190
XXXV	La Femme changée en pierre . . . . .	201



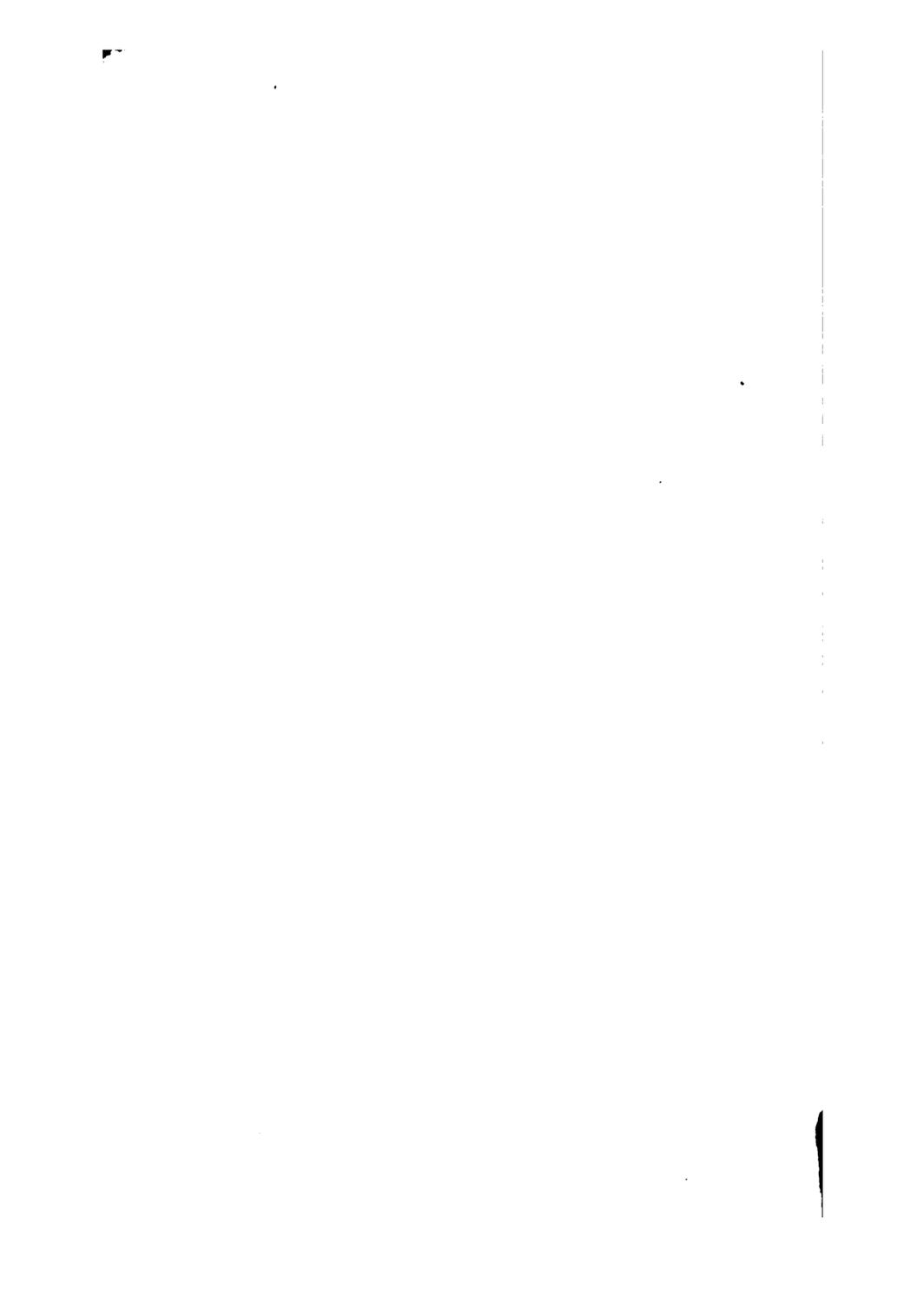
*Imprimé*

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

*A PARIS*





## POÈTES CONTEMPORAINS

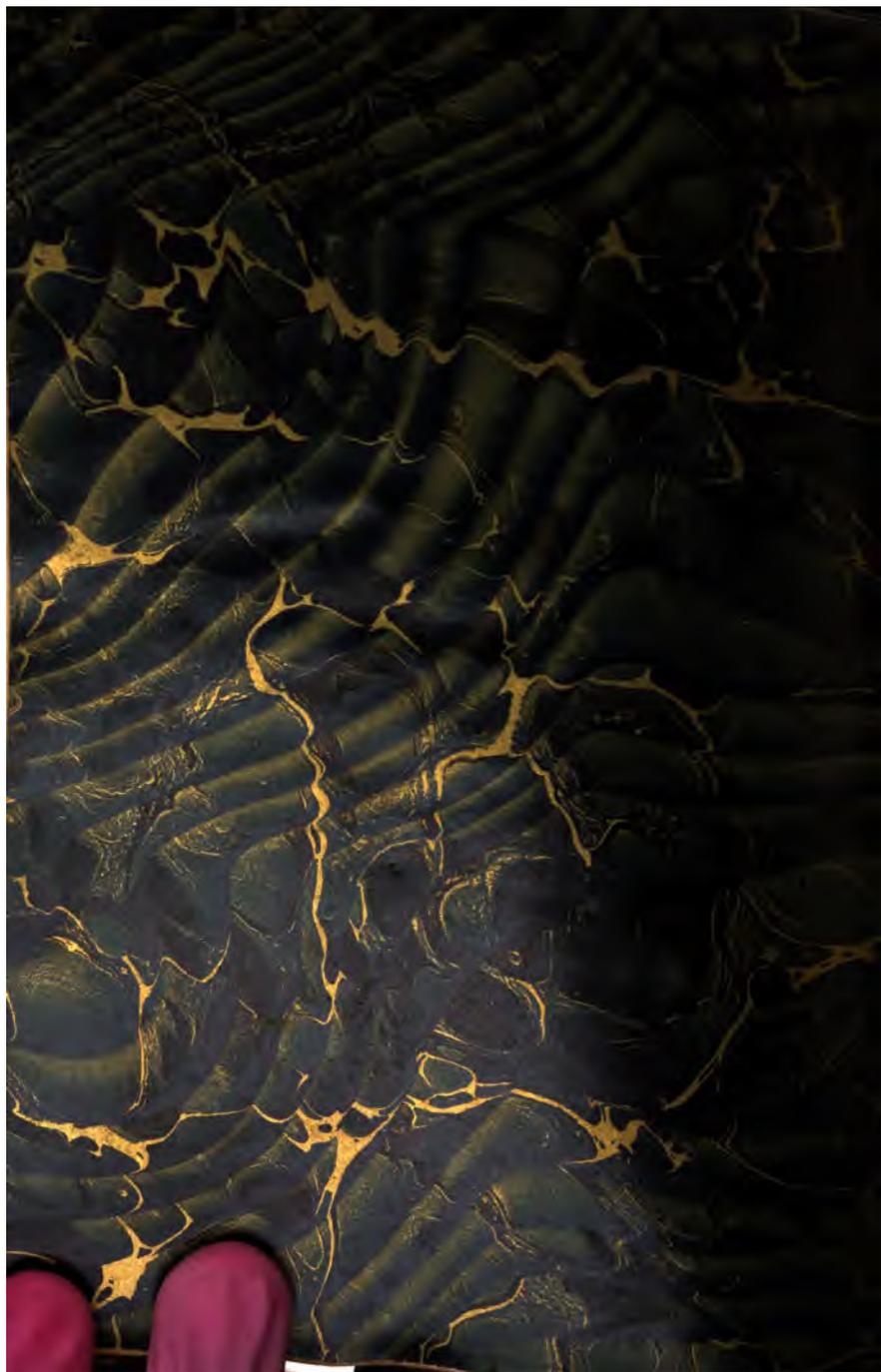
Volumes in-18 jésus, imprimés en caractères antiques sur beau papier  
vélin. Chaque volume, 3 francs.

GRANDMOUGIN . . . . .	<i>Les Siestes.</i> . . . . .	1 vol.
—	<i>Rimes de Combat</i> . . . . .	1 vol.
ÉDOUARD GRENIER. . . . .	<i>Amicis</i> . . . . .	1 vol.
—	<i>Petits Poèmes</i> . . . . .	1 vol.
GRIMAUD. . . . .	<i>Petits Drames vendéens.</i> . . . . .	1 vol.
—	<i>Fleurs de Bretagne.</i> . . . . .	1 vol.
STANISLAS DE GUAITA. . . . .	<i>La Muse Noire</i> . . . . .	1 vol.
—	<i>Rosa Mystica</i> . . . . .	1 vol.
CHARLES DES GUERROIS . . . . .	<i>Pro Patria</i> . . . . .	1 vol.
— —	<i>Sonnets et Petits Poèmes.</i> . . . . .	1 vol.
— —	<i>Nos grandes pages.</i> . . . . .	1 vol.
E. GUILLAUMET . . . . .	<i>La Chanson de l'Homme</i> . . . . .	1 vol.
PAUL HAREL. . . . .	<i>Aux Champs</i> . . . . .	1 vol.
— —	<i>Sous les Pommiers</i> . . . . .	1 vol.
ERNEST D'HERVILLY. . . . .	<i>Le Harem.</i> . . . . .	1 vol.
CLOVIS HUGUES . . . . .	<i>Les Soirs de bataille.</i> . . . . .	1 vol.
I. R. G. . . . .	<i>La Volière ouverte.</i> . . . . .	1 vol.
—	<i>La Vie sombre</i> . . . . .	1 vol.
LOUISE D'ISOLE. . . . .	<i>Après l'Amour</i> . . . . .	1 vol.
—	<i>Passion</i> . . . . .	1 vol.
—	<i>Légendes Bretonnes</i> . . . . .	1 vol.
CHARLES JOLIET. . . . .	<i>Les Athéniennes.</i> . . . . .	1 vol.
JEAN LAHOR. . . . .	<i>L'Illusion.</i> . . . . .	1 vol.
AUGUSTE LACAUSSE . . . . .	<i>Poésies.</i> . . . . .	1 vol.
LOUIS LACOMBE . . . . .	<i>Dernier Amour.</i> . . . . .	1 vol.
RAOUL LAFAGETTE. . . . .	<i>Pics et Vallées.</i> . . . . .	1 vol.
GEORGES LAFENESTRE . . . . .	<i>Espérances.</i> . . . . .	1 vol.
— —	<i>Idylles et Chansons</i> . . . . .	1 vol.
LÉOPOLD LALUYÉ . . . . .	<i>Poésies</i> . . . . .	1 vol.
EUGÈNE LAMBERT . . . . .	<i>Les Fleurs du vrai</i> . . . . .	1 vol.
— —	<i>Un Essaim de Sonnets.</i> . . . . .	1 vol.
—		
PHILIPPE GILLE. . . . .	<i>L'Herbier.</i> 1 vol. in-4° . . . . .	4 fr.
LÉON DUVAUCHEL . . . . .	<i>La Clé des Champs.</i> 1 vol. in-18. . . . .	4 fr.







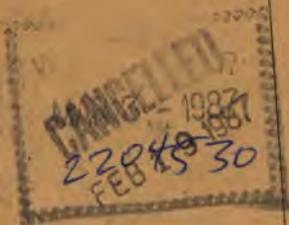


This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred  
by retaining it beyond the specified  
time.

Please return promptly.

~~DU 4 15 '37~~



Ital 8581.47  
Poesie, en vers francais.

Widener Library

003459648



3 2044 082 305 475